

263

HUGUES LA FRAU

L'Erreur de Maître Destange



1fr.
150

COLLECTION FAMA

PUBLICATIONS et ÉDITIONS de la MODE NATIONALE

PARIS - 94, Rue d'Alésia (XIV^e)

HOROSCOPES D'ESSAI GRATUITS AUX LECTEURS DE CE ROMAN

Le professeur ROXROY, l'astrologue bien connu, a décidé une fois de plus de favoriser les habitants de ce pays en leur faisant parvenir des horoscopes d'essai gratuits.

La réputation du professeur ROXROY est si répandue qu'une introduction de notre part est à peine nécessaire. Son pouvoir de lire la vie humaine à n'importe quelle distance est tout simplement merveilleux.

Même les astrologues les plus réputés le reconnaissent comme leur Maître et suivent ses traces.

Il vous dira ce dont vous êtes capable et comment atteindre le succès. Il vous décrira les périodes favorables de votre vie.

La justesse de ses vues concernant les événements passés, présents et futurs vous surprendra et vous aidera.

M. d'Armir, directeur de l'Union Psychique Universelle, Paris, écrit :

« Je tiens à venir vous dire que l'Horoscope que vous m'avez adressé m'a satisfait sous tous les rapports. Vous m'avez défini, avec une précision remarquable, les tendances de mon caractère. »

Si vous désirez profiter de cette offre spéciale et obtenir une revue de votre vie, écrivez vous-mêmes simplement vos nom et adresse, le quantième du mois, année et lieu de votre naissance (le tout distinctement) ; indiquez si vous êtes monsieur, dame ou demoiselle et mentionnez le nom de ce roman. Il n'est nul besoin d'argent, mais, si vous voulez, vous pouvez joindre 5 francs pour frais de poste et travaux d'écritures (ne pas mettre des pièces de monnaie dans les lettres). Adressez votre lettre affranchie à 1 fr. 50 à ROXROY, département 2515 A. Emmastraat 42, LA HAYE (Hollande).



MON JOURNAL FAVORI

LA MODE NATIONALE

fondée en 1885

REVUE HEBDOMADAIRE

DES MODES, PATRONS ET TRAVAUX DE LA FAMILLE

Le Numéro : **0 fr. 50**

entièrement remboursé par un BON de même valeur accepté en paiement pour les commandes de Patrons et Décalquables.

16 Pages, dont 4 en couleurs

plus, en supplément gratuit, 16 pages d'un Roman inédit.

MON JOURNAL FAVORI

est le seul journal de Modes dont tous les Modèles présentés ont leurs Patrons tout prêts à être livrés à première demande en **PATRONS FAVORIS** ou **PATRONS MINERVE**

ABONNEMENTS

France et Colonies.....	1 An, 20 fr.	6 Mois, 12 fr.
Étranger (Tarif réduit).....	— 28 fr.	— 16 fr.
Étrangers (Autres Pays).....	— 35 fr.	— 20 fr.

Spécimen franco sur demande affranchie, 94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

C90781

L'ERREUR
DE
MAITRE DESTANGE

C90781

HUGUES LA FRAU

L'ERREUR
DE
MAITRE DESTANGE

ROMAN



ÉDITIONS DE " LA MODE NATIONALE "

94, rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e).

L'ERREUR DE MAITRE DESTANGE

CHAPITRE PREMIER

M^e Baptiste Destange pénétra dans son étude, où les clerks travaillaient lentement, penchés sur leurs pupitres, accablés par l'atmosphère lourde.

Le notaire venait de voir un client. Il jeta sur une table la serviette qu'il tenait sous le bras, puis se laissa aller sur une chaise, en s'épongeant le front.

— Dieu! qu'il fait chaud! maugréa-t-il. Une vraie température de Sénégal.

Les clerks relevèrent la tête. Un rais de soleil glissait obliquement entre les contrevents mi-clos, et, sur cette mince lumière dansait la poussière des vieux papiers qui s'entassaient depuis des années dans les casiers. Le plus ancien clerk, le père Cormon, qui feuilletait un énorme registre dressé sur un chevalet, ôta le porte-plume qu'il tenait entre ses dents et se retourna.

— Oui-da! la belle chaleur! On étouffe. Et vous avez dû bien souffrir pour faire votre course, monsieur Destange. Mais, justement, ce n'est pas de chance : il va falloir que vous sortiez encore...

— Au diable! fit le notaire. Je suis épuisé. Qu'est-ce que c'est, Cormon?

— On est venu vous chercher tout à l'heure de la part de M. Valmont de Préjaux. Il est très malade, paraît-il, et vous prie de l'aller voir immédiatement.

— Malade! ce pauvre de Préjaux! s'écria M^e Destange! Voilà une mauvaise nouvelle! Car, s'il me

demande aussi rapidement, c'est qu'il doit être en mauvaise passe!

— Je l'ai pensé! dit le vieux clerc. Sans doute veut-il régler ses affaires. Et vous devrez peut-être y aller ce soir-même...

— Allons! j'y vais de suite! dit le notaire en faisant un effort pour surmonter son accablement. Cormon, vous veillerez aux affaires comme de coutume.

Il jeta un coup d'œil sur quelques actes, donna une signature, puis reprit son chapeau et sortit. Il faisait en effet une chaleur intense, sous un ciel d'une incomparable pureté. Le soleil inondait de ses rayons brûlants la vieille cité de Tours, et le notaire dut rajuster ses lunettes noires pour soutenir l'éclat de la réverbération.

Il prit la route du château du Mont, demeure du comte Valmont de Préjaux, magnifique propriété ancestrale, sise à la lisière de la forêt. Le comte était un gentilhomme de vieille souche, qui entretenait avec M^e Destange de très cordiales relations.

Depuis fort longtemps, le notaire s'occupait de ses affaires. De plus, à ce commerce d'intérêt s'ajoutait une nuance plus familière, car les deux hommes s'étaient connus tout jeunes. Ils avaient été ensemble à Paris, au temps où Hubert de Préjaux préparait une vague licence, comme bon nombre de jeunes gens de son rang, dans le seul but de parfaire une instruction dont il n'entendait tirer aucun parti pratique.

Car son patrimoine le mettait évidemment à l'abri du besoin de se servir de son intelligence et de son savoir...

Suant et soufflant, M^e Destange se présenta au château du Mont. Il fut immédiatement introduit dans la chambre du malade. Il ne pouvait que s'étonner de trouver son ancien condisciple aussi subitement atteint. Le comte, homme bien vivant, robuste, paraissait jouir d'une excellente santé la dernière fois qu'ils s'étaient vus.

Cette entrevue datait de quelques mois déjà, car M. de Préjaux habitait surtout Paris et ne revenait qu'à la fin de l'été dans la demeure ancestrale.

Le comte était étendu sur son lit, et le notaire fut frappé du changement qui s'était opéré en sa personne.

Ce n'était plus l'homme vigoureux et élégant, d'allure encore vive, qu'il avait vu quelques mois auparavant. Son grand corps mince, ses mains fines, son visage souriant avaient subi un amaigrissement extrême. Sur l'oreiller, reposait sa tête lasse, aux joues creusées, aux yeux agrandis et ravagés par la fièvre.

Une garde, dans un angle de la chambre, préparait une potion. Le domestique qui précédait le notaire demanda doucement :

— Monsieur le comte peut-il recevoir M^e Baptiste Destange ?

M. de Préjaux se souleva péniblement sur sa couche.

— Oui, oui, dit-il d'une voix affaiblie. Faites entrer.

Puis, tournant vers la garde sa figure exsangue :

— Un instant, je vous prie ? demanda-t-il.

La garde s'inclina et sortit. Le notaire s'approcha du lit.

— Comment se fait-il que je vous trouve ainsi souffrant, mon cher comte, demanda-t-il ? Vous savez que vous me surprenez fort.

« La dernière fois que nous nous sommes vus, vous me paraissiez tellement bien...

— Nul ne peut prévoir son destin, répondit faiblement M. de Préjaux, en s'efforçant de sourire. Je ne me croyais pas tellement atteint, en effet, lorsque nous nous sommes rencontrés.

— Tellement atteint ! protesta l'homme de loi. Je suis sûr que vous exagérez votre état. Avec de bons soins, dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

Le comte hocha la tête d'un air assuré.

— N'en croyez rien, mon cher Baptiste. Depuis longtemps je suis menacé par une maladie qui n'attendait que le moment propice de fondre sur moi. Et je sens bien que ce moment est arrivé...

— Voyons...

— Non, non, vous dis-je... C'est le cœur qui ne va plus.

Le malade se laissa aller un instant sur son oreiller

et ferma les yeux. Me Baptiste Destange, sentant qu'il disait vrai, garda le silence.

Le comte ouvrit les yeux et, cédant à son instinct d'homme du monde de caractère aimable, il tâcha de sourire à nouveau.

— Mon cher Baptiste, reprit-il, je vous ai fait venir pour vous confier mon testament...

Le notaire fit un geste.

Malgré son habitude de se rendre au chevet des mourants, pour recevoir leurs dernières volontés, il se sentait profondément ému cette fois-ci.

Le comte était un camarade de jeunesse. Jadis, ils avaient commencé leur vie avec les mêmes espoirs, le même enthousiasme.

Hubert de Préjaux savait se faire apprécier par le charme de son esprit, ses qualités morales et son caractère généreux. Avec lui, c'était un peu de passé qui s'en irait!

— Ne protestez pas... fit le comte en étendant sa main pâle. J'ai senti le besoin de vous appeler d'urgence. Je veux que vous soyez en possession de mes dernières volontés, afin de point me laisser surprendre.

Il s'arrêta, oppressé, puis reprit :

— Je veux vous confier mon testament et aussi le rôle d'exécuteur testamentaire.

— Je vous assure, fit Me Destange, je vous assure que vous vous alarmez trop tôt. Certes, il est toujours bon de prendre des précautions et de ne rien laisser au hasard derrière soi... Mais je suis persuadé que vous avez tout le temps, et que de nombreux jours sont encore devant vous, pour vous permettre de parer à cette nécessité.

Un pli amer se dessina au coin des lèvres de M. de Préjaux.

— Merci, mon cher Baptiste, de vos bonnes et vaines paroles. Parlons affaires maintenant, je vous prie...

Le notaire s'inclina, et le malade passa sa main sur son front fiévreux. La chaleur de cette journée pesait aussi sur la chambre close, où traînaient de vagues odeurs de pharmacie.

— Voulez-vous ouvrir mon secrétaire ? demanda le comte, voici la clef.

Il tendit au notaire une petite clef d'argent, en lui désignant un ravissant secrétaire de Boule non loin du lit.

— Dans le tiroir secret, dont je vais vous expliquer l'usage, tout au fond, vous trouverez une large enveloppe scellée.

M^e Baptiste obéit aux instructions données et ouvrit le secrétaire. Il fit jouer le tiroir secret suivant les instructions du malade.

Effectivement, sous d'autres papiers de moindre importance, il mit à découvert une volumineuse enveloppe. Elle était scellée par un large cachet de cire rouge, sur lequel le comte avait imprimé les armes des comtes de Préjaux.

Il prit le pli et le porta sur la couche du malade. Celui-ci le considéra quelques instants, puis le tendit à l'homme d'affaires.

— Vous trouverez dans cette enveloppe toutes mes instructions concernant ma fortune, mes biens meubles et immeubles, dit-il. Vous êtes au courant de mes affaires, mon cher Destange, et je puis me reposer sur vous du soin d'exécuter mes volontés ultimes.

— Je considère cette charge comme un honneur, venant de vous, mon cher comte, assura M^e Destange avec une réelle émotion. Je n'oublie jamais que nous avons été jeunes ensemble et, ... si vous m'autorisez ce mot, ... des amis.

— Oui, appuya le comte, des amis. Soyez certain que je ne l'ai pas oublié non plus.

Il y eut un silence, pendant lequel M. de Préjaux parut rassembler ses forces défaillantes. Mais peut-être chacun des deux hommes songeait-il de son côté à tout un autrefois aboli, éloigné d'eux davantage à mesure que le temps coulait.

Passé de jeunesse et d'espairs ; époque lumineuse qui semble encore plus belle lorsqu'elle n'est plus qu'un souvenir ; une aurore qui, ayant suivi son cours, devenait maintenant un crépuscule.

Des mots montèrent de nouveau aux lèvres du malade.

— Je vous confie une lourde tâche, mon cher Baptiste ; car je fais appel à vous, non seulement comme ami, mais comme officier ministériel...

— Je suis touché de votre pensée, dit M^e Destange, en prenant le pli des mains de son ancien condisciple et en l'enfouissant dans son portefeuille. Ai-je besoin de vous dire que vous pouvez compter sur moi autant comme ami que dans l'accomplissement de mes fonctions?... Je regrette seulement d'avoir à intervenir si tôt sous ces dernières espèces.

Le comte ne répondit pas, plongé dans des pensées qui paraissaient profondes.

Son visage expressif demeurait immobile, avec un cerne de fièvre plus profond autour des yeux.

En sentant contre sa poitrine l'épaisseur de l'enveloppe qui contenait les instructions encore secrètes du comte, le notaire eut la fugitive intuition qu'il portait là une chose particulièrement grave.

M. de Préjaux avait un fils. C'était sans nul doute l'avenir du jeune homme qu'il venait de lui confier.

— Et votre fils ? demanda-t-il, exprimant en une formule de politesse la sensation qu'il venait d'éprouver. Que devient-il ? Je ne m'en suis même pas encore inquiété !

— Rien d'étonnant à cet oubli... répondit le comte en promenant ses doigts sur ses yeux comme pour dissiper un peu le malaise de la chaleur. Guy va bien, je pense. Voilà quelque temps déjà que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Il voyage...

— C'est un beau et profitable divertissement pour ceux qui peuvent s'y livrer, prononça M^e Destange avec un petit soupir de regret.

— Oui, il est bon, parfois, de voir du pays. Guy a visité par mal de terres étrangères.

— J'aimerais pouvoir l'imiter, émit le notaire. Je m'étais promis de pousser jusqu'en Suisse avec ma femme et ma fille. Malheureusement...

— Ne pouvez-vous donc y aller ?

— Et les affaires mon cher comte? Lorsque j'ai appris que vous me demandiez, je rentrais tout juste d'une visite à un autre de mes clients. Et c'est toujours la même chose!...

— Le père Cormon ne pourrait-il pas vous remplacer pour quelques jours?... Vous l'avez toujours, n'est-ce pas, ce brave père Cormon?...

— Toujours. C'est lui qui contrôle les détails de marche de l'étude, et je puis dire que c'est un second moi-même. Une de ces figures d'autrefois; d'une fidélité et d'un dévouement à toute épreuve.

— Je le crois volontiers...

Cette réponse brève traduisait la fatigue du comte. Il n'en pouvait plus, évidemment...

Sa tête, qu'il s'efforçait de maintenir droite, pour parler au notaire, retomba malgré lui sur le chevet.

Ses yeux se levèrent vers le plafond en un regard triste, devant lequel passaient peut-être encore des visions animées: regrets ou joies, qui eût pu le dire?

Sa main aristocratique, décolorée, se crispa sur le drap fin qui le recouvrait. Un soupir s'échappa de ses lèvres tremblantes.

Le notaire vit que M. de Préjaux était à bout de résistance. Malgré son désir de demeurer près de son ancien condisciple, il jugea que la visite ne devait pas se prolonger.

— Vous commencez à être las, mon cher comte, s'excusa-t-il; n'eût été le plaisir de rester quelques instants près de vous, je me serais déjà retiré...

— Non... murmura le malade vous avez bien fait, mon cher Baptiste, je suis heureux de vous avoir vu un peu longuement. Maintenant, je me sens tranquille.

Le notaire, qui s'était levé, s'approcha du lit et prit la main amaigrie.

— A bientôt! dit-il d'une voix dont le doute faisait le timbre très incertain. Je reviendrai prendre de vos nouvelles...

CHAPITRE II

Les craintes de M^e Destange ne l'avaient pas trompé. Il avait vu pour la dernière fois M. de Préjaux ; il lui avait, pour la dernière fois, serré la main.

Lorsqu'il revint, suivant sa promesse, prendre de ses nouvelles, on lui annonça que le comte était très mal. Il ne voulut pas monter jusqu'à la chambre du mourant. Une telle visite eût été inutilement pénible pour tous les deux.

Le lendemain, il apprit l'événement définitif. Le gentilhomme s'était éteint, comme il l'avait prévu lui-même, très vite, plus tranquille d'avoir remis ses affaires entre les mains sûres de M^e Destange.

Le notaire fut frappé de cette fin prématurée. Même quand on s'attend à la mort, l'accomplissement de la fatale loi naturelle ne laisse pas d'être attristant.

M^e Destange ne pouvait s'empêcher de revoir tour à tour le jeune homme élégant et joyeux de qui il avait été jadis le compagnon, puis la silhouette pâle étendue sur le lit.

Ces deux visions comparées lui suggéraient des réflexions amèrement philosophiques sur la pauvreté des efforts humains, qui, tous, se heurtent à la même limite, et sur ce rapide passage qu'est la vie.

Moins d'une semaine après sa visite au comte, il suivit le cortège funèbre qui conduisait M. de Préjaux à sa dernière demeure : le cimetière de Tours, où s'élevait le caveau familial.

C'était par une matinée lumineuse, où l'on sent que l'été fléchit pour préparer l'automne. L'accablante chaleur des jours précédents était tombée, pour faire place à une température plus douce, plus en rapport avec la saison.

Le bleu du ciel pâlisait, prenant des teintes de pastel. Une brise légère rafraichissait l'atmosphère et faisait frissonner les frondaisons de la forêt et du parc du château.

La porte d'honneur était revêtue de draperies noires à franges d'argent où s'étaient étalés l'écusson du comte et ses initiales entrelacées.

Le convoi s'ébranla au roulement sourd du corbillard, précédé par les prêtres murmurant les versets funèbres. Les ornements d'argent scintillaient sous la lumière de ce beau jour. De magnifiques croix et couronnes de fleurs naturelles recouvraient le char de leurs pétales amoncelés. Les nombreux amis du comte, unanimement apprécié et estimé, l'accompagnaient de leurs regrets fleuris.

Une file interminable de piétons suivait le corbillard, ruban sombre qui se déroulait silencieusement au long des rues, pour assister à la cérémonie suprême.

La cathédrale, drapée, devint noire de monde. Et des regrets sincères étreignirent l'assistance, cependant que l'orgue jetait ses harmonies profondes et graves, qui résonnaient sous les voûtes comme d'immenses soupirs.

Après cette halte, le cortège se reforma pour repartir vers le cimetière. M^e Baptiste Destange suivait dans un groupe d'amis.

— Un excellent homme qui s'en va ! dit, à côté du notaire, un de ses compagnons.

— Certes, répondit l'homme d'affaires. Je le connaissais depuis bien longtemps et je n'ai jamais cessé de l'apprécier. Nous nous sommes trouvés ensemble à Paris, au vieux temps de notre jeunesse. Hélas ! comme c'est loin, tout cela !

— C'est vrai. Les années passent, les années volent. On a à peine le temps de se retourner.

— On bâtit sa vie. On édifie à grand peine son existence, et la dernière pierre n'est pas encore posée qu'il faut déjà mourir...

— Ce que vous dites là est digne d'un sermon funèbre, mon cher Destange. Et je comprends d'ailleurs que vous soyez influencé par l'ambiance. Ces fleurs, ces prières, ces cierges aux lueurs tremblotantes, ce n'est pas réconfortant...

« Mais toutes les destinées ne sont pas les mêmes.

Il est des êtres qui ont parfois le temps de profiter de leur labeur. Ainsi, vous, par exemple, vous n'avez pas à vous plaindre...

— Ni plus ni moins que d'autres, mon cher ami ! répondit le notaire en levant les épaules. On sait ce que l'on fait aujourd'hui, mais on ignore ce qui vous attend. Voyez, celui que nous accompagnons...

— Sans doute... Le comte aurait pu vivre davantage. Mais sa santé était atteinte, paraît-il... Vous, au contraire...

On arrivait au cimetière. Un remous se produisit dans la foule. Le corbillard venait de s'arrêter devant le monument de la famille de Préjaux.

— Oui, je me porte bien, reconnut le notaire. J'ai encore bon pied, bon œil. Seulement, un accident...

— C'est de l'imprévu, continua son compagnon en souriant. Quant à vos affaires, je gage qu'elles marchent de façon à satisfaire les plus ambitieux.

— Hum... je ne peux pas dire le contraire, avoua M^e Destange avec une certaine satisfaction.

— Bon ! vous voyez que c'est déjà quelque chose. De plus, vous avez une famille charmante, une fille délicieuse...

— Ce n'est encore qu'une enfant, mais, vous avez raison, elle est, ma foi, fort gentille.

— Et je suppose que sa corbeille ne sera pas vide, lorsque viendra l'heure de la marier.

M^e Destange se rengorgea fièrement.

— C'est pour cette enfant que je travaille, mon cher ami ! Et je vous jure que ce n'est pas sans peine. Si je puis lui procurer un peu de bonheur, ce sera ma récompense...

— Alors, démontra son compagnon, souriant toujours, vous voyez bien que vous êtes un homme heureux.

Le notaire scruta du regard le groupe de la famille, qui se tenait près du caveau, peu nombreuse.

— Le comte a ici plus d'amis que de parents, remarqua-t-il.

— En effet ! dit son compagnon. C'est ce que j'étais

en train de penser. La famille des Préjaux est cependant fort grande.

— En revanche, elle est assez dispersée. Sans doute, quelques-uns de ses membres n'auront-ils pu venir...

— Mais, reprit l'autre en mettant sa main en abat-jour devant ses yeux pour mieux voir, le comte avait bien un fils, n'est-ce pas?

— Parfaitement. Guy de Préjaux.

— Eh bien! c'est étrange... Je ne l'aperçois nulle part.

— Il n'est pas ici, effectivement, reconnut le notaire.

— Comment? Il n'est pas venu à l'enterrement de son père?

— Non; le comte m'en parlait quelques jours avant de mourir. Guy de Préjaux voyage. Son père ne m'a pas donné de détails; mais je sais qu'il se trouvait à l'étranger.

— Et il n'a pu rentrer, dans une circonstance comme celle-ci!...

— Probablement, puisque nous ne le voyons pas. Au reste, je viens de me laisser dire tout à l'heure que le personnel n'avait pas son adresse et n'a pu par conséquent l'aviser du décès paternel.

— Quelle tristesse pour un fils que de ne pouvoir fermer les yeux de son père!

Le notaire ne répondit pas. Autour de lui, la foule commençait à s'animer.

Le corbillard, les prêtres étaient repartis. On entassait les superbes couronnes à l'intérieur et sur les parois de la chapelle funéraire.

De petits groupes s'en allaient, à travers le cimetière, faire une visite à leurs tombes. C'était la fin... M. de Préjaux reposait pour jamais, réuni à ceux des siens qui l'avaient précédé, et son sommeil éternel était couvert de fleurs.

Maitre Destange s'approcha du caveau pour dire un dernier adieu à celui qui avait été son camarade et son client.

Par ce geste très simple, il semblait signifier au

mort de dormir en paix, qu'il n'oublierait pas sa confiance et la mission dont il l'avait chargé.

Puis le notaire devança les personnes qui prenaient le chemin du retour et se hâta de rentrer chez lui, où son labeur l'attendait.

Il était esclave de ses affaires, autant par leur abondance que par son profond sentiment du devoir. Chacun de ses instants était compté. Il appartenait réellement à sa clientèle.

M^{me} Destange et sa fille Sylvette, qui, elles aussi, avaient assisté à l'enterrement, reprirent plus lentement le chemin de leur demeure.

Comme il passait près d'elles, la jeune fille demanda à son père :

— Tu ne nous attends pas, papa ?

— Non, ma chérie, répondit l'homme d'affaires. Ta mère et toi, vous voudrez bien m'excuser. Il faut que je rentre tout de suite. J'ai un rendez-vous et une question importante à traiter.

Il regagna son étude, où le brave père Cormon veillait toujours, en son absence, comme un fidèle gardien.

C'était une exceptionnelle sécurité que la présence de ce second intelligent et consciencieux ; et M^e Destange se reposait largement sur lui de ses soucis professionnels.

En attendant le client qui lui avait donné rendez-vous avant l'heure du déjeuner, le notaire passa dans son cabinet de travail et songea à ouvrir le pli que lui avait confié M. de Préjaux.

Il sortit de son secrétaire la lourde enveloppe, puis il s'assit et la contempla quelques instants.

Des volontés actives du mort, il ne restait désormais plus rien autre.

Le large cachet de cire rouge semblait une goutte de sang étalée sur la lettre. Les armoiries s'y inscrivaient en relief. Au dessus de l'écusson, s'élevait la couronne comtale.

Au bout de quelques minutes, le notaire sortit de sa méditation morose. Il prit sur son bureau un

coupe-papier de cuivre et, méthodiquement, ouvrit le pli.

Différents objets s'en échappèrent, qu'il identifia rapidement. Le testament d'abord, puis une lettre, à l'adresse de M^e Destange lui-même, et une enveloppe scellée, plus petite.

Il parcourut le testament, assez bref, une liste succincte des biens mobiliers et immobiliers du comte, une série de donations...

Il léguait quelques sommes à de vieux serviteurs de sa famille de qui il désirait reconnaître les longues années de dévouement.

A part cela, la fortune revenait entièrement et légitimement à son fils, Guy de Préjaux, fils unique et légataire universel.

Le notaire pensa que son rôle d'exécuteur testamentaire serait peu difficile. Les affaires du défunt étaient en ordre, et la succession peu embrouillée. L'esprit sérieux, méthodique, de M. de Préjaux se révélait jusqu'en ses dernières volontés.

Restaient maintenant la lettre adressée au notaire et l'enveloppe scellée de cinq cachets rouges, semblables à celui du pli qui l'avait contenue.

Un peu surpris, M^e Destange la retourna entre ses doigts, ne doutant pas qu'elle dût contenir des choses plus importantes que celles énoncées jusqu'alors.

La missive qui portait son nom attira ses yeux, et il se mit à la déchiffrer pour en extraire les indications nécessaires.

« Mon cher Destange, avait écrit le comte d'une main que l'on sentait déjà tremblante, vous trouverez avec ces mots une enveloppe scellée. Je vous prie de garder par devers vous cette enveloppe. Dans neuf années seulement, vous l'ouvrirez, à moins que, d'ici là, vous ne receviez avis de la mort de M. Lucien Giraud, présentement cultivateur à Orcières (Hautes-Alpes). Dans ce cas, vous prendrez immédiatement connaissance de son contenu et vous vous y conformerez. D'ici là, nul ne doit savoir l'existence de cette enveloppe, ni, par conséquent, qu'elle est entre vos mains.

« Gardez-la comme un de vos précieux documents. Je fais appel non seulement à vos sentiments amicaux, mais encore au secret notarial. Je vous la confie, mon cher Destange. Rappelez-vous, quoi qu'il arrive, que personne ne devra connaître l'existence de ce pli dans vos archives ».

Le notaire laissa tomber la missive avec un geste d'étonnement.

« Voilà une mesure bizarre, murmura-t-il, presque tout haut, et comme malgré lui. Une enveloppe scellée ! A garder pendant neuf années... D'ici là, personne ne doit savoir qu'elle existe !... Quelle précaution ! Et qu'est-ce que cela peut bien signifier ? »

Il regarda encore l'enveloppe, comme si elle allait elle-même lui révéler son secret. Mais elle se tenait rigide, mystérieuse, alourdie de ses cinq cachets rouges, qui la fermaient comme les serrures d'un coffre.

« Neuf années ! répéta le tabellion. Au bout de ce temps seulement, je prendrai connaissance du contenu, et je m'y conformerai... Soit !... »

Il n'était pas homme à se perdre en longs étonnements.

Business is business, comme disent les Anglais : les affaires sont les affaires. Combien il lui en était passé sous les yeux, de ces clauses bizarres, de ces désirs originaux, de traités singuliers, depuis son entrée en charge !

Il était habitué aux fantaisies, même posthumes, de clients parfois étranges. Cette fois encore, il n'avait qu'à s'exécuter.

« C'est bien ! dit-il en rangeant les papiers du comte. Nous attendrons que ce délai soit révolu. Pour le moment, je n'ai à m'occuper que du testament ! »

Et, prenant l'énigmatique enveloppe, il la glissa dans son coffre-fort, sous une pile de papiers précieux, où elle devait dormir neuf ans, sauf décès d'un inconnu...

CHAPITRE III

Après avoir expédié son rendez-vous, M^e Destange consulta sa montre et s'aperçut qu'il était l'heure du

déjeuner; l'étude fermée par le père Cormon, il se hâta vers la salle à manger, car il se sentait de grand appétit : pour lui, la vie continuait...

Sa femme et sa fille l'attendaient.

— Père est servi ! annonça la jeune fille gentiment.

— A table ! dit M^e Destange. Je meurs de faim.

Sylvette Destange s'assit comme de coutume entre ses parents et reprit son gai babil d'oiseau, interrompu par l'arrivée du notaire.

Elle était une ravissante brunette de seize ans, riieuse et fine. On pressentait déjà ce que serait sa gentille silhouette, si délicate, si gracieuse : une taille cambrée, des épaules modelées et des attaches distinguées.

Elle évoluait, légère comme un papillon, dans son charme junéville et attachant. Ses grands yeux noirs, frangés de longs cils, étaient pleins de reflats et de sourires. Sa bouche rose s'ouvrait sur des dents de perles. Et ses cheveux noirs ondulaient, autour de son front pur, en boucles de soie.

On retrouvait en elle le charme de M^{me} Destange, qui avait été fort jolie femme et qui pouvait rivaliser encore avec de plus jeunes qu'elle. C'étaient les mêmes yeux de velours et la même chevelure sombre.

Sylvette causait avec sa mère ; soudain, elle s'aperçut que M^e Destange ne prenait pas part à leur conversation.

Alors que, d'habitude, il devisait avec sa femme et sa fille, enjoué, heureux de se détendre et de se reposer l'esprit, ce jour-là, il demeurait silencieux. Il semblait absorbé dans de profondes réflexions.

De fait, M^e Destange ne pouvait s'empêcher de songer à l'enveloppe cachetée dont l'avait chargé le comte de Préjaux.

Il pressentait que ce pli contenait quelque chose de grave. Sauf événement imprévu, il faudrait de longues années pour que le secret lui en fut révélé. Et, justement, cette impression d'inconnu, jointe à la pensée de l'avenir, préoccupait-elle son esprit.

— Qu'as-tu donc papa ? demanda Sylvette. Tu ne nous parles pas aujourd'hui. Tu ne dis rien. Quel

silence! Et, de plus, ce silence me semble lourd de préoccupations. Pourquoi?... As-tu quelque affaire ennuyeuse?...

M^e Destange fronça les sourcils. La question de sa fille lui déplaisait visiblement. Autant il se faisait un plaisir de causer, quand il avait l'esprit libre, autant il détestait être arraché à ses méditations.

La tête bourrée d'affaires, il avait, disait-il, besoin de penser parfois en paix et de parler à ses heures.

Il avait donné l'habitude à sa femme de ne point l'interroger, quand il réfléchissait; et, depuis bien longtemps, M^{me} Destange s'était inclinée devant ce vœu, d'ailleurs avec la meilleure grâce. Elle connaissait son mari et savait qu'il aimait à voir ses habitudes et son autorité inflexible respectées par tous.

Aussi, lorsque le visage du notaire exprima la contrariété des questions de Sylvette, s'empressa-t-elle d'intervenir :

— Laisse donc ton père tranquille, Sylvette! Il tient à ce qu'on n'interrompe pas ses réflexions.

La jeune fille fit une moue indiquant clairement que, pour sa part, ce souhait demandait d'être plus fortement motivé.

— Je ne croyais pas déranger père ! dit-elle. D'habitude, il cause avec nous; il n'a pas prononcé une parole, ce matin.

— Il a des soucis plus impérieux que les détails d'une conversation banale, mon enfant. Rien de plus normal.

— C'est égal! s'obstina Sylvette, têtue. Cela m'aurait fait plaisir si papa avait bien voulu me parler un peu.

— Voyons, Sylvette!

M^{me} Destange, à son tour, fronça les sourcils. Elle craignait que son mari ne rappelât sa fille à l'ordre. Celle-ci fit semblant de ne pas voir les gros yeux de sa mère et continua, en se penchant vers le notaire :

— Dis, petit père, tu n'as absolument rien à nous dire, ce matin?

Contrairement aux craintes de sa femme, M^e Des-

tange ne se fâcha pas. Il venait de songer que le comte de Préjaux n'avait pas eu son fils pour accompagner son cercueil, et la voix de sa petite Sylvette lui parut plus douce encore que de coutume.

Toutefois, il ne voulut pas paraître céder aux instances de sa fille et répondit.

— Ma foi! non, petite, je ne vois rien à te dire en ce moment. Comme ta mère vient de l'exprimer avec beaucoup de justesse, certains soucis sont difficilement compatibles avec ton babillage.

Sylvette se tut. Il n'y avait pas à insister.

Le déjeuner arriva à sa fin. M^e Destange, maintenant, rêvait toujours, silencieusement, devant la tasse de café que sa femme venait de lui servir, et de laquelle s'échappait une fumée légère et odorante.

Comme les yeux de Sylvette se portaient vers lui, sa mère reprit :

— Ce pauvre M. de Préjaux. Quel magnifique enterrement! Du monde! Du monde!

— Beaucoup, oui. Et, justement à cause de cette affluence, une absence particulièrement choquante. Dis-moi, papa, continua-t-elle en se tournant vers son père, pourquoi le fils de M. de Préjaux n'assistait-il pas à la cérémonie?

— Laisse donc ton père tranquille! intervint une seconde fois M^{me} Destange. Tu es insupportable!

— Je peux bien lui demander cela, tout de même! fit la jeune fille d'un petit air innocent. Je ne suis pas la seule à avoir remarqué cette absence. J'ai entendu quelques personnes autour de moi faire des réflexions sans bienveillance.

« Dis, père, n'est-ce pas étrange que Guy de Préjaux ne soit pas venu, fût-ce de très loin, dans une circonstance aussi douloureuse?

Le notaire ne se déroba pas à la question. Elle touchait directement au sujet de ses préoccupations. Exécuteur testamentaire, il aurait à s'occuper du jeune comte, unique héritier, et il se demandait déjà où le retrouver s'il avait besoin de lui.

Le personnel du défunt ne possédant pas son adresse, pour l'avertir de la fin proche de son père, il était probable qu'elle manquait également au défunt.

M^e Destange eut un geste vague.

— Je ne t'apprendrai pas grand'chose. Il paraît que Guy de Préjaux voyage. Son père m'en a dit deux mots à ma dernière visite. Il doit être à l'étranger : Allemagne, Angleterre, Italie, Espagne... que sais-je?... Peut-être même aux colonies, ou en Amérique.

— Il voyage pour son plaisir, ou pour remplir les engagements d'une situation ? demanda sa femme.

— Je ne saurais te le dire, ma chère amie. Avec la fortune de son père, je serais un peu surpris qu'il cherchât à gagner de l'argent ?

— Pourquoi, mon ami ? Il est des jeunes gens fort riches qui ont le désir du travail et l'ambition d'arriver par eux-mêmes à un but qu'ils se sont fixés.

— Je ne crois pas Guy de Préjaux capable d'un tel amour pour le travail, observa Sylvette d'un ton sceptique.

— Ah ! remarqua M^e Destange. Et qu'est-ce qui peut t'en faire douter ?

— Bien des choses. Son attitude excessivement nonchalante. Ses goûts de luxe et d'oisiveté. Ses opinions enfin...

— Diable ! tu parais joliment renseignée. Et où as-tu donc vu le jeune comte pour le juger ainsi ?

— Où je l'ai vu ? Au court de tennis, où j'étais quelquefois sa partenaire de raquette, et dans quelques soirées, chez les Jollivet par exemple, et ailleurs... Tu ne te souviens pas, maman, des arrivées sensationnelles de Guy de Préjaux à Tours ?

— En effet, dit la mère. il me semble qu'il faisait énormément de frais.

— D'esbrouffe, de bruit, surtout ! Chaque fois, qu'il arrivait de Paris, c'était pour « épater » toute la ville par ses costumes dernier chic et son automobile. Tous les jours, il changeait plusieurs fois de toilette :

un costume blanc pour le tennis, un complet gris-perle pour le thé, un costume de sport pour marcher dans la campagne, un autre d'automobiliste pour ses randonnées en voiture, un smoking ou un frac pour le soir. C'est insensé!

— Il devait laisser à son tailleur un argent fou!

— C'est évident. Et puis je trouve tout de même que, pour un jeune homme, fût-il le plus riche, le plus raffiné, c'est trop de toilettes différentes en douze heures.

Le notaire écoutait, pensif, sans soulever d'objections, le portrait que Sylvette brossait du fils de son ancien condisciple.

Elle reprit, fidèle à son habitude d'exprimer franchement ce qu'elle pensait :

— Et ses courses en automobile! Comme on sentait bien que c'était pour éberluer le public! Il roulait à une vitesse folle, sans souci d'écraser les gens. Il revenait couvert de poussière comme d'une gloire et répondant à peine aux saluts, d'un air protecteur... quand il daignait répondre!

— On ne peut évidemment pas considérer cette attitude en général comme celle d'un jeune homme raisonnable, opina M^{me} Destange.

— Tu peux imaginer d'après cela que, si le beau Guy voyage, c'est sûrement pour se divertir.

— Je reconnais que...

— Tu exagères, Sylvette! blâma M^e Baptiste que cette conversation commençait à impatienter. Parce que ce jeune homme a de la fortune et qu'il dépense à son gré, inutile de le parer de tous les défauts possibles.

— Cependant... hésita sa femme.

— Les femmes sont toutes les mêmes! malgré le notaire. Elles ne pensent qu'à souligner des faits auxquels, sans elles, nul ne prêterait attention, et surtout, à dire du mal de leur prochain...

— Voyons, mon ami, ne nous accable pas! protesta M^{me} Destange en souriant.

— C'est bien votre faute! Pourquoi Sylvette se met-elle à raconter des stupidités en série?

La jeune fille se redressa, un peu piquée.

— Ce ne sont pas des stupidités, papa. Et je n'exagère pas le moins du monde, comme tu veux bien le dire. Tout ce que je viens de raconter fut au vu et au su de tout le monde. Et il n'est pas besoin d'être une mauvaise langue pour constater que Guy de Préjaux est un garçon peu sérieux.

— Ton père n'en a pas moins raison, convint M^{me} Destange, dont le rôle était toujours d'arranger les choses et de mettre tout le monde d'accord. Déduire des dépenses de Guy de Préjaux, très fortuné, qu'il n'est ni sérieux, ni travailleur, c'est peut-être aller vite en besogne. Il ne faut pas porter ainsi des jugements téméraires.

— Et ses attitudes, ses manières?

— Sylvette ! fit sévèrement M^e Destange. Tu es trop jeune pour juger. L'existence d'un garçon est essentiellement différente de celle d'une jeune fille. Je te prie de ne point parler des choses que tu ne connais pas...

— Bon ! consentit la petite en souriant. Je ne dirai plus rien de ce charmant jeune homme, puisque cela à l'air de te déplaire.

— Il me déplaît de t'entendre trancher de tout et à propos de rien ! déclara M^e Destange d'un ton bourru.

— Que veux-tu, papa ? Je ne sais pas cacher ce que je pense. Guy de Préjaux m'a produit une mauvaise impression. Sans doute ai-je parfaitement tort ! Mais chacun apprécie à sa façon !

— La tienne est plutôt regrettable. Tu oublies le rôle de notre famille vis-à-vis de la sienne.

— Allons, père, reconnais quand même qu'il n'est guère d'un bon fils de ne pas assister aux funérailles de son père ? En toute autre circonstance, une absence s'explique. Mais pour cela...

— Et, si Guy de Préjaux se trouve dans un pays éloigné, d'où il faut pour revenir, plusieurs jours ? émit la femme du notaire.

— Mais le comte n'est pas mort subitement, d'une

attaque d'apoplexie ou d'une rupture d'anévrisme. Prévenu lorsque M. de Préjaux s'est trouvé souffrant, Guy aurait eu le temps d'arriver, sinon pour recueillir son dernier soupir, du moins pour la cérémonie dernière.

— Tu raisones comme une enfant! gronda Me Destange. Je viens de te dire tout à l'heure que le jeune comte de Préjaux n'a pu être prévenu. Par conséquent, il ignore peut-être encore le décès rapide de son père! Les domestiques ne possédaient pas son adresse...

— C'est tout de même drôle, cela, papa! Si le personnel ne possédait pas son adresse, c'est que le comte ne l'avait pas non plus... Étrange!

— Tu commences à m'ennuyer avec tes hypothèses saugrenues! trancha Me Destange irrité. Le comte pouvait avoir égaré cette adresse; ou même, Guy ayant quitté un pays pour un autre, ne lui avait-il pas envoyé la nouvelle.

« Il y a ainsi quantité de choses qui paraissent étranges, d'abord, alors qu'elles sont très simples, au fond. Elles ne valent pas surtout tant de commentaires malveillants de ta part...

« Aussi, je te prie de ne plus t'occuper de ce qui ne te regarde pas. C'est bien entendu, n'est-ce pas?...

CHAPITRE IV

Quatre ans s'étaient écoulés depuis l'époque où le comte de Préjaux avait confié à Me Destange son testament.

Le notaire avait été quelque peu surpris que M. de Préjaux fils ne soit point venu depuis lors lui réclamer des comptes.

Il en parlait un matin avec le père Cormon, cependant que celui-ci opérait le dépouillement du courrier.

— Voici une lettre qui porte le cachet de l'Allemagne, fit le vieux clerc en tendant au notaire une

enveloppe. Je gage que c'est le jeune comte qui vous demande de l'argent.

Car, si Guy de Préjaux ne s'était point encore présenté chez l'exécuteur testamentaire, en revanche, il avait écrit de tous les points du monde, pour demander des fonds.

— Au diable ! marmotta le notaire en décachetant la lettre. Vous m'avouerez tout de même, Cormon, que ce garçon a une façon singulière d'agir.

— Que voulez-vous, monsieur Destange, répondit le vieux clerc placidement. Il y a des clients baroques.

Comme le notaire, le bonhomme avait vu se dérouler bien des faits depuis qu'il dirigeait l'étude. Il n'en était pas à un étonnement près.

Cette étude, il en dirigeait déjà les détails du temps de M^e Destange père. Et c'était lui, pour ainsi dire, qui avait mis l'actuel notaire au courant, lorsque celui-ci avait pris la succession de son père.

— Voyons la lettre ! dit le tabellion.

Elle était ainsi conçue :

« Mon cher Monsieur Destange,

« Me voici à Berlin, où je dois demeurer quelque temps et en laquelle ville je vous serais très obligé de me faire parvenir un mot à l'adresse suivante : Parkstrasse, 27.

« De même, vous me rendriez un réel service en m'adressant d'urgence un chèque de dix mille marks sur la *Dresdner Bank*. J'y compte pour très bientôt, n'est-ce pas ? J'attends votre correspondance à ce sujet, cher monsieur Destange : vous serez bien aimable d'y joindre toutes les nouvelles susceptibles de m'intéresser.

« Très cordialement à vous.

« Guy de PRÉJAUX, »

— En voilà un qui ne reste pas longtemps dans le même endroit ! ne put s'empêcher de remarquer le

vieux clerc. Il aura dû voir du pays et en tirer profit.

— J'avoue que ces voyages prolongés ne sont pas sans me surprendre un peu, répondit le notaire. Allez d'une nation à l'autre, errer sans cesse, ce n'est pas une vie pour un garçon comme Guy de Préjaux.

— Les voyages forment la jeunesse, dit-t-on ! fit le père Cormon en hochant la tête.

— C'est possible ! Mais pourquoi diable ! ce jeune homme n'est-il pas encore revenu pour s'occuper de la succession de son père ? Il devrait désirer, il me semble, que tout cela soit liquidé et mis en ordre, afin de pouvoir disposer plus librement de la totalité de son avoir, s'il a l'intention, par exemple, de tenter une affaire, une entreprise...

— Cela me surprendrait infiniment. Je gage que ce jeune homme a trop joui de la liberté des voyages pour vouloir s'attacher désormais, que se soit à une affaire ou autrement.

— On ne sait jamais, mon cher Cormon ; par exemple, Guy de Préjaux peut effectuer de gros placements de capitaux dans une firme étrangère.

Le premier clerc hocha la tête.

— Vous et moi, monsieur Destange, nous voyons les choses sous cet angle, parce que nous sommes professionnellement rompus aux affaires, et que le travail nous semble une fonction normale de la vie. Mais croyez que ce jeune homme doit avoir des conceptions tout autres. Il n'a nullement besoin de penser à son avenir, puisque ses ancêtres le lui ont assuré. La pratique des affaires relève d'un ordre d'idées spécial ; et, lorsqu'on n'y est point de bonne heure dirigé, il faut un goût particulier, à défaut du besoin, pour s'y mettre.

« Le jeune de Préjaux ne doit pas avoir de telles tendances. Il aime les voyages et il y consacre son temps. Il a de la fortune et il en jouit. Quant à cette fortune, comme il la sait placée entre vos mains, il se repose sur vous de sa gestion en toute sécurité. Voilà tout !... »

Le notaire, qui réfléchissait, releva la tête.

— Vous parlez d'or, comme toujours, mon cher Cormon, dit-il en souriant. Vous avez raison, Guy est riche et jeune. Il est indépendant, il fait ce que bon lui semble. Et, ma foi ! nous n'avons pas à le juger.

— Certes...

Le notaire se mit à parcourir rapidement des actes que l'un des clercs venait de libeller d'une belle et ferme écriture, aux boucles élégantes.

Le père Cormon poursuivit ses recherches parmi les casiers poussiéreux qui portaient chacun une date. Toute l'histoire de l'étude se trouvait retracée par ces chiffres, datant les minutes encloses dans ces casiers, depuis celles, jaunies, qui dataient de M^e Annibal Destange, l'arrière-aïeul, jusqu'aux actes neufs, classés par M^e Bastiste Destange.

Pendant un moment, on n'entendit dans l'étude que le bruit des plumes qui couraient sur le papier. Un tout jeune clerc, récemment entré, s'appliquait à effacer une malencontreuse tache avec du corrector.

Les autres souriaient de son inhabilité. Le père Cormon, suivant sa coutume, tenait son porte-plume entre les dents. Par extraordinaire, les clients voulaient bien faire trêve pendant quelques minutes, et les employés, comme leur maître, goûtaient cet instant de demi-tranquillité.

Le notaire releva la tête vers Cormon, qui, grimpé sur un escabeau, rangeait des liasses de papiers et de chemises dans les casiers supérieurs. Il lui fit signe de le suivre dans son cabinet.

— Au fait, Cormon, dit-il, en jetant un coup d'œil sur les feuillets étalés devant lui, nous disions tout à l'heure que Guy de Préjaux était riche. Évidemment, il l'est. Mais pas autant que je l'aurais cru...

— Comment cela, monsieur Destange ?

— Mon Dieu ! oui, venez voir l'inventaire...

— Je sais, c'est moi qui l'ai dressé, répondit le vieux clerc en venant se pencher près du notaire. Il me semble cependant que cela fait un assez joli chiffre.

Son doigt parcourut la feuille où s'inscrivait le résumé des biens de M. Préjaux.

Il énuméra :

— Le château du Mont, à Tours, avec parc et dépendances...

— Cinq cent mille, chiffra le notaire,

— L'hôtel des Champs-Élysées, à Paris.

— Quinze cent soixante mille : il est petit.

— La propriété de chasse, en Auvergne.

— Trois cent cinquante mille.

— La ferme de Beauce...

— Six cent mille, au moins.

— La villa de Royan-les-bains.

— Cent quatre-vingt-quinze mille.

— Il me semble que cela fait un joli total ! dit le premier clerc. Sans parler du mobilier qui doit le doubler, ou de peu s'en faut. Il y a, en effet, les tapisseries et une galerie de tableaux tout à fait remarquables, paraît-il...

— Sans doute. Mais, en revanche, les valeurs représentent assez peu de chose.

— Combien ?

— A peine trois millions.

— A peine, dites-vous ?

— Oui. Vous avez l'air surpris de me voir trouver faible cet assemblage de chiffres, cependant imposants, dont une petite partie ferait l'affaire de bien des gens. Entendons-nous, mon brave Cormon, je ne veux pas dire que cette fortune ne soit pas appréciable.

— Ce serait difficile, monsieur Destange. Car, comme vous venez de le noter, pas mal de personnes se contenteraient du quart.

— Bien sûr. Aussi, je le répète, je ne trouve pas que ce soit peu de chose. Cependant, je me figurais que les valeurs représentaient davantage.

— C'est possible, monsieur Destange.

— Oui. J'ai consulté l'autre jour, dans les dossiers de l'étude, la liste des valeurs qu'elle a dû acheter pour les de Préjaux. Certaines ont même dû être enregistrées par vous, Cormon, et voilà bien longtemps de cela : à l'époque où mon père et celui du comte étaient encore de ce monde. D'après mon évaluation,

les divers titres se chiffraient à plus du double.

— Six millions, alors ?

— Six millions. C'est pourquoi je suis étonné. C'est une importante diminution de capital. Or, nous n'avons procédé à aucune vente pour le compte de M. Hubert de Préjaux ; seulement à des achats. Qu'a-t-il bien pu faire de son argent ?

Le clerc mit son porte-plume derrière l'oreille.

— Le comte menait pourtant un train de vie raisonnable. On n'a jamais entendu dire qu'il se livrât à des dépenses exagérées.

— Non. Cela est certain.

— Il a donc fallu que se produise un écoulement ignoré. On ne sait jamais bien exactement comment un homme dirige ses affaires ; cependant...

— Oh ! pour cela, moi qui me suis toujours occupé des siennes, je puis dire que M. de Préjaux était un homme très avisé et qui s'entendait à calculer. Non point qu'il fût avare : chacun connaît sa générosité. Et il l'a prouvé une fois de plus en récompensant par ses legs testamentaires les vieux serviteurs qui l'ont assisté fidèlement. Mais c'était un homme de tête et qui savait la valeur de l'argent.

— Pourtant, ces trois millions...

— Oui, cette bizarrerie me choque.

— Maintenant, vous savez, M. Destange, il y a beaucoup de gens qui savent compter et régissent admirablement leurs affaires ; mais qui ne peuvent s'empêcher de se livrer à une passion malheureuse... insinua le vieux clerc.

Le notaire devina sa pensée.

— Vous voulez dire, Cormon, que le comte jouait peut-être ?

— Mon Dieu, oui, M. Destange.

— Cela m'étonne pourtant.

— Pourquoi cela ? C'est arrivé à d'autres.

— Évidemment ! accorda M^e Destange en souriant. Cependant, selon la renommée, M. de Préjaux paraissait indemne de cette passion.

— Bah ! la fortune du comte était assez large pour

supporter quelques petites brèches par-ci par là. On se rend compte des pertes d'un homme qui possède peu de chose, mais, sur un gros total, cela ne paraît pas beaucoup.

— Au fait, consentit le notaire, vous avez peut-être raison, mon cher Cormon. Et le jeu pourrait bien fournir l'explication de ce déficit de trois millions dans mes évaluations.

— Il a bien fallu qu'ils glissent secrètement. Et d'ailleurs, monsieur Destange, ne trouvez-vous pas qu'il est mort bien rapidement, ce pauvre de Préjaux? il avait dû subir de grosses contrariétés.

— Peut-être... Oui, votre raisonnement se tient parfaitement. Il a fallu en effet un gros choc pour ébranler le comte. Il était si solide, avec une belle santé, des allures robustes. Jamais je n'aurais cru qu'il dût nous quitter si vite!

Le vieux clerc remarqua sentencieusement :

— Trois millions, croyez-vous que ce ne soit pas suffisant pour porter atteinte aux plus belles santés? On en a vu d'autres mourir du regret de leurs pertes. Le jeu, c'est terrible. On sait quand on commence, mais on ne sais jamais quand on s'arrêtera.

Il fit quelques pas vers la porte du salon, puis, se retournant, il continua, en manière de conclusion :

— Et, quand on s'arrête, il est quelquefois trop tard!

CHAPITRE V

Trois mois plus tard, M^e Destange apprenait que le jeune comte de Préjaux venait enfin d'arriver au château du Mont.

Il menait grand train et recevait de nombreux amis, car l'époque de la chasse battait son plein. On était en automne. Les bois avaient repris leur parure dorée, et la brise légère, encore tiède, commençait à dépouiller les magnifiques frondaisons.

Les feuilles tombaient une à une, lentement, comme un papillon qui vient se poser sur le sol.

Dans le grand silence des bois profonds, qui portaient le parfum délicat et un peu mélancolique de l'arrière-saison on entendait claquer, sonores, de multiples coups de fusils.

Guy de Préjaux se livrait aux plaisirs cynégétiques, en compagnie de ses amis parisiens. On le voyait partir de bon matin, luxueusement équipé, dans une belle automobile qui filait à grande allure. L'après-midi, il faisait sa réapparition dans les salons de la « société » tourangelle et sur les courts de tennis.

En apprenant son retour et son installation au château, M^e Destange pensa qu'il allait recevoir très promptement sa visite. Le jeune homme devait, en effet, avoir le désir de liquider enfin la succession du feu comte et de prendre sa fortune en main. Le dernier chèque que lui avait remis M^e Destange devait toucher à sa fin.

Le notaire ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Cinq ou six jours à peine après que lui fut parvenue la nouvelle de l'arrivée du jeune comte, on lui annonça celui-ci.

Le notaire travaillait dans son cabinet. C'était le moment de la fermeture de l'étude, et il ne comptait plus recevoir de clients à cette heure-là.

Déjà, le père Cormon s'appropriait à fermer les portes, lorsque le jeune homme parut.

— J'arrive bien tard ! dit-il au vieux clerc. Car je vois que vous bouclez l'étude, n'est-ce pas ?

— En effet, monsieur répondit le brave homme. Voici l'heure...

— Demandez à M^e Destange de bien vouloir me recevoir quand même, insista le visiteur. Je tiens énormément à le voir sans retard.

Le père Cormon, qui ne reconnaissait pas le jeune homme, en raison de sa longue absence, parut hésiter.

— Mais, monsieur...

— Dites que le comte de Préjaux demande à lui parler, pria Guy, je suis sûr qu'il me recevra.

Le nom fit tomber l'hésitation du premier clerc. Il

se dirigea vers le bureau du notaire, non sans murmurer à part soi :

« Il aurait tout de même pu venir un peu plus tôt, le jeune héritier. Car il n'est guère pressé de travail. »

Il heurta à la porte.

— Entrez ! répondit la voix du notaire.

Le père Cormon passa la tête.

— Une visite ! annonça-t-il en clignant de l'œil.

Il commence à être un peu tard, je sais bien. Mais c'est le jeune comte de Préjaux qui insiste pour être reçu.

Le notaire hocha la tête affirmativement, à plusieurs reprises, du côté de son clerc.

Guy de Préjaux attendait sur le seuil de l'étude.

Un à un, les clercs quittaient leurs pupitres, et décrochaient leurs chapeaux pendus derrière la porte.

Ils jetaient un coup d'œil en passant à l'élégante silhouette du jeune comte, vêtu d'un costume à la dernière mode, que l'on apercevait par l'ouverture d'un large pardessus de coupe anglaise.

Il chiffonnait négligemment ses gants de ses mains fines et portait à l'auriculaire gauche un beau diamant plein de reflets.

Les gens qui avaient connu son père le retrouvaient sans peine en l'allure aristocratique du fils. C'était un beau garçon nerveux et robuste, dont le visage, un peu hautain, était encadré de cheveux noirs.

Il avait des yeux noirs également, intelligents, une bouche fine, un peu sceptique, et promenait sur toutes choses un regard détaché.

— Me Destange vous attend, monsieur le comte ! prévint le père Cormon.

Le jeune homme suivit le vieux clerc et pénétra dans le cabinet.

A son entrée, le notaire se leva vivement et fit quelques pas au devant de lui...

— Je suis désolé de vous déranger à cette heure-ci, mon cher monsieur Destange, s'excusa Guy en tendant sa main soignée à l'homme d'affaires. Ne m'en veuillez pas ; des amis sont venus avec moi de Paris pour chasser. J'ai dû faire les honneurs de mon chez-moi,

puisque, hélas, mon père n'est plus là... Et c'est ce soir seulement que j'ai pu trouver une minute pour venir vers vous.

— Vous êtes tout excusé, monsieur le comte, dit le notaire aimablement. On ne fait pas toujours ce que l'on veut. J'avais appris cependant votre arrivée, et je comptais bien sur votre visite, un de ces jours.

Le jeune homme comprit, à l'insinuation de M^e Destange, qu'il avait espéré le voir plus tôt.

— Me voici donc, dit-il en souriant... Je reviens après de longues années d'absence. Comme vous le savez, j'ai voyagé beaucoup.

— En effet, monsieur le comte vous avez profité largement d'un privilège que beaucoup de gens peuvent vous envier...

Guy fit une moue légère.

— Envier... Oui et non. Maintenant, je suis assez heureux de rentrer chez moi. Je vais me reposer un peu de mes longues randonnées.

— Malheureusement vous n'avez plus retrouvé M. votre père au château du Mont. Cette perte doit vous causer un vide immense.

— Certes...

— Et vous avez eu le regret de ne pouvoir assister à la cérémonie funèbre...

Guy eut un geste évasif.

— Oui, je changeais de résidence à ce moment là. Je n'avais pas encore donné ma nouvelle adresse à mon père.

— C'est un douloureux contre temps.

— N'est-ce pas? Et, quand j'ai appris la mort de mon père, depuis plusieurs jours déjà, il reposait dans le caveau familial!

— C'est un homme de valeur qui nous a quittés, prononça M^e Destange avec conviction. Vous ne pouvez pas encore vous en rendre compte. Mais, dans quelque temps, vous mesurerez toute l'étendue de cette perte.

— J'en suis sûr, approuva le jeune homme en

s'inclinant... Mais, voyons, mon cher notaire, je ne veux pas vous faire perdre votre temps... Venons au fait!

La tournure prise par la conversation devait ou le peiner, ou lui déplaire. Car ses sourcils se fronçaient malgré lui.

— Je suis à votre disposition, monsieur le comte.

Ses gants, qu'ils continuait à chiffonner entre ses doigts, semblaient faits tout exprès pour donner une contenance au jeune élégant.

Il demanda, affectant un air détaché :

— Mon père ne vous a rien spécifié de spécial à mon sujet?

— Rien! dit le notaire un peu surpris.

— Nulle communication, aucune mesure particulière?

— Absolument rien. Il m'a confié seulement son testament et... le soin de l'exécuter.

L'enveloppe scellée, accompagné de l'étrange missive du comte, était revenue soudain à la mémoire du notaire. Il se rappela en même temps la prescription formelle du défunt :

« Nul ne doit savoir l'existence de cette enveloppe et, par conséquent qu'elle est entre vos mains. »

« Pas même son fils, se dit le notaire. Soit! le comte peut dormir tranquille. »

Et, après un silence :

— Voici d'ailleurs les comptes que j'ai à vous remettre, dit-il tout haut en s'adressant au jeune homme. Si vous voulez en prendre connaissance...

Il tira de son coffre des feuillets contenus dans une chemise rouge et les étala devant Guy. Celui-ci s'assit au bureau du notaire et se mit à les parcourir.

Au bout d'un instant, il releva la tête et regarda M^e Destange en fronçant les sourcils.

— Vos comptes ne laissent pas de me surprendre. M^e Destange, déclara-t-il. J'avais estimé plus largement la fortune de mon père.

— C'est la réflexion que je me suis faite moi-même, répondit le notaire, qui l'examinait, debout, appuyé

d'une main au bureau. Je m'étais figuré que M. votre père possédait davantage.

— Comment, vous vous étiez figuré? demanda le jeune homme d'une voix sèche. Il me semble pourtant que vous devez tabler sur des chiffres certains.

— En effet. Et, comme vous le voyez, tous ces chiffres sont là.

Du doigt, il désignait les feuillets qui portaient la nomenclature des biens du comte Hubert.

— Je vois, dit Guy. Les propriétés, les immeubles très bien, mais...

— Voici leur évaluation et, plus même, le taux de leur rendement.

— Oui, oui, fit le jeune comte avec une certaine impatience. Les biens immobiliers sont exacts. Je les connaissais d'avance. Mais les valeurs?

— C'est justement à ce sujet que je vous disais avoir été surpris comme vous, monsieur le comte, riposta le notaire, qui admettait mal le ton acerbe de son jeune client. Il m'avait semblé que M. votre père possédait davantage de valeurs.

— Vous avez raison, monsieur, coupa Guy. Je crois me souvenir que mon père possédait au moins — je dis *au moins* — cinq ou six millions de valeurs.

— C'est à peu près ma propre évaluation, d'après les anciens dossiers de l'étude, prononça froidement M^e Destange.

— Alors, monsieur, prononça Guy de Préjaux en le regardant fixement, alors, comment se fait-il que le total des comptes que vous me soumettez sur ce point n'atteigne que trois millions.

Le notaire demeura impassible. Il se borna à répondre avec la même froideur :

— Je vous serais reconnaissant de me l'expliquer vous-même, monsieur le comte, pour répondre à la question que je me suis posée avant vous. D'ailleurs, le testament olographe porte, en quelque sorte, inventaire détaillé de la fortune liquide de M. votre père. Vous allez pouvoir en juger...

Guy fit un geste qui voulait signifier son absolue

confiance. Il sentait qu'il s'était emballé un peu vite. Le notaire parut ne point le remarquer et lui mit devant les yeux le testament même du comte Hubert.

Le jeune homme le lut attentivement. Au cours de cette lecture, son visage se radoucit. Quand il eut terminé, il dit encore au notaire :

— Vous avez raison, M^e Destange. Vos comptes sont de la plus parfaite exactitude. Cependant...

Il s'interrompit et parut réfléchir pendant quelques instants.

Le notaire ne souffla mot. Il se rappelait sa conversation avec le père Cormon au sujet des trois millions disparus de l'avoir du comte Hubert et les suppositions très plausibles du vieux clerc.

Mais il garda ses commentaires pour soi, pensant que, si M. de Préjaux père avait subi d'importantes pertes au jeu, il était inutile d'épiloguer sans rien savoir d'une façon précise.

D'ailleurs, Guy de Préjaux reprenait presque aussitôt :

— Nous sommes parfaitement d'accord et en tous points, mon cher notaire. Et je vous prie même de m'excuser si je vous ai exprimé ma surprise avec un peu de vivacité.

« Mais vous me comprendrez, j'en suis certain. Je n'étais nullement prévenu de l'emploi que mon père avait pu faire de sa fortune. J'étais au loin... j'ignorais tout à fait ses agissements, et, puisque je ne l'ai pas vu à ses derniers moments, il n'a pu m'en avertir. Vous concevez que trois millions de moins, ce n'est pas grand'chose; mais, ajouta-t-il en souriant, cela peut causer une petite surprise quand même...

Le notaire se mit à rire à son tour.

— Pas grand chose? Hum! monsieur le comte, c'est suffisant pour faire le malheur ou le bonheur de quelqu'un, cette bagatelle-là!... Il est vrai que cela peut à peine vous toucher, car je préfère bien ce qui reste à ce qui est parti...

— Certes. Moi également... J'ai été surpris, voilà tout...

— C'est parfaitement légitime, monsieur le comte. Croyez que je n'ai pas trouvé bizarre votre étonnement, car, comme je vous le disais, je l'ai éprouvé avant vous, en me reportant à mes dossiers d'autrefois.

Guy de Préjaux, avec un charmant sourire, quitta le bureau où il était assis.

— Que voulez-vous que nous y fassions, mon cher maître? Maintenant que tout est réglé entre nous, je vais vous quitter, car j'ai vraiment abusé en vous faisant une visite si tardive et en vous retenant si longtemps.

— Pas du tout, monsieur le comte! protesta le notaire avec courtoisie. Il m'a été très agréable de de vous voir aujourd'hui pour vous transmettre cette succession que j'ai déjà en mains depuis quatre ans. N'oubliez pas que je suis toujours à votre disposition, comme je l'ai été souvent pour votre regretté père et revenez me voir aussi fréquemment que vous croirez en avoir besoin...

— Je vous remercie vivement, mon cher notaire, dit le jeune homme en prenant son chapeau. Je sais que mon père vous tenait en grande estime, et que vous étiez un véritable ami pour lui. Soyez persuadé que j'aurai le plus grand plaisir à continuer cette excellente tradition de nos familles.

Flatté, le notaire s'inclina.

— Je me sauve! dit Guy. Mais pas avant, toutefois, de m'être inquiété de M^{me} et de M^{lle} Destange. Elles vont bien, n'est-ce pas?

— Très bien, fort heureusement, répondit le notaire. Ma femme est toujours très occupée, et ma fille la seconde avec beaucoup d'entrain.

— M^{lle} Sylvette? s'écria le jeune homme. Ah! je me souviens parfaitement d'elle. Je l'ai rencontrée plusieurs fois au tennis et à quelques thés. Elle était charmante! Ce doit être maintenant une grande jeune fille, qui, j'en suis sûr, a tenu les promesses de son adolescence.

— Mon Dieu! oui, fit M^e Destange, en se rengorgeant. Sylvette est devenue presque une femme. Elle

approche de ses vingt ans... Comme le temps passe vite!

— Si je ne craignais d'abuser de vous, mon cher notaire, je vous demanderais la permission d'aller présenter mes hommages à ces dames...

Le notaire s'empressa :

— Mais avec le plus grand plaisir, monsieur le comte. Vous n'abusez nullement, soyez certain. Venez, venez!... Ma femme et Sylvette seront ravies de vous voir.

Le notaire ferma à clef la porte de son cabinet et conduisit le jeune comte par un petit couloir qui reliait l'étude à l'habitation.

Il l'introduisit avec joie dans le salon, fort élégamment orné, où M^{me} et M^{lle} Destange se trouvaient réunies.

— M. Guy de Préjaux a tenu à vous saluer annonçait-il, tout joyeux. Je lui ai affirmé que, loin de vous déranger, cette visite vous enchanterait...

— Vous êtes en effet l'amabilité même, monsieur, dit M^{me} Destange avec sa bonne grâce habituelle.

Le jeune homme s'inclina devant la maîtresse de maison et sourit à la jeune fille.

— Mademoiselle, dit-il, nous nous sommes déjà rencontrés autrefois. Il y a plusieurs années, certes! Et, sans doute, l'avez vous très naturellement oublié. Quant à moi, j'ai gardé de vous un souvenir charmé...

— Mais je me rappelle aussi, dit la jeune fille, avec sa délicieuse simplicité. J'étais pourtant encore une petite fille...

— Mais déjà aussi spirituelle qu'élégante, termina Guy galamment.

Sylvette rougit un peu. M^{me} Destange exprima un regret :

— Quel dommage, monsieur de Préjaux, que vous ne soyez pas venu à l'heure du thé? Nous eussions été enchantées de vous voir partager notre goûter.

— Tous les regrets sont pour moi, madame. Mais je note votre offre. Et la tasse de thé que je n'ai pu prendre en votre compagnie tantôt, je viendrai bientôt vous la réclamer...

« Pour aujourd'hui, j'ai seulement voulu vous présenter mes respects avant de rentrer chez moi. Car je suis venu tard chez M^e Destange et je l'ai beaucoup retenu. Aussi, je dois repartir tout de suite.

— Voilà une bien courte visite ! regretta M^{me} Destange.

— Je me ferai un plaisir de vous voir plus longuement, d'ici peu.

M. Destange s'interposa.

— Mon cher comte, pour arranger les choses, faites-nous l'honneur de venir dimanche prochain. Et cela, non pour goûter, mais pour dîner avec nous.

— Je me joins à mon mari, monsieur le comte. Dimanche, nous donnerons, après le dîner, une petite réunion dansante, comme il est d'usage ici, pour ouvrir la saison. Vous nous ferez le plus vif plaisir en acceptant de vous mêler à nos amis. Votre défunt père connaissait la plupart d'entre eux. Vous y retrouverez donc d'anciennes connaissances.

— Il est impossible de refuser une aussi agréable invitation, madame, dit le jeune homme en s'inclinant. A dimanche, donc ! Et croyez-moi très heureux d'être des vôtres, ajouta-t-il en se tournant vers le notaire et vers Sylvette...

CHAPITRE VI

Le dimanche suivant, Guy de Préjaux ne fut pas en retard pour dîner chez les Destange.

Repas charmant, agrémenté par la cordialité du notaire et par l'entrain général. M^e Destange sorti de ses préoccupations, du souci obsédant de ses affaires, se montrait un convive plein de brio.

M^{me} Destange usait de son charme habituel, aimable et simple. Sylvette était décidément une jeune fille délicieuse, d'esprit alerte, et dont les moindres gestes, pleins de grâce animée, mettaient en valeur la délicate beauté.

Guy de Préjaux paraissait l'admirer sincèrement,

tout en faisant honneur au dîner de ses hôtes : bonne chère, vins parfumés.

Après le repas, M^{me} Destange et sa fille laissèrent les deux hommes fumer des cigares pour aller s'occuper de la soirée.

Le grand salon avait été débarrassé des meubles encombrants, et les tapis, enlevés, laissaient voir le parquet uni comme un miroir, propice aux évolutions des danseurs. Lessièges se rangeaient méthodiquement sur le pourtour de la pièce. Et, déjà, un pianiste découvrait le piano, cependant que deux violonistes et un violoncelliste installaient leurs pupitres et leurs morceaux derrière une haie de plantes.

Les invités ne tardèrent pas à arriver. Tous de gros clients et amis de M^e Destange, de sa femme et de Sylvette.

La jeune fille reçut ses compagnes avec son joli sourire, qui semblait un rayon de soleil.

Mais peut-être ce sourire prit-il plus d'éclat encore lorsqu'un jeune homme mince, distingué, à l'allure à la fois simple et robuste, aux manières d'une discrète élégance, vint s'incliner devant elle. C'était un jeune étudiant en médecine, dont l'habitation était voisine de celle des Destange.

Jacques Beaumé était sur le point de terminer ses études et passait pour un garçon sérieux et profondément intelligent.

Il était orphelin. Un tuteur s'occupait de ses affaires et de sa fortune. Le jardin de sa demeure n'étant séparé que par un petit mur de clôture du jardin des Destange, Jacques Beaumé et Sylvette avaient pu faire de nombreuses causeries par dessus cette barrière.

Ils se connaissaient depuis leur enfance, et une secrète intimité s'était nouée entre eux.

Rien de précis encore dans le sentiment de sympathie qui les poussait l'un vers l'autre.

Ils ne s'étaient pas encore avoué leurs pensées. Mais une attirance subtile et ravissante qui faisait qu'un nuage de rose montait aux joues de Sylvette

en apercevant Jacques, et que Jacques, en voyant Sylvette, sentait son cœur battre plus fort.

Au tennis, ils jouaient ensemble, s'arrangeant de façon à être partenaires. Et, dans les réunions dansantes, il était rare que Jacques ne comptât pas pour lui seul la majeure partie des danses accordées par la jeune fille.

L'orchestre préludait lorsque M^e Destange et Guy de Préjaux firent leur entrée dans le salon. Les regards se portèrent curieusement sur le jeune comte, qui évoluait avec aisance, en homme habitué aux succès.

Il était, ce soir-là, plus élégant que jamais, et vraiment fort joli garçon. Ses yeux brillaient comme le diamant de son petit doigt lançait des feux.

Le spectacle était charmant de ce salon rempli de jeunesse gracieuse, de toilettes claires, sous la lumière éclatante des lustres électriques.

Les Destange savaient recevoir, et leurs soirées étaient très appréciées. On s'y amusait avec entrain et simplicité.

Des touffes de fleurs, dans les encoignures, jetaient leurs parfums. La grande baie vitrée du salon était ouverte et donnait sur le jardin baigné par la nuit automnale, resplendissante d'étoiles.

L'orchestre entamait une valse. Guy de Préjaux s'inclina devant M^{me} Destange.

— Vous me feriez un bien grand honneur, madame, en m'accordant cette valse.

Flattée, la femme du notaire accepta et ouvrit le bal avec le jeune comte. Les couples tournoyèrent joyeusement.

C'était une valse boston, très lente, enlaçante.

Jacques Beaumé, qui s'était approché de Sylvette, s'empessa de l'entraîner. Il partirent joyeux, légers, au chant berceur des violons.

Sylvette était plus jolie encore, ce soir, que de coutume. Ses vingt ans rayonnaient de toute leur fraîcheur et de leur grâce. Une délicieuse toilette de soie rose rehaussait son charme de brune. L'anima-

tion de la danse soulevait les boucles frissonnantes autour de son front pur et de sa nuque nacrée.

Ses yeux scintillaient comme deux diamants noirs, et ses lèvres étaient rouges comme des cerises.

La valse finie, la jeune fille quitta le bras de Jacques Beaumé et se laissa aller sur un canapé, haletante et joyeuse. Guy de Préjaux, qui venait de reconduire M^{me} Destange, l'aperçut et s'approcha vivement.

— Vous valsez admirablement, mademoiselle Sylvette, complimentait-il avec chaleur. Je vous regardais tout à l'heure en dansant avec M^{me} votre mère : c'est un plaisir des yeux...

Sylvette rougit un peu et continua à s'éventer lentement.

— Vous êtes trop aimable, monsieur de Préjaux. Je ne danse ni mieux, ni plus mal que toutes mes amies, mais j'adore ce divertissement et je m'y laisse aller tout naturellement. D'ailleurs, il suffit d'avoir un bon cavalier...

Le jeune homme s'assit près Sylvette.

— Oui, la danse est une chose exquise. Et j'y goûte moi-même beaucoup de plaisir. J'ai dansé un peu partout. A Londres, à Ostende, à Wiesbaden, à Vienne, à Milan... Eh bien ! les meilleurs souvenirs que je garde de ces divers pays sont ceux des valses autrichiennes.

« Quelle douceur et quelle poésie, si vous saviez !... C'est un ensorcellement auquel on ne peut se soustraire, que la voix des orchestres tziganes.

Guy de Préjaux parlait avec aisance des choses pittoresques ou seulement intéressantes vues à l'étranger, et Sylvette l'écoutait non sans plaisir.

Le jeune homme était séduisant et causeur discret. Elle était assez fière d'avoir retenu son attention.

Un tango égrena ses premières mesures, et Guy de Préjaux se leva, offrant la main à la jeune fille.

— Mademoiselle Sylvette, accordez-moi le plaisir d'apprécier moi-même vos qualités de danseuse.

— Vous me rendez confuse, répondit-elle gentiment.

Ne me complimentez pas, je vous en prie! Si j'allais danser mal, cette fois-ci...

— Alors, dit-il galamment, je ne pourrais m'en prendre qu'à moi-même, c'est-à-dire au mauvais cavalier.

Le tango les entraîna au rythme de ses pas capricieux. Le jeune homme dansait aussi bien que Sylvette. Ils formaient un couple parfait, plein d'entente et d'harmonie.

Peu de personnes se risquaient encore à Tours à surmonter les réelles difficultés d'un tango. Le vide se faisait autour d'eux. On les regardait avec plaisir, car ils étaient gracieux et souples. On faillit les applaudir, quand la danse prit fin.

— Que vous disais-je, mademoiselle Sylvette? s'exclama Guy, en s'installant délibérément près d'elle. Vous voyez que vous avez obtenu tout le succès que vous méritiez.

— Il n'est pas tout pour moi! protesta la jeune fille. Vous dansez à merveille!

A partir de ce moment, le jeune comte ne quitta plus la fille du notaire. Il demeura près d'elle, l'entourant de ses soins et de ses compliments.

De cette façon, il était toujours le premier à lui demander de danser; et il l'entraînait avec ardeur au sein des fox-trots, des javas, des valse-hésitation et autres *blues*. Ce fut à peine si Sylvette put s'échapper une ou deux fois. Le jeune étudiant en médecine ne parvenait plus à approcher sa gentille camarade. Alors que, d'habitude, il était le premier de ses cavaliers, cette fois, il se trouvait relégué à une très grande distance.

Devant cette assiduité de Guy de Préjaux, le front de Jacques se barra d'un pli, et ses grands yeux expressifs s'assombrirent d'un peu de tristesse. Voyant que ses tentatives étaient vaines, et qu'il ne parvenait pas à prendre place près de sa jeune amie, il finit par se tenir à l'écart et cessa de danser.

Sylvette ne fut pas sans remarquer l'attitude de l'étudiant; elle en ressentit quelque peine.

Des sentiments divers se partageaient son âme. Elle était fière d'être entourée et mise en relief par le jeune comte, non seulement à cause de son chic, de sa maîtrise de danseur, mais encore à cause de sa situation mondaine et de son titre.

D'autre part, une gêne l'envahissait devant cette recherche constante. Parmi les regards admiratifs et complaisants qui se posaient sur elle, elle surprenait aussi des sourires, des expressions un peu ironiques.

Effectivement, Guy de Préjaux lui faisait la cour. Il était impossible de ne pas le remarquer.

Il marchait à ses côtés, souriant, dépensant sans compter sa galanterie et ses prévenances. Il l'accaparaient pour danser d'un air de conquête qui finissait par choquer la jeune fille.

Assis sur le canapé, près d'elle, dans un recoin moins éclairé, à l'abri d'une plante verte, il se penchait vers elle pour dire de jolies choses, avec une habileté d'expression incontestable.

On les remarquait, on les suivait des yeux, et, de l'avis général, cette cour précise et audacieuse était quelque peu excessive de la part du comte.

Mais comment s'y soustraire ?

Les expressions un peu moqueuses de quelques-unes de ses amies chiffonnaient Sylvette. Elle cherchait le moyen de se dépêtrer de l'insistance exagérée de Guy de Préjaux et de laisser reprendre leur place habituelle à ses autres cavaliers.

Le problème était délicat. On ne refuse pas un danseur sans motif, sous peine d'affront grave. De plus, le comte était un invité particulier de M^o Destange. Il avait dîné avec eux.

Sylvette pouvait-elle commettre vis-à-vis de lui une impolitesse ?

Il aurait dû de lui-même montrer plus de tact. Et cette attitude d'un homme aussi averti était au moins singulière.

Bon gré, mal gré, elle dut se laisser entraîner au courant des choses. Le comte la faisait danser sans

arrêt. C'était comme un tourbillon, soulevant une feuille légère, impuissante à lui résister.

Cependant, vers minuit, un ou deux invités, obligés de partir, vinrent présenter leurs hommages à M^{me} Destanges et saluer Sylvette.

Aussi fut-ce avec une surprise pleine de joie, et accompagné d'un soupir de soulagement que la jeune fille vit Guy, suivant leur exemple, s'approcher de sa mère en disant :

— Soyez assez bonne de m'excuser, madame, si je quitte déjà votre charmante réunion.

— Quoi ! vous partez déjà, monsieur de Préjaux ! s'écria M^{me} Destange, qui ne soupçonnait point l'impatience de sa fille. Il est tout juste minuit.

— Ce serait avec la plus grande joie que je demeurerais, madame, répliqua le comte en se tournant vers Sylvette, qui feignit ne point entendre. Mais j'ai organisé pour demain une chasse à l'intention d'amis qui sont venus de Paris. Nous devons partir de bon matin. Mes invités me réclament ; dès la pointe de l'aube, je serai obligé d'être à leur tête...

— Alors, tous nos regrets, dit la femme du notaire. Nous sommes désolés de vous voir partir si tôt.

— Je vous présente tous les miens, madame, assura le jeune homme, ainsi qu'à M^{lle} Sylvette.

Le notaire, voyant que le comte s'apprêtait à partir, s'empressa pour le reconduire. Guy chercha des yeux la jeune fille et l'aperçut causant avec quelques petites amies. M^{me} Destange vit son son regard et fit signe à sa fille.

Elle s'approcha pour recevoir les adieux du jeune homme, horriblement gênée, car elle sentait peser sur elle le regard de ses amies. Très Régence, le comte prit congé, accompagné par M^e Destange.

Sylvette n'attendait que ce moment pour s'éclipser. Comme elle tâchait de filer, inaperçue, ses petites amies l'entourèrent à nouveau.

— Le voilà parti, ton beau cavalier. Quel dommage !
— Il danse à ravir et rendrait des points à un exécutant des ballets russes.

— Compliments, ma chère, tu peux te vanter d'avoir eu un succès, ce soir...

Sylvette sentit l'ironie de ces propos et s'en fut rapidement.

Depuis quelque temps, ses yeux inquiets cherchaient à travers le salon une silhouette qu'elle n'apercevait pas : Jacques Beaumé.

Elle avait besoin d'être seule. Elle voulut se dérober à tout le monde et gagner un moment le jardin silencieux. A l'instant même où elle se glissait par la grande baie vitrée, elle s'entendit appeler par sa mère :

— Sylvette!

Mais elle opposa à cet appel une surdité voulue et fonça dans la nuit du jardin. La fraîcheur lui fit du bien. Ses yeux cherchèrent encore dans l'ombre une silhouette. Et, soudain, elle poussa un petit cri de joie, Jacques n'était pas parti; il était venu seulement respirer, lui aussi.

— Jacques, dit-elle en courant vers le jeune étudiant qui marchait silencieusement. Comme je suis contente de vous retrouver! Je craignais que vous ne fussiez parti...

D'une voix lointaine, il répondit :

— Quel intérêt cela pouvait-il avoir pour vous? Vous étiez tellement occupée!

Elle sentit la pointe et protesta :

— Pourquoi me parlez-vous ainsi? Vous avez bien vu que je ne pouvais me soustraire aux invitations.

— En effet! dit-il ironiquement, M. de Préjaux est tellement séduisant et tellement superbe qu'il ne laisse plus de place aux autres...

— Jacques...

— Oh! c'est un garçon exquis. Et je conçois que vous vous soyez passionnément amusée...

— Jacques, murmura Sylvette, désolée, vous me faites beaucoup de peine en me parlant de la sorte. Vous m'en voulez d'avoir dansé avec le comte, et ce n'est pas bien...

— Je ne vous en veux pas. Je constate...

— Si, vous m'en voulez! Car vous n'avez pas su voir combien me pesait cet empressement obsédant que j'étais obligée de subir par politesse...

— Je ne songe pas à vous le reprocher...

Sylvette allait protester encore, mais sa peine l'emporta. Des sanglots montèrent à sa gorge, étouffant ses paroles. Cachant son visage, elle se mit à pleurer.

Effrayé, Jacques s'élança vers elle :

— Sylvette, ma chère petite amie, qu'avez-vous?

Toute triste, elle répondit :

— Je ne sais pas... Vous m'avez fait mal, très mal... Je croyais que vous aviez plus d'amitié pour moi...

Désolé du chagrin qu'il causait, Jacques prit les mains de la jeune fille et les baisa avec ferveur.

— Plus d'amitié! protesta-t-il en frissonnant. Ah! Sylvette, ne voyez-vous pas que j'ai horriblement souffert de vous sentir éloignée de moi, prise par un autre?

« Car vous êtes toute ma vie, tous mes rêves. Ah! Sylvette! Sylvette, ma chérie, laissez-moi dire tout ce qui emplit mon cœur depuis si longtemps, et qu'aujourd'hui je ne puis plus vous cacher!

Elle écouta, haletante, les mots berceurs qui sortaient de ses lèvres comme une musique.

— Sylvette, je vous aime...

Éperdue, elle se cacha sur l'épaule du jeune homme. De ses lèvres à elle montèrent aussi les mots enchanteurs d'aveu et d'harmonie.

— Oh! moi aussi... Jacques, je vous aime...

Il se sentit frémir de bonheur à cette révélation radieuse.

Sur son cœur, il serra très fort la silhouette mince et tiède qui se blottissait contre lui.

Ses lèvres se posèrent sur les yeux de la jeune fille, tremblante d'émoi.

Ils se turent, enlacés, se laissant bercer par l'harmonie secrète de leurs âmes en fête...

CHAPITRE VII

Ils demeurèrent ainsi longtemps, l'un contre l'autre, dans la délicieuse surprise de cette première caresse, n'osant pas rompre par des mots la douceur du silence.

Leurs cœurs battaient d'un même rythme, et leurs doigts étaient unis. Les boucles brunes de Sylvette caressaient doucement la joue de Jacques.

— Ah! ma chérie, murmura le jeune homme, quelle joie, après la tristesse que j'ai connue ce soir! Vous ne pouvez pas vous faire une idée de ce que je fus malheureux, en vous voyant ainsi, tellement loin de moi, impossible à rejoindre.

— Mon pauvre Jacques, répondit la jeune fille en lui pressant les mains, ce fut un mauvais moment pour nous deux, car, de mon côté, je commençais à m'énerver de ne pouvoir me soustraire aux politesses du comte de Préjaux.

— Sylvette, c'était plus que des politesses... Il vous faisait la cour. Chacun pouvait s'en rendre compte!

Dans l'ombre elle eut un petit geste de protestation.

— Oh! la cour! c'est peut-être beaucoup dire...

— Non, insista Jacques en secouant la tête. Des devoirs de politesse, même remplis avec spontanéité, avec entrain, n'impliquent pas une telle recherche, une telle insistance. J'ai vu Guy de Préjaux sans cesse à vos côtés, vous comblant de prévenances, vous parlant bas avec de petits sourires frôleurs...

« Il n'y avait pas à s'y tromper, croyez-moi; et j'étais tellement triste!

— Cher grand ami! murmura Sylvette. Je ne croyais pas que cela pût vous causer tant de peine. Et, pourtant, j'ai remarqué votre attitude, votre éloignement. Je ne savais comment faire. Je ne tenais plus en place dans mon impatience de le lâcher et de vous rejoindre.

— C'est bien vrai? Vous n'étiez pas heureuse, au fond, d'être ainsi entourée et recherchée.

Un doute subsistait dans l'âme de l'étudiant. Il voulait connaître entièrement le cœur de Sylvette; il voulait être sûr.

— Et pourquoi donc aurais-je été heureuse? Quel intérêt pourrais-je réserver à ce garçon que je ne connais presque pas? Il danse bien. C'est le seul plaisir que j'ai pu avoir avec lui. Jacques, seriez-vous jaloux?

— Oui, reconnut-il avec force, j'ai été jaloux... J'ai souffert de voir un autre que moi retenir votre attention, accaparer vos sourires et vos paroles. Nul autre que lui n'a pu vous approcher. Et moi qui vous souhaitais si près de mon cœur! Et moi qui sentais justement, ce soir, des choses folles monter à mes lèvres...

Sylvette sentit que son cœur battait éperdument à cette affirmation d'un amour impétueux. D'un grand élan, avec une spontanéité charmante, elle passa ses bras autour du cou de Jacques.

— Mon grand jaloux, rassurez-vous. Cette soirée est, quand même, pour nous une heureuse chose, puisqu'elle nous a permis de nous avouer notre tendresse.

Jacques reçut avec une ivresse infinie la chaleur enlaçante de ces deux jolis bras.

Il s'exclama :

— Oui, je vous aimais, ma Sylvette chérie; je vous adorais depuis longtemps. Et j'attendais ce moment béni qui est enfin venu.

Elle baissa les yeux, sous la force de l'émotion qui s'emparait d'elle.

— Et moi... j'attendais vos paroles. J'avais deviné... Oh! j'avais pressenti que nos cœurs se rejoindraient.

Leur murmure d'amour se continua au long des allées pleine d'ombre que seule, la tremblante clarté des étoiles éclairait vaguement. Ils marchaient, enlacés, comme poursuivant à deux un rêve enchanté.

— Je ne puis m'empêcher de penser à Guy de Préjoux, reprit Jacques.

— Encore? dit Sylvette. N'y pensons plus, maintenant.

— Si! mon impression de ce soir me poursuit. Je le connaissais déjà un peu.

— Ah ! cependant il n'est pas de vos amis ?

— Non, évidemment. Nos relations furent assez vagues, et ses dernières années de voyage l'ont éloigné de moi. C'est au Quartier Latin que je l'ai jadis rencontré. Nous sommes sortis quelquefois ensemble, autant que cela m'étais permis, toutefois. Car mes études ne me permettaient guère de suivre toutes les randonnées du beau Guy, qui, lui, se souciait assez peu de travailler...

— On le dit instruit, cependant...

— Il possède un certain vernis et la mémoire des choses vues à travers ses voyages. Quant à l'amour du travail, c'est une autre affaire ! Il est surtout un parfait causeur...

Sylvette comprit l'insinuation.

— Ce qui veut dire enjôleur, sourit-elle.

— Peut-être. Déjà au temps du lycée, on ne comptait plus ses bonnes fortunes, et je gage qu'il n'a pas dû s'arrêter en route. Cependant, il y a une chose qui ne laisse pas de m'étonner...

— Ah !... Qu'est-ce donc ?

— Vous ne m'en voudrez pas, ma chérie, de parler très franchement ? demanda l'étudiant. Mais je n'ai rien à vous cacher de mes réflexions. Et celle que je vais vous communiquer n'a rien non plus qui puisse vous froisser. Je me demande simplement comment Guy de Préjaux, qui est un monsieur assez hautain, très féru de sa noblesse et ne perdant pas une occasion de la faire valoir, peut songer à...

Il s'interrompit, hésitant à continuer.

— A moi ? compléta Sylvette. Oui je comprends ce que voulez dire ? Je me suis fait moi-même cette réflexion tout à l'heure. Mais, croyez-vous que son attitude de ce soir soit réellement suffisante pour laisser croire qu'il s'occupe de moi ?

— Chérie, assura Jacques, comprenez-moi bien, je vous en prie, et ne voyez en tout cela qu'une simple constatation.

— Bien sûr ! Vous ne me supposez pas tellement susceptible ? Je saisis très bien votre pensée, d'ailleurs.

— Je me demande donc comment le beau Guy peut songer à faire la cour de façon aussi ouverte à une jeune fille sans particule. Car il ne faut pas vous dissimuler, mon amie, qu'il vous a courtoisée ce soir avec ostentation. C'étaient des avances presque officielles devant tous vos invités, davantage même : sous les yeux de vos parents.

Sylvette resta un instant pensive.

Sous ses diverses impressions : ennui d'être accaparée par le jeune comte et inquiétude au sujet de Jacques, elle n'avait pas envisagé les faits sous cet angle. Pourtant, Jacques avait raison. L'attitude de Guy de Préjaux était plus significative qu'elle ne l'avait cru tout d'abord,

— Et tout me porte à croire, continua le jeune homme, qu'il s'agit d'une entrée en matière. Du moment où vous êtes en cause, Guy de Préjaux suit un plan déjà arrêté. Ce ne peut être un simple amusement. Puisqu'il a agi devant vos parents eux-mêmes, il est presque impossible que cette cour n'ait pas pour conséquence une démarche officielle.

— Oh! Jacques!... vous croyez? s'exclama la jeune fille, assombrie.

— Hélas! dit-il en soupirant, je le crois et je le crains.

— Mais ce n'est pas possible. Comme vous me le disiez tout à l'heure, le comte de Préjaux ne peut songer à une jeune fille sans naissance?

— Cela m'a surpris. Mais c'est loin d'être exclus, malheureusement; et j'ai peur...

Elle souffla, peignée de le sentir triste :

— De la demande en mariage?

Jacques serra plus fort son amie contre soi, comme s'il voulait la défendre.

— Oui! Oh! oui... Vous êtes assez jolie, ma chère tendresse, pour justifier tous les coups de foudre. Même si ce garçon vous voyait pour la première fois, il n'aurait pu passer près de vous sans vous admirer, sans être pris par votre charme. Elle est si jolie, ma petite Sylvette!

Il la pressait avec ferveur et couvrait ses mains de baisers.

Elle essaya de protester.

— Jacques chéri, vous êtes fou... Vous exagérez vos craintes!...

— Non! non! je vous assure. Car je connais Guy de Préjaux. Il est séduisant, charmeur, et sait prodiguer des compliments qui sont des promesses de conquête.

« Je me souviens de ses façons d'agir, lorsque nous étions au Quartier Latin. Il réussissait de la sorte à accumuler les succès.

« Ah! ma chérie, pourvu que vous ne vous laissiez pas prendre à ses belles paroles! Pourvu qu'il ne parvienne pas à vous charmer d'abord, et à captiver votre cœur ensuite!...

Sylvette se redressa, indignée.

— Est-ce ainsi que vous avez confiance en moi, en mon amour, Jacques? Est-ce donc pour rien que je vous ai confirmé tout à l'heure le don de mon âme...

Il se tut, tourmenté par la pensée de perdre quelque jour son bonheur.

Puis, soudain, une nouvelle angoisse l'agita.

— Mais vos parents, Sylvette, vos parents?...

— Vous me faites beaucoup de chagrin en doutant de moi! reprit-elle avec énergie. Quant à mes parents, si vous redoutez que Guy de Préjaux ne cherche à les séduire, faites une chose... devancez-le...

— Quoi? Vous voudriez?...

— Et pourquoi pas? Est-ce que je ne vous donne pas ainsi une preuve nette de mon amour? Je ne vois que ce moyen, mon ami, pour prévenir ce que vous redoutez. Faites, le premier, votre demande.

Jacques hésitait, partagé entre la joie et l'appréhension.

Mais la joie fut la plus forte. Il se pencha avec amour vers la jeune fille et lui dit à l'oreille :

— Oui, ma chérie, vous avez raison; je dois me présenter le premier. Je vais prier mon tuteur, M. Ribierre, de venir demander le plus tôt possible,

à M^e Destange, cette petite main adorée qui contient tout mon espoir.

CHAPITRE VIII

Tout heureux, Jacques Beaumé se laissa aller à l'espérance que lui ouvrait son entente avec Sylvette et confia son projet à son tuteur, en lui faisant part de ses sentiments pour la charmante fille du notaire.

M. Ribierre portait à Jacques une grande affection ; il le félicita de son choix.

Sylvette Destange était une jeune fille charmante à tous les points de vue ; et il ne pourrait manquer d'être heureux avec elle.

Le tuteur accepta donc d'accomplir la démarche que sollicitait de lui le jeune étudiant ; et, dans le courant de la même semaine, il se rendit chez le notaire.

Celui-ci fut un peu surpris de s'entendre annoncer, à l'étude, M. Ribierre.

Les deux hommes se connaissaient parfaitement.

M^e Destange savait que M. Ribierre s'occupait des affaires de Jacques Beaumé.

Il supposa donc que son visiteur venait l'entretenir d'une quelconque question intéressant son pupille.

— Asseyez-vous, monsieur Ribierre, pria le notaire en lui désignant un siège. Je n'ai pas souvent le plaisir de vous voir. Qu'est-ce qui vous amène aujourd'hui ?

— Je suis venu vous parler de mon pupille, répondit M. Ribierre, en s'asseyant, après avoir cordialement serré la main de l'homme d'affaires.

— Jacques Beaumé, un bien gentil garçon. Il était des nôtres, l'autre soir, il me semble.

— Oui. Je sais que Jacques vous tient en grande estime, maître Destange, et qu'il admire beaucoup mademoiselle votre fille. C'est en effet un gentil garçon, comme vous le dites, non seulement au physique, mais encore au moral. Un travailleur, un jeune

homme sérieux et intelligent, qui ne se laisse pas aller, comme tant d'autres, à des plaisirs bruyants et futiles. Vous savez qu'il poursuit ses études de médecine avec beaucoup de succès. Il fera un excellent docteur.

Le notaire regarda son interlocuteur du coin de l'œil, ne sachant où il voulait en venir, mais flairant quelque imprévu.

Le tuteur était un brave homme, plein de bonté, soucieux de tout ce qui touchait les intérêts de son jeune protégé. Il ne perdait jamais une occasion de le mettre en relief...

Mais de là à penser que sa visite avait cet unique but !...

Tambourinant des doigts sur son bureau, Me Baptiste Destange acquiesçait avec de petits signes de tête.

— De votre côté, mon cher monsieur, vous avez une fille délicieuse, reprit M. Ribierre, en toussant légèrement pour se donner de l'assurance. Moi-même, j'ai pu l'apprécier. Je ne suis donc pas étonné de l'intérêt admiratif que lui porte mon pupille. Jacques a remarqué la jolie Sylvette, monsieur Destange...

Il s'arrêta, un peu embarrassé, ne sachant comment tourner ses phrases pour ce qui lui restait à formuler. Le notaire le regardait sans mot dire, mais d'un œil perçant et qui lui semblait ironique.

— Tenez, mon cher maître, se décida tout à coup le tuteur, venons au fait. Car vous m'avez déjà deviné, n'est-ce pas ? Mon jeune protégé a été séduit par la grâce de votre enfant. Il l'aime. Il fait avec elle des rêves d'avenir. Et il m'a chargé de vous demander sa main...

Le notaire, qui sentait venir la demande, ne put réprimer toutefois un geste de surprise... Jacques Beaumé !... Il rêvait bien davantage...

Ennuyé, fronçant les sourcils, il répondit :

— Je suis désolé de la réponse que je suis obligé de vous faire, mon pauvre monsieur Ribierre. Mais je tiens à parler franchement... J'ai des vues concernant

Sylvette, des projets... Enfin, je n'ai jamais pensé à Jacques Beaumé pour devenir le mari de ma fille. Transmettez-lui tous mes regrets, je vous prie. Mais dites-lui qu'il ne doit pas compter sur ma fille.

Le tuteur se redressa, non sans étonnement, car il n'avait pas escompté un refus net.

Il insista :

— Je comprends, monsieur, que l'imprévu de ma démarche puisse vous prendre un peu au dépourvu... Mais ne vous hâtez pas de me donner une réponse définitive avant d'avoir sérieusement réfléchi.

Le notaire eut un sourire un peu ironique.

— Je n'ai guère besoin de réflexion, monsieur Ribierre, pour souligner ce que je viens de vous dire. Je ne doute pas que votre pupille soit un garçon plein de qualités. Mais il ne peut être un mari pour ma fille.

— Pourquoi cela ? C'est un jeune homme d'avenir, que ses facultés et son travail appellent à faire un chemin brillant dans la science médicale. Il dirigera un jour quelque grande clinique...

— En attendant, fit le notaire froidement, il n'a pas encore terminé ses études.

— Ce ne sera pas long, monsieur Destange, Jacques sera docteur en médecine l'an prochain.

— Possible... Il n'en reste pas moins sans situation. présentement. Son avenir n'est pas encore assuré. Je dirai même qu'il demeure dans le domaine des vagues possibilités.

— Mais Jacques Beaumé a une fortune personnelle, monsieur ! s'écria le tuteur.

— Peuh ! fit M^e Baptiste. Une petite fortune. Je la connais à peu près. A peine deux cent cinquante mille francs...

— Parfaitement. C'est déjà quelque chose il me semble !

— Sylvette aura un million de dot et, en espérances, quatre fois autant ! prononça froidement M^e Destange.

M. Ribierre faillit chanceler sous le chiffre imposant.

Évidemment son pupille ne pouvait mettre en balance son avoir.

Le tuteur sentit qu'il n'y avait rien à espérer et commença de se désoler. Jacques était si sincèrement épris ; il avait mis tant de confiance dans le résultat de cette démarche, qu'il allait certainement éprouver un chagrin fou.

Aussi, ne voulant rien négliger, l'ambassadeur tenta de fléchir le notaire en appuyant sur les sentiments de Sylvette et du jeune homme.

— Maître Destange, dit-il, avez-vous songé que votre refus peut causer beaucoup de tristesse, de douleur même ?... Mon jeune ami et votre fille s'aiment. Ils espèrent en votre consentement. Vous allez les rendre bien malheureux...

Le notaire fit un geste indifférent.

— Bah ! des enfantillages !... A leur âge...

— Vous vous trompez : leur amour n'est pas une gaminerie.

— Mon cher monsieur Ribierre, répliqua M^e Destange, pour moi ces questions sentimentales demeurent de faible importance, votre pupille et ma fille ne ressentent l'un pour l'autre qu'un vague attrait de très jeunes gens. C'est inexistant. Cela ne compte pas pour des gens réfléchis.

Les paroles tombaient nettes, sèches. M. Ribierre vit qu'il serait ridicule d'insister davantage. Une grande tristesse l'envahit en pensant à Jacques.

— Alors, Maître Destange, dit-il en se levant, c'est votre dernier mot ?

— Absolument, mon cher monsieur Ribierre, répondit le notaire en reprenant, toutefois, un sourire aimable. Acceptez tous mes regrets pour vous et pour votre pupille. Dites à Jacques Beaumé que, si je ne lui accorde pas la main de ma fille, ce n'est point faute d'estime pour lui, mais pour des raisons qu'il comprendra plus tard parfaitement.

Le tuteur serra la main du notaire et quitta tristement l'étude.

Il partit à pas lents, en songeant à la mauvaise

nouvelle qu'il allait apporter au jeune homme, qui l'attendait avec une telle angoisse.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il. Et dire que, de tout cela, une poignée de billets de banque est la cause...

Pendant que M. Ribierre songeait ainsi, de son côté, M^e Destange réfléchissait à la demande imprévue qu'il venait de repousser.

« — Voilà Sylvette qui se mêle de s'occuper de son avenir, tout à trac, sans songer aux questions sérieuses ! La voilà qui s'éprend, à propos de rien, d'un petit étudiant, très gentil, ma foi ! mais ne possédant pas le quart de sa dot ! C'est un peu fort ! Il faut mettre bon ordre à ces fantaisies...

Ouvrant la porte de son bureau, il cria à l'un de ses clercs :

— Ragon, allez dire à M^{lle} Sylvette que j'ai besoin de lui parler. Tout de suite !

Quelques minutes plus tard, la jeune fille fit son entrée, souriante et gentille comme de coutume.

Elle était loin de se douter de ce qui l'attendait. Jacques l'avait avertie que son tuteur devait faire la démarche convenue ; mais elle ne savait pas quand, au juste.

— Tu as besoin de moi, papa ? demanda-t-elle aussitôt.

— Oui, dit son père sévèrement. Assieds-toi et écoute.

— Elle obéit, stupéfaite et étreinte d'une certaine anxiété.

— Le tuteur du jeune Jacques Beaumé, notre voisin, sort d'ici. Tu connais le motif de sa visite.

Un frisson parcourut la jeune fille... Ainsi la démarche avait été faite...

Tremblante, elle répondit :

— Oui, père...

— Jacques Beaumé te fait demander en mariage. Il paraît qu'il t'aime, et que, pis encore, tu l'aimes aussi !

La jeune fille baissa les yeux, rougissante, et dut rassembler tout son courage pour répondre :

— C'est vrai ; je l'aime profondément.

Mlle Destange se leva, irrité.

— C'est une folie, tu m'entends ! Ce jeune homme peut être fort agréable, posséder de grandes qualités : il n'est pas fait pour toi. Je pensais que tu marquerais davantage de raison dans ton choix.

— Je n'ai écouté que mon cœur, papa... répondit Sylvette, atterrée.

— Ton cœur est comme celui de beaucoup d'écervelées de ton âge. Il veut ignorer les questions qui font pourtant la base de l'existence. Ce mariage, ou plutôt ce désir de mariage, ne tient pas debout. Jacques Beaumé n'a pas encore terminé ses études. Il a devant lui un avenir médiocre, une fortune dérisoire. Toi, tu auras un million de dot et, plus tard... Ce serait un acte insensé que te lier à ce garçon. Aussi, je te prie de ne plus penser à lui.

Sylvette sentit son cœur se serrer. Son bel espoir s'écroulait. Les rêves qu'elle avait forgés si doucement, en compagnie de son cher Jacques, voyaient leurs ailes brutalement coupées.

Désolée, les larmes aux yeux, elle supplia.

— Papa ! papa ! je t'en prie !... ne me cause pas ce chagrin. J'aime Jacques Beaumé. C'est un sentiment sérieux, réfléchi. Qu'importe que je sois plus riche que lui...

— Qu'importe ? s'écria le notaire en sursautant. En voilà un raisonnement ! Épouser un garçon sans le sou, trop heureux de se trouver un bon nid ! Non, non, cet arrangement ne me convient pas. Ce n'est pas avec cette intention que j'ai travaillé toute mon existence. D'ailleurs, ce que je viens de te dire doit te suffire : je t'ordonne formellement d'éloigner de ton esprit toute pensée sur ce sujet et de renoncer immédiatement à ce rêve stupide.

Sylvette ne répondit pas. Les larmes l'étouffaient. Elles coulaient maintenant sur ses joues, lourdes, amères, et noyaient ses beaux yeux. Une douleur si grande pénétrait en son âme qu'elle en était elle-même comme étonnée.

Au moment où on lui interdisait de penser à Jacques, elle sentait combien le jeune homme lui était cher ; et tout ce qu'il représentait pour elle.

Le notaire vit ce chagrin, mais ne s'en émut pas outre mesure. A son avis, ce sentiment n'était qu'une flambée, qui mourrait comme un feu de paille. Il tenait aussi pour axiome « qu'un clou chasse l'autre ». Quand un second prétendant, plus riche et aussi attrayant que l'étudiant, se présenterait, Sylvette oublierait vite ses regrets.

— Ne te désole pas pour si peu, conseilla-t-il, la voix radoucie cependant. Garde tes larmes pour des circonstances plus sérieuses. Tu m'as compris, n'est-ce pas ? Ne songe plus à ce Jacques Beaumé. Une jeune fille comme toi a le droit d'espérer mieux, infiniment mieux. Les beaux partis ne te manqueront pas.

Sylvette ne disait toujours rien, prostrée, éperdue de douleur. Qu'aurait-elle pu répliquer, d'ailleurs, la pauvre enfant ? Elle connaissait l'autorité inflexible de son père et savait qu'il ne fallait même pas songer à discuter sa volonté. C'eût été la lutte du pot de terre contre le pot de fer...

Mais toute son âme se révoltait contre la dictature morale qui décapitait son rêve.

— Allons, dit M^e Destange en haussant légèrement les épaules d'un air de protection paternelle. Allons, va ! et sois un peu plus raisonnable... Je te trouverai, je l'espère, de quoi t'enlever tous tes regrets, c'est-à-dire un mari digne de toi et t'apportant les plus brillantes joies que tu puisses souhaiter.

La jeune fille sentant que son père considérait comme terminé cet entretien cruel, et la cause comme entendue, se leva silencieusement...

Elle avala ses larmes pour traverser l'étude dignement.

CHAPITRE IX

Quelle déception pour Sylvette et Jacques que ce refus de M^e Destange, les obligeant à renoncer à leurs chers projets!

Ils en furent désemparés tous les deux, laissant, chacun de son côté, libre cours à leur chagrin. Ils étaient à l'aurore de leurs espérances, et voici que ces espérances se trouvaient brusquement anéanties.

Ils s'aimaient mutuellement de toute la force, de toute l'ardeur d'un premier amour enthousiaste. La gracieuse silhouette de Sylvette hantait les songes de l'étudiant, et toute sa vie se tendait vers le but chéri qu'il s'était fixé. Il passait de longues heures à penser à la jeune fille, à se rappeler la douceur de sa voix, la tendresse de ses paroles, l'émotion de ses beaux yeux, lorsque leurs regards se rencontraient.

Chère petite! Comme elle savait se faire aimer par le charme simple et captivant qui émanait d'elle! C'était comme un parfum qui montait au cœur du jeune homme et noyait son cerveau sous une caresse persistante.

Elle avait conquis son âme entièrement, passionnément. Quel désespoir de penser maintenant qu'elle ne serait pas à lui!...

La jeune fille, de son côté, rendait à Jacques cette ferveur dont il l'entourait. Il avait été pour elle la révélation de l'amour. Il avait ouvert son âme aux joies que donne la communion des pensées; elle avait connu par lui le chaste émoi de la tendresse partagée.

Les jeunes gens qu'elle avait connus précédemment, ceux à qui elle renvoyait la balle sur les courts de tennis, ou ceux avec qui elle dansait durant des soirées, ces jeunes gens que l'on nomme habituellement des flirts, n'avaient rien éveillé en elle.

Ils n'avaient pas atteint les régions profondes de son cœur. Aucun d'eux ne lui avait paru susceptible d'un amour réel, d'une pensée fervente.

Mais, au contraire, la silhouette de Jacques s'imposait à son esprit. Ce compagnon d'enfance devenait le compagnon de toutes les minutes. Elle avait senti secrètement que quelque chose les rapprochait progressivement, qu'un lien invisible se tissait entre eux.

Et, lorsque, au soir du bal, ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre, ç'avait été comme l'éclosion d'une flamme qui couvait en eux depuis longtemps.

Moins forte que Jacques, plus facile à décourager à cause de cette faiblesse féminine et de son inexpérience totale des luttes de la vie, Sylvette parut plus désolée encore du refus de M^e Destange.

Car c'était elle qui avait exposé le jeune homme à la désillusion éprouvée, en l'incitant à faire rapidement sa demande.

Mais comment prévoir?... Elle n'avait pas songé que son père pût s'opposer à la réalisation de ce désir si cher, de ce projet qui ne heurtait en rien les convenances.

Jacques était un garçon plein de qualités. Aux yeux de la jeune fille, il paraissait le plus beau et le meilleur de tous. Ah! pouvait-on lui faire grief de posséder une fortune moindre que celle de la jeune fille qu'il aimait?

Les conceptions de Sylvette sourdaient exclusivement de son cœur : quelques centaines de mille francs de moins, est-ce que cela peut entrer en balance avec les trésors de l'amour partagé?

Mais, hélas! M^e Destange était loin de raisonner ainsi! Et il eût été fou de vouloir aller contre sa volonté.

Les jours coulèrent, mornes et tristes pour Sylvette, malgré les distractions et les plaisirs divers auxquels elle participait.

La saison des bals, des réceptions, des soirées, battait son plein. Après les grandes chasses de l'automne, le mauvais temps et les frimas emplissaient les salons d'une foule de gens, aspirant à se réchauffer aux mesures entraînant d'un bon orchestre.

On dansait énormément, Sylvette devait assister à tous les bals avec le même entrain qu'auparavant. Même si son cœur était triste, et ses yeux embrumés, elle devait montrer un visage souriant et une gaieté factice pour obéir aux exigences mondaines.

Les Destange avaient l'habitude de sortir beaucoup, et le notaire incitait sa femme à distraire leur fille plus encore que de coutume, afin de l'arracher complètement à sa stupide idée de mariage avec le jeune étudiant de médecine.

Sylvette était d'ailleurs fort recherchée, et sa beauté, sa grâce juvénile ne manquaient pas de l'entourer d'admirateurs. Sa fortune aussi scintillait autour d'elle comme une auréole, et bon nombre de jeunes gens eussent été fort heureux d'entrer dans la famille du notaire de Tours.

Parmi ces admirateurs, le comte de Préjaux se montrait au premier rang, empressé, attentif, et ne perdait aucune occasion de mettre en relief ses avantages personnels.

Il prenait le pas sur les autres, grâce à son nom et aux prévenances dont il entourait M^e Destange.

Celui-ci était absolument conquis par les manières du fils de son ancien client et condisciple et se montrait très fier de cette amitié.

Guy de Préjaux faisait à Sylvette une cour de plus en plus serrée. Il n'était pas une soirée, pas un bal, où il ne se montrât à ses côtés, en chevalier servant, mesurant ses pas à ceux de la jeune fille et retenant la majeure partie de ses danses.

Il semblait avoir élu à Tours domicile définitif et ne pas songer à réintégrer Paris.

Pendant ce temps, Jacques Beaumé, au contraire, s'effaçait.

Erreur de tactique, peut-être, que de laisser ainsi le champ libre à son rival. Mais, d'une part, tout son courage avait été détruit par la réponse du notaire ; d'autre part, il se devait à l'achèvement de ses études.

Un soir, après avoir longtemps dansé avec Sylvette,

Guy de Préjaux parut chercher l'occasion de s'isoler avec elle.

C'était au cours d'une soirée assez brillante. La réunion se tenait dans un vaste hall sur lequel s'ouvraient plusieurs pièces. Dans la salle à manger, convertie en buffet, une foule se pressait. Au fumoir, des messieurs jouaient au bridge. Des dames, un peu lasses, s'étaient retirées dans un des salons pour causer en s'éventant.

Seul, un petit boudoir bleu demeurait vide, à peine éclairé par des ampoules voilées de gaze.

Guy de Préjaux manœuvra adroitement pour se diriger avec Sylvette du côté de cette pièce propice. Se trouvant près du seuil visé, à la fin d'une danse, sans lâcher son bras, il l'entraîna vers le boudoir bleu.

— Mademoiselle Sylvette, murmura-t-il, consentez à m'écouter. Il faut absolument que je vous parle ce soir. Oh ! ne me refusez pas cette faveur, je vous en prie.

Tout le sang de la jeune fille remonta à son cœur. Elle eut l'intuition très nette de ce qui allait se passer. Raidie, un peu tremblante, elle attendit, assise au bord d'un canapé.

Guy de Préjaux s'assit près d'elle et, prenant l'une de ses mains, il la porta à ses lèvres. Une intense émotion paraissait l'animer.

— Sylvette, dit-il en plongeant son regard dans les beaux yeux de velours noir qui le fixaient avec une certaine anxiété, Sylvette, ne m'avez-vous pas deviné ?

Elle tressaillit et eut de la peine à répondre, tout en retirant sa main :

— Mais non... Que puis-je d'ailleurs avoir à deviner?...

— Oh ! fit le jeune homme. Vos sentiments répondent-ils aux miens, ou bien serais-je assez malheureux pour ne point avoir retenu votre attention ?

La situation de Sylvette était des plus délicates. Guy de Préjaux la prenait pour ainsi dire au piège

et l'obligeait presque à abonder dans son sens, sous peine de manquer de courtoisie.

Elle s'efforça de sourire, pour masquer son embarras.

— Vous me parlez par énigmes ; il faudrait que je connusse d'abord la nature de vos sentiments pour y répondre.

« Quant à ne pas avoir retenu ce soir mon attention, je crois que le contraire seul est exact, car je puis compter les danses dans lesquelles vous n'avez point été mon cavalier.

Il se méprit sur cette phrase volontairement indifférente et crut y voir une protestation.

Le charme de la jeune fille agissait profondément sur lui. Dans le demi-jour bleuté de la pièce, elle apparaissait comme une silhouette de rêve au sein d'un brouillard léger.

— Sylvette, reprit-il, ce que vous avez pu pressentir en moi, ce que mon admiration verbalement traduite et mes regards vous ont laissé deviner, je ne vous l'ai pas assez nettement signifié. Je ne vous ai pas assez montré à quel point j'étais pris par l'attirance invincible qui émane de vous.

« Ce soir, plus que jamais, j'éprouve le besoin ardent de vous le préciser. Je ne peux plus contenir les mots d'amour qui frissonnent en mon cœur. Oh ! permettez... permettez-moi de vous les dire...

Il y eut un silence.

La jeune fille se taisait, haletante.

— Vous m'avez conquis, poursuivit Guy. Dès le premier jour où vous m'êtes apparue, à mon retour de longs voyages, ma vie s'est éclairée d'une lumière inconnue. J'ai rêvé de vos yeux noirs et de votre voix exquise, Sylvette, petite Sylvette, si douce, voilà le cri de mon âme !... Je vous aime...

Bien qu'elle s'y attendit, l'aveu provoqua chez elle un sursaut qui tenait autant de la crainte que de la surprise véritable.

— Est-ce possible?... Monsieur de Préjaux, vraiment, je...

Il se méprit encore à ces paroles désespérées et eut un geste de triomphe, pensant toucher au but. Il serra plus fort les petites mains qui tremblaient dans les siennes.

— Oui, je vous aime... Vous êtes mes désirs et mes songes. Et vous me permettrez, n'est-ce pas, d'aller demander votre main à votre père? Oh! ne vous défendez pas. Ne me dérobez pas votre cœur... Si vous me disiez non, je serais désespéré...

La pauvre petite se sentit glisser sur la pente d'un embarras terrible. Que faire? Que répondre? Tout son cœur se rejetait follement vers Jacques, vers son amour.

Elle eût voulu crier au comte toute la vérité de son âme, pleine d'un autre!

Mais la crainte du courroux de M^e Destange la retint. Son père exerçait sur elle une autorité qui la paralysait littéralement,

Que dirait-il s'il apprenait que Sylvette avait refusé le comte de Préjeaux?

Elle répondit, hésitante, cherchant à gagner du temps:

— Que puis-je vous dire? Je suis tellement surprise de votre révélation... Laissez-moi le temps de réaliser cette idée, de réfléchir...

Ce peu d'empressement étonna Guy. Il sentit que le cœur de la jeune fille n'était pas aussi proche du sien qu'il se plaisait à le croire.

Il insista :

— Je vous en prie... ne me laissez pas plus longtemps dans cette attente pénible. Les minutes me semblent déjà autant de siècles. J'ai tellement hâte, si vous saviez, de pouvoir vous chérir...

Elle ne répondit pas, ne trouvant pas de mots. Et ce silence augmenta l'inquiétude de Guy...

Qu'est-ce qui pouvait motiver la froideur de la jeune fille? N'aurait-elle pas du être ravie de le voir à ses pieds? Que pensait-elle? Serait-elle déjà réservée à un autre amour?

— Petite Sylvette, demanda-t-il, vous voulez donc me rendre malheureux?

— Je vous en prie, laissez-moi le temps de me recueillir ! pria encore la jeune fille, qui appelait à elle toute sa présence d'esprit. Concevez que vous me prenez fort au dépourvu, et qu'il me faut au moins quelque temps pour me faire à un semblable projet. Avant que vous ne parliez à mon père, je veux méditer un peu, voir clair en moi... Mais, tenez, ajouta-t-elle en souriant, voici un délicieux tango qui commence, voulez-vous que nous le dansions ensemble ?

— Avec plaisir, accepta le comte, toujours empressé. Mais Guy n'était pas fort satisfait de la réponse évasive de la fille du notaire.

Il la savait très entourée, très admirée ; et son manque d'empressement pouvait lui faire craindre qu'elle n'eût déjà des projets. Peut-être un jeune homme s'était-il déclaré et s'appêtait-il lui-même à faire sa demande à M^e Destange ?

En ce cas, il fallait agir vite et prévenir les démarches rivales.

Une semaine ne s'était donc pas écoulée depuis sa conversation dans le boudoir bleu que, sans tenir compte de la prière de la jeune fille, il se rendit près de M^e Destange.

Les relations bien amicales qu'il entretenait avec l'homme d'affaires lui paraissaient du meilleur augure pour ses projets.

Désinvolte, il entra dans le cabinet où M^e Destange travaillait,

— Bonjour, mon cher comte, s'écria celui-ci avec une visible sympathie. Quel bon vent vous amène ?

Le jeune comte lui serra fortement la main et prit un air grave.

— Une grande circonstance, mon cher notaire, et en même temps, une insigne faveur à vous demander...

— Oh ! oh !... fit M^e Destange. Qu'est-ce donc ?

— Je viens vous supplier de faire mon bonheur en me confiant un trésor.

— Vous avez besoin d'une avance assez forte sur vos valeurs ? demanda le notaire, qui n'osait pas deviner.

— Non, mon cher notaire. Mon cœur contient une richesse plus grande...

Et, comme le tabellion le regardait, un peu haletant, il reprit très lentement :

— M^e Destange, je suis venu vous demander de me faire à la fois l'honneur et l'amitié de m'accorder la main de M^{lle} Sylvette...

Le notaire faillit bondir de joie, et son visage se colora fortement, sous l'émotion que lui causait cette demande.

Un instant, il vit tous ses rêves réalisés, sa fille doublant sa fortune, épousant un homme jeune, élégant, riche, titré... Il balbutia :

— Monsieur le comte... c'est un grand honneur...

— Et c'est mon bonheur à moi, appuya Guy. Mon cher M. Destange, je puis donc espérer...

— C'est à moi de vous remercier, répondit M^e Destange, qui commençait à se reprendre, et que la joie faisait se rengorger. Oui, c'est avec une réelle et douce émotion que je mettrai dans la vôtre la main de ma petite Sylvette.

Une chaleureuse poignée de mains scella l'entente des deux hommes, enchantés l'un de l'autre.

L'avenir de Sylvette venait d'être fixé...

CHAPITRE X

M^e Destange causa longuement avec sa femme de l'événement imprévu et magnifique. Le notaire était radieux. Mieux que personne, il connaissait la fortune du jeune comte.

C'était un parti superbe, en dépit des pertes subies par son père. D'ailleurs, son titre à lui seul n'aurait-il pas suffi?...

— Ah! Ah!... disait-il à M^{me} Destange, j'avais bien raison de dire que Sylvette pouvait espérer mieux, infiniment mieux, lorsque le tuteur de ce petit Beaumé est venu la demander en mariage. Le sort s'est chargé de montrer que je n'avais pas tort. Voici que

mes prévisions se réalisent. Qu'en dis-tu, ma chère amie?

— Je suis fort surprise, répondit la mère de Sylvette. Je voyais le jeune comte très assidu près de notre enfant, mais je n'imaginai pas toutefois qu'il la demanderait en mariage...

— Les femmes ne prévoient jamais rien! grommela le notaire enchanté de soi. Moi, j'ai su voir clair...

— Tu ne pouvais cependant pas deviner les intentions de Guy de Préjaux...

— Évidemment! Mais...

— Ce n'est pas une raison, parce qu'un jeune homme fait beaucoup danser une jeune fille, pour qu'il veuille l'épouser...

— Sans doute. Mais j'avais une intuition. Je ne sais pourquoi. Et tu constates qu'elle n'a pas mis longtemps à se réaliser.

— Je reconnais ta perspicacité, consentit sa femme en souriant.

Il protesta modestement!

— Que veux-tu?... L'habitude des affaires... celle de lire dans l'esprit des gens. Et, d'ailleurs, j'avais toujours pensé que notre Sylvette était appelée à une haute situation. Elle est charmante de tous points, et nous avons le droit d'être fiers de notre enfant. Elle fera une délicieuse comtesse.

Le notaire exultait. Il se sentait près de réaliser un de ses rêves: obtenir pour sa fille un titre de noblesse.

Il s'enorgueillissait de voir son excellente bourgeoisie gravir soudain un échelon de l'échelle sociale.

— Sylvette, comtesse de Préjaux! poursuivit-il, rendu communicatif par la joie. Je l'imagine très bien ainsi. Elle tiendra à merveille son rôle tant dans l'hôtel des Champs-Élysées que dans le noble château du Mont...

— Je n'en doute pas, dit M^{me} Destange. Cependant...

— Cependant quoi?... On dirait que tu n'es pas satisfaite de cette magnifique demande?

— Pas satisfaite n'est pas le mot! Je ne me sens pas un enthousiasme égal au tien, voilà tout...

— Et pour quelles raisons, je te prie ? demanda le notaire avec aigreur. Il me semble que tu fais joliment la difficile. Qu'est ce que tu désirais donc pour Sylvette?... Un prince royal ?

— Nullement. Je ne suis pas tellement ambitieuse.

— Alors ? Le comte a une fortune superbe, propriétés, châteaux...

— Je ne dis pas le contraire.

— Il a une situation mondaine de premier plan. Très chic, très lancé.

M^{me} Destange hocha la tête.

— Et l'héritier d'un beau nom ! En l'épousant, notre fille ne fera pas seulement un beau mariage. Elle deviendra une personnalité : la comtesse de Préjaux ! Et pas un titre du Pape, que celui-là ! Les de Préjaux sont des gentilshommes de vieille race. L'honorable lignée des Destange rejoindra celle de l'une des plus anciennes familles de France. Tu crois que ce n'est rien, cela ?

— Mais si, mon ami.

— Alors je ne comprends pas ton manque d'enthousiasme, quand je me réjouis du bonheur et de l'avenir brillant de notre fille. Considération unanime, argenterie marquée à son chiffre ; couronne gravée sur la portière de son coupé automobile !... Que sais-je encore ?... Toutes ces choses qui devraient flatter une femme bien plus encore qu'un homme, n'ont pas l'air de te toucher !

— Si, répondit M^{me} Destange sérieusement. Rien de cela ne saurait me laisser indifférente ; mais je songe aussi à d'autres considérations, desquelles, à ton tour, tu n'as pas l'air de te soucier.

— Mais lesquelles ? demanda le notaire sincèrement surpris. N'ai-je pas pensé à tout ? La fortune, le rang, l'avenir ?...

— Non, pas à tout, mon ami ?

— En vérité, tu m'amuses !... Qu'ai-je donc oublié ?...

— Une grande chose : le cœur. Guy de Préjaux paraît aimer Sylvette. Mais elle, sais-tu si elle l'aime ? Il est, à mon avis, des éléments secrets qui ont plus

de valeur que des millions et plus d'importance qu'un titre de noblesse. C'est, par exemple, pour moi, la certitude que Sylvette épousera un homme selon ses goûts, vraiment qualifié ainsi pour la rendre heureuse.

— Bah! Bah!... fit M^e Destange. Je ne vois pas pourquoi elle ne serait pas parfaitement heureuse avec le comte ; un garçon charmant, distingué et très épris d'elle.

« D'un autre côté, même si Sylvette ne l'aime pas déjà, cela viendra rapidement. Elle me semble lui accorder pas mal d'attention. Et les meilleurs mariages sont souvent ceux où le sentiment vient lentement, quand on a eu le temps de se connaître et de s'apprécier...

M^{me} Destange garda le silence, et le notaire, tout entier à sa joie, la supposa parfaitement convaincue.

. . .

Les fiançailles de Sylvette eurent lieu un mois plus tard, en grand apparat.

M^e Destange tenait à montrer qu'il savait bien faire les choses, et que sa fille était digne de l'alliance du comte.

Après un grand diner, il y eut soirée extrêmement brillante, en laquelle la jeune fiancée apparut, plus jolie que jamais, au bras de l'heureux Guy.

Futur gendre et futur beau-père étaient en parfait accord de consentement. Leur visage souriant, leur amabilité le signifiaient éloquemment, contrastant un peu avec l'attitude réservée de M^{me} Destange, et l'invincible mélancolie de Sylvette. Celle-ci subissait la rigide volonté de son père et, impuissante, se courbait comme un roseau sous le vent.

Mais ce qu'elle souffrit intérieurement durant cette période de ses fiançailles est impossible à décrire.

Il lui fallait supporter la présence de Guy de Préjaux, alors qu'elle eût ardemment souhaité voir à ses côtés un autre que lui. Elle avait rêvé d'une fête semblable,

mais qui l'eût rendu si heureuse, au lieu de l'anéantir de regrets... Une fête du cœur, dont Jacques eût été le roi : lui, son seul amour, son vrai fiancé...

Mais hélas ! les jours qui coulaient l'éloignaient sans cesse davantage du jeune étudiant. Ils ne se voyaient plus. Jamais plus Sylvette ne rencontrait Jacques aux soirées où elle se rendait.

C'est en vain que, par dessus le mur qui séparait leurs propriétés, elle guettait, comme autrefois, une silhouette chère appuyée à la fenêtre...

Depuis les fiançailles de celle qu'il aimait avec le comte de Préjaux, Jacques ne venait plus à Tours et vivait seul à Paris, en tête à tête avec des regrets si douloureux.

Il comprenait qu'il n'avait plus rien à espérer ; que l'amour qui l'avait éclairé un moment de son radieux flamboiement s'était déjà éteint.

Et, à son chagrin d'avoir été refusé par M^e Destange, venait s'ajouter la rancœur atroce de voir que Sylvette l'oubliait, puisqu'elle s'était fiancée à un autre. Où étaient-elles, ses promesses de fidélité?... Ses serments de fermeté, qu'en avait-elle fait ?

Sylvette ne pouvait plus supporter cette séparation terrible, qui la plongeait dans les plus sombres pensées. Elle avait besoin de revoir son ami, de lui confier son désespoir, de l'entendre affirmer qu'en aucun cas il ne l'abandonnerait : qu'il s'organiserait pour effacer tout ce que la contrainte morale avait obtenu d'elle... Elle projetait de le rejoindre à Paris, de l'appeler à son aide ; elle ne savait elle-même quelles folies la hantaient ?

Un soir, en regardant de sa fenêtre le jardin baigné par la nuit descendante, elle aperçut soudain, de l'autre côté de la clôture, une fenêtre qu'elle connaissait bien, brusquement éclairée.

Son cœur se mit à battre violemment. Jacques était là, tout près d'elle, qui travaillait sans doute, perdu dans la solitude de son cœur.

Elle n'eut pas une minute d'hésitation. Malgré la température encore froide de ce crépuscule de mars,

elle sortit dans le jardin sombre et gagna, tout au fond, un point de la clôture métallique que Jacques avait, jadis, quand ils étaient enfants et jouaient dans le parc, réussi à fracturer pour en faire une sorte de portillon, pivotant autour d'une des barres verticales.

Pauvre portillon, depuis si longtemps abandonné!... C'était lui qu'il s'agissait maintenant de faire jouer, en dépit de la rouille.

Elle y parvint sans trop de difficultés.

Et, dans cette aisance, elle voulut voir un heureux présage : en dépit des apparences, le pur métal de leur amour avait résisté à l'oxydation des circonstances.

Rapidement, elle passa dans le jardin voisin et se dirigea vers la fenêtre éclairée.

A mi-voix, les yeux levés vers le carré de lumière, elle appela :

— Jacques!... Jacques!...

Une ombre noire se dessina derrière les vitres, qui, bientôt, s'ouvrirent...

— Jacques... c'est moi... Sylvette!

L'ombre noire du jeune homme esquissa un geste de surprise et referma vivement le châssis vitré.

Elle attendit, anxieuse. Quelques minutes après, la porte de l'habitation s'ouvrit et l'étudiant parut.

La jeune fille courut à lui.

— Ami! ami! pardonnez-moi d'être venue si tard... de m'être introduite chez vous subrepticement... Mais je ne pouvais plus résister... J'avais trop besoin de vous voir...

Le jeune homme, replié sur lui même, eut une exclamation qui la glaça.

— Me voir? Oh! pourquoi vous être ainsi dérangée?... C'est beaucoup trop de peine pour bien peu de chose.

Elle reçut ce coup au cœur et reprit, frissonnante :

— Oui, je suis venue, puisque je ne parviens pas à vous rencontrer, puisque je guette en vain votre apparition aux soirées que vous fréquentiez jadis, ou à votre fenêtre...

— Et pourquoi vous apparaîtrais-je?... questionnant-il, impassible, Quel intérêt puis-je avoir désormais à me présenter à vous? Plus encore! Quel intérêt pouvez-vous trouver à ma présence?

— Jacques...

Il poursuivit froidement.

— Votre vie n'est-elle pas, à l'heure actuelle, complètement remplie par celui que vous avez choisi? Vous êtes fiancée, et avec un homme, entre tous, noble et séduisant. Quel besoin, dans ces conditions, de me revoir... Vous avez choisi le chemin qui vous emmène bien loin du pauvre hère que je suis!

Un sanglot s'échappa des lèvres de la jeune fille.

— Je suis malheureuse, Jacques....

— Votre superbe prétendant est arrivé à la conquête de votre cœur. N'avez-vous pas ce que vous désirez?

Elle tendit désespérément ses bras vers lui.

— Jacques, c'est vous seul que j'aime!...

Il eut un rire sceptique.

— Vous m'aimez, moi... On ne s'en douterait guère!

— Oui, dit-elle, véhémement. C'est vous qui êtes ma vie, mon rêve, et je souffre atrocement d'être séparée de vous, mon père m'impose sa volonté. Je suis fiancée contre mon gré, puisque c'est vous seul que j'aurais voulu... Ah! vous ne savez pas ce que j'ai souffert, ce que j'ai enduré depuis le jour malheureux qui m'a promise au comte! Et je vous cherche, je fais l'impossible pour vous joindre, afin que vous me consoliez et que je puise des forces dans votre amour... Ce soir, je viens à vous, à bout de souffrances. Je me jette dans vos bras, et vous me repoussez. Oh! Jacques!...

Son chagrin, si violent, débordait de son cœur comme un fleuve qui brise ses digues. Elle tordit ses mains, puis, désespérée, laissa couler ses larmes, tandis que des sanglots convulsifs secouaient ses épaules.

Un espoir fou remontait au cœur du jeune homme.

Sylvelte l'aimait toujours !... Elle ne l'avait pas oublié, comme il l'avait craint, comme il l'avait cru...

— Sylvette, murmura-t-il, la voix angoissée, vraiment vous m'aimez encore ?... Vous m'avez gardé votre tendresse ?... Hélas ! j'ai bien cru que vous aviez trompé ma confiance, que vous m'aviez oublié, abandonné...

— Oublié ?... Vous ! quelle folie !...

Éperdu de bonheur, il se précipita vers elle et l'étreignit passionnément.

Toute l'ardeur de leur bel amour remonta dans cette étreinte puissante. Leurs lèvres se joignirent pour sceller l'union de leurs âmes qui se retrouvaient.

— Sylvette... Pardon ! pardon ! J'ai tant souffert.

— Et moi, Jacques !... Oh ! c'est affreux, je n'en pouvais plus...

Il la prit dans ses bras, doucement, la berça, la caressa comme une petite fille souffrante, pour apaiser son chagrin.

— Mon aimée !... Je vous chéris tellement !... Je devenais fou à l'idée de vous perdre !...

Un gros soupir monta de la poitrine de Sylvette.

— Ah ! c'est trop ! c'est trop !... l'épreuve que nous subissons tous les deux !... Jacques je n'ai plus de courage, plus d'espoir, ni de goût de vivre, depuis que je suis séparée de vous. Je ne veux pas épouser le comte... je ne veux pas...

— Ma chérie... supplia-t-il, calmez-vous !

— Non ! je ne veux pas ! Ce serait affreux... Oh ! Jacques, venez à mon secours ; je vous en supplie, sauvez-moi...

Elle se blottissait contre lui, se faisait toute petite, cherchant le refuge de ses bras, implorant sa protection.

Désolé, ne sachant plus que faire, il répondit tristement :

— Hélas ! ma chérie, que puis-je ? Que m'est-il permis de tenter ? La volonté de ton père n'est-elle pas impossible à briser ?... Et ne suis-je pas le premier à souffrir de cette affreuse destinée ?

— Jacques ! s'écria-t-elle en se redressant soudain, avec une ardeur intense, Jacques, si tu m'aimes vraiment, protège-moi ! sauve moi !...

Il se sentit soulevé par une force nouvelle, devant cet appel d'amour,

— Oui ! dit-il en se redressant à son tour, les yeux illuminés d'une flamme. Oui, je t'aime et je saurai vaincre pour toi ! Je tenterai l'impossible, je te le jure ! Que ferai-je ? Je ne le sais pas encore ! Mais sois sans crainte, tous mes efforts, tout mon cerveau seront tendus vers ce but : empêcher ce mariage, te conserver mienne, jouir de ta divine tendresse. Aie confiance, ma bien-aimée, le Ciel ne peut pas nous abandonner plus longtemps.

Et, serrés l'un contre l'autre, ils sentirent renaître en eux un peu d'espoir ; leur grand amour serait le plus fort ; ils s'en convainquaient.

CHAPITRE XI

Les jours passèrent, marqués pour chacun de sensations diverses.

Guy de Préjaux et le notaire étaient enchantés d'eux-mêmes et de leur accord. M^{me} Destange, posée et réfléchie, persévérait dans son attitude réservée, devant le chagrin de plus en plus visible de sa fille.

Celle-ci et Jacques se voyaient en cachette, tâchant de se reconforter de leur tendresse, que l'épreuve faisait plus grande, et cherchant le moyen d'empêcher ce mariage, leur malheur à tous deux, s'il se réalisait.

Le notaire calculait déjà la date de cette union qui exauçait ses désirs et flattait son orgueil.

Il anticipait en pensée, voyant sa fille sous le voile nuptial, descendre les marches de l'église, au bras du comte, son mari, devant les regards admiratifs des assistants.

Il songeait ainsi un matin, dans son cabinet, en classant machinalement des papiers lorsque le père

Cormon entre-bailla la porte passant sa franche figure, dont l'expression interrogatrice demandait s'il pouvait s'avancer.

— Entrez ! entrez ! père Cormon, dit le notaire en se tournant vers son premier clerc qu'y-a-t-il ?

Le brave homme entra et s'approcha du bureau.

— Un avis dont je ne comprends pas la signification, patron...

Il tendait au notaire une feuille de papier sans en-tête, portant quelques lignes seulement.

« MONSIEUR,

« Pour répondre à la mission dont je suis chargé depuis des années déjà, et que l'intéressé m'a rappelée, il y a trois jours encore, avant de recevoir les derniers sacrements, je vous avise de la mort de M. Lucien Giraud, ancien fermier du défunt comte de Préjaux.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

« MAURY, Curé. »

Le mot était daté d'Orcières, dans les Hautes-Alpes.

Brusquement, le testament oublié — il devait se l'avouer — du comte de Préjaux, revint à la mémoire du notaire.

Lucien Giraud... tel devait bien être le nom indiqué par le défunt, le nom de l'inconnu dont, seul, la mort aurait pour résultat l'ouverture, avant neuf années révolues, de l'enveloppe mystérieuse aux cinq cachets armoriés.

— Merci, Cormon, je sais de quoi il s'agit... Je vais faire le nécessaire...

Le vieux clerc sorti, le notaire eut un geste de lassitude.

Au moment où les préparatifs du mariage de sa fille lui apportaient tant de soucis supplémentaires, il n'avait guère besoin de ce surcroît de besogne...

Car il allait avoir à intervenir : il ne savait au juste comment, mais il en possédait d'ores et déjà la certitude morale...

Quelque clause retardée des dernières volontés de son ancien condisciple, sans doute...

A quelles démarches cela allait-il le contraindre?...

Son premier mouvement fut de remettre à plus tard, après le mariage, le soin d'ouvrir la fameuse enveloppe.

Dans cette envie, il n'y avait pas seulement le souci égoïste de s'épargner momentanément un travail éventuel, mais — il se refusait à se l'avouer précisément — comme une intuition que des désagréments sortiraient pour lui de la mystérieuse enveloppe.

Chercher à les retarder était bien humain...

« Cinq ans ont passé depuis que je la détiens, se disait-il, et quatre auraient dû couler avant son ouverture, sans la mort de cet ancien fermier du comte Hubert. Il n'y a donc pas urgence. »

Mais il chassa d'un geste cette tendance.

« Ah! ça, murmura-t-il, en suis-je là? Mes longues années de pratique notariale me ferait-elle transiger aussi aisément avec le devoir strict, indiscutable? »

Honteux de cette passagère faiblesse, le notaire, alla à son coffre et fit jouer les serrures.

Sous une pile de papiers nouveaux venus, l'enveloppe qu'il n'avait pas touchée depuis cinq ans, reposait.

Il la prit et revint s'asseoir à son bureau.

En regardant les cinq cachets rouges où le mort avait apposé le sceau de ses armoiries, le notaire se reporta au temps où il avait ouvert le testament.

Il se souvint avec précision de la lettre qui accompagnait cette enveloppe et de ses prescriptions.

Elles avaient été strictement suivies.

Nul n'avait su que ce pli reposait entre les mains du notaire, qui, lui-même, l'avait oubliée au fil des jours.

Le pli allait donc être ouvert au bout de cinq minutes?

Quant à se conformer à son contenu M^e Destange ne pensait pas que cela pût souffrir des difficultés.

Une curiosité l'envahit subitement. Il se rappelait combien l'avaient intrigué les mesures bizarres du testateur.

Maintenant, la révélation de leur motif était proche.

Le secret qu'il tenait entre ses mains, il allait pouvoir le pénétrer en toute légitimité.

Il prit un ouvre-lettre sur son bureau et, méthodiquement, trancha le bout de l'enveloppe.

Ses doigts cherchèrent parmi l'épaisseur des feuillets.

Lorsqu'ils furent extraits, il les étala sur son bureau et ne put retenir un geste d'étonnement.

« Des titres au porteur! dit-il Ah!... »

C'étaient en effet des titres libellés en très grosses coupures.

Fébrilement, il les compta. Il y en avait pour trois millions.

Le visage du notaire se contracta sous la surprise que lui causait cette découverte et le rappel qu'elle éveillait en son esprit.

« Trois millions! Juste la somme que je ne retrouvais pas, suivant le testament du comte, dans mon évaluation personnelle. »

Hubert Valmont de Préjaux ne s'était donc pas livré au jeu, comme son notaire l'avait supposé, comme le père Cormon.

Il avait masqué cette somme dans sa succession.

Dans quel but?

« Je vais le savoir, se dit M^e Destange. Une lettre accompagne les coupures. »

Il prit la missive, tracée de l'écriture bien connue du comte Hubert et se mit à la lire.

Mais, dès les premières lignes, son visage se couvrit d'une étrange pâleur.

A mesure qu'il déchiffrait, un tremblement nerveux s'emparait de lui.

Ses doigts se crispaient sur le message terrible.

Il n'en croyait pas ses yeux...

Parvenu à la signature, il laissa retomber les feuillets mystérieux et se renversa en arrière dans son fauteuil, avec une sorte d'effroi.

« Non, non ! murmura-t-il, c'est impossible ! C'est insensé ! J'ai dû mal lire... »

Il reprit la lettre, éperdu, secoué par l'émotion.

Elle était ainsi conçue :

« MON CHER MAITRE.

« Voici la révélation du secret dont je vous ai fait le dépositaire et l'explication des points obscurs laissés par la lettre qui accompagnait mon testament.

« Quand vous lirez ces lignes, neuf années se seront écoulées.

« Je reposerai depuis longtemps dans le caveau de ma famille.

« Et vous serez le seul à savoir le chagrin qui m'a rongé.

« Neuf années ! A moins que Lucien Giraud, mon vieux fermier, ne soit venu à disparaître, malgré sa vigueur, avant l'expiration de ce délai.

« Auquel cas, le secret prendra une gravité plus grande encore pour vous.

« En lisant ceci, vous serez touché profondément, je le sais, dans votre amitié pour moi.

« Car c'est une épreuve bien terrible que le destin a infligé à mes vieux jours.

« Comprenez-vous ce qu'il peut en coûter, à une affection paternelle, d'apprendre le déshonneur d'un fils unique sur qui on faisait reposer tous les espoirs du nom.

« Mais parlons d'abord d'affaires.

« Puisque Guy, que je croyais un garçon loyal, plein d'honneur, en qui coulait le bon sang des Valmont de Préjaux, trahit l'héritage ancestral, il ne s'agit plus pour moi de pleurer sur la faute de mon fils, mais d'essayer de la réparer.

« Cette réparation est partiellement impossible, ainsi que vous allez le voir.

« Mais, pour ce qui peut être encore fait dans cet ordre d'idées, c'est vous, mon cher Destange, que j'ai choisi comme mandataire d'une tâche infiniment délicate.

« Malgré mes soins pour son éducation morale, Guy me donna, très jeune, la douleur de constater ses penchants aux plaisirs vulgaires et à la débauche.

« Il avait dix-huit ans lorsque se produisit une chose affreuse : le drame qui a fait le malheur de ma vie.

« Trop facilement accueilli, en raison de son charme réel et de son titre, Guy s'éprit d'une jeune fille de bourgeoisie moyenne, Germaine Borlier, dont l'inexpérience et la grande jeunesse se laissèrent entraîner.

« Il la séduisit, et, un beau jour, fort de l'amour qu'elle lui prouvait, il l'enleva de chez ses parents, l'emmena d'abord en Angleterre, et usant des facilités extraordinaires que certains clergymen donnent à qui désire se marier par leur entremise, il l'épousa secrètement.

« Ils vécurent ensemble à Paris, sans que je sache la vérité.

« Et, quelque temps après ce simulacre de mariage, une petite fille naquit, qui reçut le prénom de Marie.

« J'ignorais cette aventure, sans quoi je fusse certainement intervenu. Mon fils avait acheté la complicité du domestique affecté spécialement à son service et, grâce à lui, pouvait ne vivre dans mon hôtel que le strict minimum : celui sans lequel, aléché, je lui aurais coupé les vivres.

« Sans doute, le misérable avait-il songé lors de son pseudo-mariage, à abandonner la trop naïve Germaine Borlier dans un temps assez court. Mais la venue de l'enfant le gênait dans ce dessein odieux.

« Mais il l'était plus encore par la crainte que la jeune femme n'apprit en même temps la non-validité de la cérémonie, et le moyen de lui donner valeur légale : son enregistrement par les soins du consulat français.

« Guy, entendait, en effet, demeurer libre, en prévision d'un mariage mieux assorti avec sa fortune future et avec son titre,

« Je veux croire qu'il fut mal conseillé. Mais le fait est que l'idée de se débarrasser définitivement de sa compagne, ne tarda pas à hanter son cerveau.

« Comment s'y prit-il au juste pour arriver à ses fins? Il ne me l'a pas avoué. Mais l'enquête d'un détective que je fis plus tard — trop tard, hélas! — venir d'Angleterre, pour tâcher d'être fixé, m'apprit qu'il avait poussé Germaine, en prêchant momentanément et apparemment, d'exemple, à l'usage des stupéfiants, cocaïne, héroïne, morphine, toute la lyre des poisons à la mode dans un certain milieu.

« Le résultat tardait encore trop, malgré la rapide diminution physique de sa victime. Il s'arrangea pour lui administrer, certain soir, une dose massive du poison dont il lui avait donné l'impérieux besoin... Et elle succomba...

« Un hasard me mit, à ce moment-là, au courant de sa vie clandestine. Et, du même coup, j'appris toute l'histoire...

« Je fus atterré. Une honte indicible me saisit...

« Mais je ne veux pas vous parler de ma douleur, mon cher ami, car elle se réveille plus âpre à ces évocations.

« Mais vous la comprendrez, vous comprendrez le rapide empoisonnement qui rongea ma vie dès cette révélation.

« Je fis venir près de moi le coupable, je le chargeai de mon mépris pour son action infâme. Puis, je lui intimai l'ordre de ne plus reparaitre à mes yeux, d'ici de longues années, d'ici que le temps eût un peu apaisé mon chagrin.

« Je lui enjoignis de s'expatrier sur le champ, et d'aller promener par le monde le fardeau de son crime.

« Voilà pourquoi mon fils se livrait à des voyages qui ont, sans doute, surpris bien des gens. Mais il avait à se refaire une âme nouvelle.

« Je n'ai pas oublié le pauvre petit être, né de ce mariage sans valeur.

« Ame innocente, cette fillette ne doit pas souffrir du mauvais destin qui présida à sa venue au monde.

« Et c'est à cause d'elle justement que je vous charge d'une mission. J'ai placé cette enfant dans les Hautes-Alpes, à Orcières, sous la garde d'un vieux serviteur de la famille, dont les enfants sont de bons et braves paysans, qui s'occupent de l'orpheline comme de leur propre enfant. Giraud a reçu une somme suffisante pour parer aux frais des premières années de cette petite vie.

« Mais, plus tard, il faudra s'occuper de l'enfant, non seulement matériellement, mais moralement. C'est à vous que je confie ce soin, mon cher ami, car je connais en plus de vos sentiments pour moi, votre haute conception du devoir.

« Je sens que je suis un homme fini. Il faut me remplacer, mon cher Destange.

« Vous trouverez sous ce pli la somme de trois millions, en titres au porteur, destinés à la petite Marie. Ainsi, son existence sera assurée, et vous pourrez veiller sur elle.

« Je vous nomme fidei-commissaire de cette part de ma fortune, que je réserve à la fille de mon fils.

« Ce fils, je l'ai exilé pour dix années, jusqu'à la prescription de son crime. Si Giraud meurt avant que ce délai soit révolu, ce qui est dans le domaine des possibilités, je fais appel non seulement à l'ami, mais au notaire que lie le secret professionnel. Car une indiscretion, en atteignant Guy, atteindrait le nom de nos aïeux.

« Adieu, mon cher Destange. Je me confie suprêmement à vous, je remets entre vos mains le sort de ma pauvre petite fille. Qu'elle soit heureuse au moins... elle!

« Je fais appel à nos vieux sentiments de jadis, que j'espère trouver en vous aussi solides que ceux que je vous exprime ici, mon cher ami. Très cordialement.

« Hubert VALMONT DE FRÉJAUX. »

CHAPITRE XII

Le notaire, accablé, regardait la lettre effrayante, dont l'écriture dansait sous ses yeux en un petit zigzag de feu.

Une sueur froide mouillait son front.

L'écrasante révélation le comblait de stupeur.

Ainsi, tel était le secret que, depuis cinq ans, il avait tenu enfermé dans son coffre.

Guy Valmont de Préjaux, jeune homme séduisant, beau parleur, à qui il avait fiancé sa fille, était un débauché, qui n'avait pas craint d'arracher à sa famille une jeune fille honorable, qu'il avait abusée par un mariage sans valeur légale, et qui n'avait pas craint ensuite de recourir à la plus lâche façon de rompre ces liens, pourtant fort lâches, et qui s'était mué ainsi froidement, cyniquement, en criminel.

Guy de Préjaux, véritable assassin !

Il y avait bien là de quoi frapper cruellement le notaire.

Ah ! que le malheureux comte de Préjaux avait dû souffrir en apprenant le crime de son fils !

Oui, le notaire le comprenait. Il imaginait ses souffrances et ce mal intérieur qui avait miné cet homme fort, jusqu'à le conduire prématurément à la tombe.

Quel père ne se rongerait pas les poings devant l'indignité de son fils ?

Guy avait fait mourir son père de chagrin : deux décès, déjà, à son actif ! Ce coup terrible avait anéanti le pauvre homme.

Ses voyages, ses randonnées à travers le monde, c'était l'exil prescrit, l'éloignement du coupable, sa fuite, pour mieux dire.

Et le misérable n'avait même pas attendu que le temps fut expiré pour rentrer en France, à Tours, chez lui !

Ayant épuisé les quelques gouttes de remords,

— si toutefois il en avait ressenti — il était revenu tranquillement, après la mort du comte, jouir de sa fortune et mener joyeuse vie !

Comme il était loin, le souvenir de la pauvre petite Germaine Borlier !

Pensait-il seulement à sa fille, ce dévoyé, ce pervers, qui se fiait à l'ignorance générale de son crime pour vivre en paix et sans souci !

Non, certes. En quoi cette enfant pouvait-elle importer à cet égoïsme jouisseur ?

Le défunt comte l'avait bien prévu ; il avait bien escompté l'indifférence de ce fils dénaturé, puisqu'il avait songé à l'avenir de l'enfant sur lequel le notaire était chargé de veiller.

Etc'était à cet homme que M^e Destange avait accordé sa fille, sa naïve et blanche Sylvette !

Ses cheveux se dressaient sur sa tête à cette pensée.

De quoi Guy Valmont de Préjaux n'était-il pas capable, en effet ?

Que deviendrait Sylvette entre ses mains ? Que ferait d'elle cet homme sans conscience ?

Il se rappela le peu d'enthousiasme de M^{me} Destange pour cette union et ses objections si justes.

Comme elle avait eu raison, en son instinct de femme et de mère, désirant surtout le bonheur moral de son enfant.

Oui, l'honorabilité, la loyauté de cœur et des sentiments valaient mille fois cette richesse et ce titre scintillants qui avaient hypnotisé le notaire !

Il s'était lié aux apparences.

Il avait cru penser à tout...

Ah ! ce pli affreux, ce pli terrible qu'il avait eu en sa possession pendant cinq ans ! Que n'avait-il pu prendre connaissance de son contenu avant que Guy Valmont de Préjaux n'ait fait sa demande en mariage ?

Il lui aurait évité de commettre la plus lamentable des folies !

Il n'aurait pas engagé sa parole, Sylvette ne serait pas fiancée au triste rejeton du comte Hubert.

Le malheur qui l'accablait soudain courbait ses épaules comme sous un poids énorme.

Les coudes appuyés sur son bureau, la tête dans ses mains, il songea avec amertume au sort hostile qui l'avait pris comme dans une trappe.

Une révolte s'emparait de lui à la pensée de sa fille, du mariage désormais prochain.

Tout était prêt

La date avait été fixée.

Les préparatifs suivaient leur cours. La robe blanche, la robe de mariée qui vêtirait la grâce innocente de sa fille, était commandée.

Dans deux semaines, en ces premiers jours du doux mois de mai, qui sont un symbole de gaité et de bonheur, l'irréparable s'accomplirait.

Sylvette deviendrait la femme du jeune comte Valmont de Préjaux.

« Non, prononça-t-il à haute voix, soulevé soudain d'effroi et de dégoût. Non, ce n'est pas possible. Je ne donnerai pas ma fille à un misérable ! »

Un conflit terrible s'élevait en sa conscience.

Il était père ; il avait le droit et le devoir de veiller sur la sécurité de son enfant.

Averti du rôle affreux joué par l'homme qui devait l'épouser, pouvait-il laisser s'accomplir cette union ?

M^e Destange avait une trop haute conception de l'honneur et des devoirs de sa profession pour avoir même la pensée de faire un usage extérieur du secret dont il était le dépositaire.

Il ne s'en servirait pas publiquement contre Guy, même pour sauver sa propre enfant.

Mais, à côté de ses devoirs professionnels, ce secret, ne devait-il pas en faire état, lui homme, père, pour rompre les fiançailles de sa fille ?

Sa conscience ne lui disait-elle pas qu'il serait lâche de laisser s'accomplir les événements, maintenant qu'il était averti ?

M^e Destange vécut des minutes affreuses, partagé entre la crainte de manquer à son devoir et celle de faire le malheur de son enfant.

Mais il finit par arriver à la certitude que le véritable manquement serait de livrer sa fille au misérable.

Il n'abuserait nullement du secret du comte Hubert en avertissant le coupable qu'il était au courant de ses abominations.

Face à face, seul à seul, il lui jetterait son dégoût, il arracherait Sylvette de ses mains.

Le soir même, M^e Destange envoya un de ses clercs au château du Mont prier le jeune Guy de Préjaux de venir au cabinet du notaire, qui voulait s'entretenir d'urgence avec lui.

Le beau Guy se trouvait chez lui. Il se hâta d'accourir à l'appel de son futur beau-père, convaincu qu'il s'agissait du contrat à établir.

Il entra, pimpant, guilleret, et se présenta avec un sourire heureux devant le notaire, qui se tenait, rigide, très pâle et les yeux sombres.

Le jeune homme remarqua tout de suite cette attitude et ne le cacha pas.

— Qu'y a-t-il donc, mon cher beau-papa ? demandait-il avec enjouement.

« Vous m'avez fait chercher de façon bien pressante. Justement, j'étais en train de m'installer pour rendre visite à ces dames. Et quel air sombre vous avez ! Voyons, que se passe-t-il ? »

— Monsieur le comte, prononça d'un air glacial M^e Destange, veuillez vous asseoir.

« J'ai besoin d'avoir avec vous seul une conversation décisive. Je viens en effet d'apprendre des faits d'une exceptionnelle gravité. Et ils vous touchent directement... »

— Ah ! ah !... dit Guy de Préjaux.

Le ton du notaire ne laissait pas de le surprendre. Il ne l'appelait plus « mon cher ami » ou « mon cher comte » comme il avait pris l'habitude de le faire depuis son retour de l'étranger.

Qu'est-ce que cela signifiait ?...

— Monsieur le comte, reprit l'homme d'affaires, il y a de cela cinq ans qu'au sortir des funérailles de

votre regretté père j'ai ouvert le testament qu'il m'avait confié quelques jours avant sa mort.

« Ce testament, que vous connaissez, était accompagné d'une lettre et d'un pli cacheté.

« Cette lettre, à moi adressée, me confiait le pli joint, avec ordre de ne l'ouvrir qu'après un délai de neuf ans et de me conformer à son contenu.

« De plus, personne ne devait savoir que ce pli était entre mes mains.

« Ces prescriptions furent suivies à la lettre.

« Mais votre regretté père avait prévu une éventualité possible. Au cas où un tiers, dont il me donnerait le nom, viendrait, entre temps, à décéder, j'aurais à devancer le terme fixé pour l'ouverture de l'enveloppe en question,

« Le décès prévu s'est produit.

« Aujourd'hui, j'ai dû prendre connaissance du dépôt que m'avait remis votre père...

Le visage de Guy, qui suivait mot à mot le discours du notaire, s'altéra soudain, marqué d'une angoisse qui n'échappa pas à M^e Destange.

D'une voix mal assurée, il demanda :

— Et que contenait donc ce message secret ?

M^e Baptiste le regarda bien en face. D'une voix ferme, il scanda :

— L'histoire de votre fille, monsieur le comte, et celle du décès suspect de Germaine Borlier !

Un flot de sang monta au visage du jeune homme devant cette révélation de son crime.

Il balbutia :

— Ma fille?... Germaine Borlier?...

— Oui, votre fille, et la malheureuse de qui vous avez causé la mort...

« La lettre de votre père m'apprend tous les détails de votre infâme conduite;

« Lui-même est mort du chagrin que vous lui avez infligé.

« J'ai tenu à vous prévenir immédiatement que j'en étais averti, monsieur, afin que vous sachiez pourquoi il ne peut plus rien exister d'intime entre nous...

« Ma fille ne saurait devenir la femme d'un homme tel que vous.

« Au surplus, je vais vous donner lecture de certaine lettre de votre père. Elle vous convaincra de l'inutilité de toute discussion.

Le jeune homme, qui semblait soutenir une violente lutte intérieure, prêta l'oreille à cette lecture.

Peu à peu, il se redressa : reprenant la maîtrise de soi après le premier choc.

— Et pourquoi donc, cher monsieur, la fille d'un notaire ne peut-elle devenir la femme du comte Valmont de Préjaux ? demanda-t-il avec hauteur, quand M^e Destange eût terminé.

— Parce que ce notaire a toujours été un honnête homme, riposta M^e Destange, et que l'actuel comte de Préjaux a laissé son honneur derrière soi.

« Je le reconnais un peu tard, mais l'honneur d'un homme vaut mieux qu'un titre.

— Un peu tard, en effet, grinça Guy...

— Aussi, monsieur, je vous retire ma parole. Vous n'épouserez pas ma fille. Et je vous somme de me rendre la vôtre.

— Ah ! Ah !... vous étiez heureux d'ennoblir votre fille ! ricana le jeune comte. Eh bien ! continuez de l'être, elle sera comtesse malgré tout...

— Elle ne le sera pas, monsieur...

— Il est un peu tard, comme vous venez de le dire vous-même. Les choses sont avancées. A quinze jours du mariage, vous n'imaginez pas que, pour obéir à votre caprice, à propos d'une peccadille,..

— Peccadille ! sursauta M^e Destange.

— Ne m'interrompez pas, je vous en prie, intima le jeune homme effrontément.

« Oui, à quinze jours du mariage, je ne prendrai pas sur moi une telle rupture, qui me causerait un préjudice moral considérable.

— Votre moralité vaut, en effet, que l'on prenne des précautions ! raila l'homme d'affaires. C'est pourquoi j'en prends pour ma fille. Tout est fini entre nous. Et j'exige...

— Exigez tant que vous voudrez ! dit Guy, dont la bouche se plissait d'arrogance.

« Tout le monde ignore mon passé, et mon prestige demeure intact... »

« Aussi, est-ce encore moi qui vous fais un grand honneur en épousant votre fille. Vous devriez m'en être reconnaissant.

Une telle impudence poussa le notaire aux dernières extrémités de la fureur.

Quoi ! cet homme qui s'était livré à des actes criminels, passibles de châtimens graves, ce père dénaturé qui ne s'occupait pas de sa fille, ce fils qui avait tué, osait le braver, le narguer, l'écraser de son dédain...

Et c'était à lui, M^e Destange, lui qui n'avait jamais failli à l'honneur, de se trouver heureux de donner sa fille à un tel individu...

C'était lui qui devait l'en remercier humblement !

Le notaire dut faire un effort surhumain pour ne pas écouter la voix de son orgueil blessé, de sa souffrance paternelle.

Magnifiquement, il se contint et parvint à répondre d'une voix calme :

— Nous avons de l'honneur des conceptions différentes, monsieur. Je préfère la mienne ; je la garde. Et c'est pourquoi ma fille ne vous appartiendra pas.

— Elle m'appartiendra ! assura Guy d'une voix sifflante.

— Non ! car vous consentirez à la rupture de ces fiançailles.

— A aucun prix !

— Si, monsieur !

Obstiné, dressé d'un air narquois devant le notaire, le jeune comte appuya son refus.

— Vous perdez votre temps, mon très cher beau-père. Car je deviendrai votre gendre, je garde votre parole et je vous défie de me la reprendre.

« Une rupture ne serait possible, sans grand scandale, que venant de moi.

« Vous ne pouvez la provoquer sans en donner les

raisons. Et ces raisons, il vous est interdit de les fournir à des tiers.

« Même pas à votre femme et à votre fille — auprès desquelles, d'ailleurs, votre revirement marquerait la fin de votre prestige.

« Vous m'avez promis votre fille, vous me la devez, au nom même de cette loyauté dont vous vous targuez si fort.

— Votre conduite me délie de ma promesse. quant à vous...

— Je suis le fiancé de Sylvette et je serai son mari, prononça Guy imperturbable. J'y tiens, moi...

— Ah ! fit le notaire. Prenez garde à vous, monsieur. Ne me poussez pas à bout ! Car je ne sais pas ce que je ferai...

— Et que feriez-vous, monsieur ? interrogea Guy Valmont de Préjaux d'un air de défi.

— Vous oubliez que j'ai de quoi vous confondre...

— Vous oubliez aussi, mon cher maître, que vous ne sauriez ouvrir la bouche sur ces peccadilles de jadis. Et le secret professionnel, est-ce donc ainsi que vous l'entendez ?

« Et le dépôt confié par un mort, vous espérez en user de la sorte ?

— Je suis seul juge, monsieur, de ce que je dois faire, je ne trahirai pas le secret confié par votre père, car je n'en ai pas le droit, en effet.

« Mais, puisque vous ne voulez pas me rendre de plein gré, comme vous le devriez, ma parole, je la reprends.

« Nos accords sont rompus. Le mariage n'aura pas lieu.

« Retirez-vous et ne remettez jamais les pieds ici. Je vous ferai tenir tous les dossiers vous concernant...

— Bien, monsieur... Je vais vous obéir, puisque vous l'exigez sur ce ton.

« Mais vous ne tarderez pas à le regretter amèrement.

« Car ce fameux honneur dont vous prétendez

m'écraser ne sortira pas intact de l'aventure. Je vous préviens charitablement... Il vous faudra rendre des comptes aux tribunaux. Des comptes sévères !

M^e Destange haussa les épaules ; mais le jeune cynique reprit :

— Vous pensiez bien que je m'étais, depuis longtemps, préoccupé de savoir comment avait fondu la moitié de la fortune mobilière de mon père.

« J'avais vu son agent de change, appris l'achat effectué, peu avant sa mort, de très grosses coupures de rentes.

« De ces coupures, aucune trace n'existe dans les comptes que vous m'avez remis.

« Je suis donc fondé à penser que vous avez profité de ce qu'elles étaient au porteur pour les soustraire à la succession que vous gériez, et vous en emparer...

« Je vais déposer une plainte en ce sens. Vous serez acquitté, sans doute, faute de preuves ; mais votre nom sera désormais suspect.

M^e Destange balbutia, très pâle :

— Vous oubliez que la lettre que je vous ai lue me couvre et que...

Guy Valmont de Préjaux éclata d'un rire sarcastique.

— Je n'oublie rien, cher monsieur... Surtout pas que, de cette lettre, vous ne pouvez faire nul usage extérieur, sans forfaire de façon patente au secret professionnel.

« Et que, toute justification vous sera impossible, à moins que vous ne trahissiez honteusement la confiance de mon père en me livrant aux juges...

« J'ajoute que dans ce cas, les fiançailles de votre fille, même rompues *in extremis*, feraient peu pour son avenir.

Ce dernier argument fut pour le notaire comme un coup de massue.

M^e Destange, blême, tremblant, accablé par sa douloureuse impuissance, resta silencieux.

Il avait l'impression de sombrer dans un abîme.

La tête dans ses mains, il se taisait, écrasé par l'évidence.

Guy Valmont de Préjaux se dressait devant lui, méprisant, hautain, fier de son impunité, avec un persiflage terrible sur les lèvres.

C'était vrai, le notaire ne pouvait rien contre lui.

Le secret professionnel, auquel le comte Hubert avait fait si formellement appel, le liait.

Il était lié aussi pour son amitié pour le comte.

Rien ne devait sortir de ce que le mort lui avait confié.

Guy se refusait à rendre sa parole.

Il le menaçait du pire sort en cas de rupture de mariage.

— Voyons, mon cher notaire, reprit le jeune comte, quittons donc tous deux ce vilain ton agressif que nous avons adopté depuis quelques instants. Celui dont nous usions auparavant était bien préférable, je vous assure.

Que faire?... Que faire?...

M^e Destange sentait ses pensées se disperser sous l'ouragan qui soufflait en lui.

Oh! l'horrible chose que d'être pris entre les devoirs de sa charge et ses devoirs de père.

Situation terrible, atroce!... Être obligé de taire ce dont on est sûr...

Être obligé de donner son enfant à un malhonnête homme...

Et, de plus, s'il revenait sur la solution qu'il avait imposée à Sylvette et à sa femme, s'il les mettait au courant, en désespoir de cause, c'est tout son prestige de mari et de père qui sombrerait dans ce revirement subit.

Le jeune comte se leva et lui sourit avec l'affectation de la meilleure courtoisie.

— Je crois que notre entretien est terminé, n'est-ce pas, mon cher notaire, et que nous restons absolument d'accord.

« Au revoir. Nous nous retrouverons tout à l'heure chez vous, car je vais faire ma visite quotidienne à ma chère petite fiancée...

Et il sortit, le pas léger, laissant M^e Destange la tête dans ses mains, complètement effondré.

CHAPITRE XIII

En dépit de son chagrin, de ses angoisses, Jacques Beaumé poursuivait à Paris le cours de ses études, pour parvenir au doctorat en médecine.

Il venait à Tours aussi souvent qu'il le pouvait, ne laissant passer aucun congé, aucune journée de liberté sans accourir vers Sylvette qui avait tant besoin du soutien de son amour...

Mais chacun de ces voyages le remplissait d'amertume. Son amie chérie, la fiancée de son cœur, allait lui être enlevée dans un délai de plus en plus court.

A mesure que les jours coulaient, leur effroi à tous deux grandissait sous la menace imminente de leur séparation. Ils se serraient plus étroitement l'un près de l'autre, comme pour opposer au destin un bloc si parfait qu'il lui fût impossible d'en détacher une partie.

Mais, hélas ! le destin se rapprochait d'eux lentement, sûrement, et, bientôt, d'un seul coup, il sectionnerait cette unité de tendresse pour forger avec ses fragments deux malheurs.

Jacques vivait des jours affreux en songeant à l'échéance fatale.

En vain, tout en étudiant, se creusait-il le cerveau pour trouver le moyen d'empêcher ce mariage, ainsi qu'il l'avait promis à Sylvette, et comme il se l'était juré à lui-même.

Il n'était pas une minute, en feuilletant ses traités de chirurgie, en assistant aux séances d'amphithéâtre, ou en accompagnant son illustre maître, le grand professeur Trémil, qu'il n'eût pas l'esprit plein de ce souci douloureux.

Comment faire ? Que trouver ?... Qu'imaginer ?

L'impossibilité, la chimère de toute tentative lui

apparaissaient davantage à mesure que le temps coulait.

Lorsqu'il avait promis à Sylvette de trouver quelque chose, ils avaient encore des semaines devant eux. Et n'espère-t-on pas toujours que quelque événement imprévu et bienheureux se produira subitement, pour vous venir en aide et changer la face des choses?

Mais, maintenant, il n'y avait plus de ressources. Impossible de se le dissimuler...

Jacques souffrait affreusement de cette situation, qui pesait sur lui comme un cauchemar.

Il allait comme une âme en peine, ne sachant comment apaiser le mal qui le rongeaient.

Il travaillait machinalement, poursuivi par son obsédante pensée.

Le professeur Trémail lui-même, qui estimait fort les qualités du jeune homme, ne tarda pas à noter le trouble, le désarroi de son élève. Un matin, le voyant plus abattu encore que de coutume, il lui dit avec sa bonhomie habituelle, à la fin de sa visite hospitalière :

— Allons, allons, mon garçon, ne faites pas une tête comme celle-là...

« Distrayez-vous, occupez-vous, cela chasse les mauvaises pensées. Tenez, je vais vous trouver de quoi absorber votre cerveau. Habillez-vous et venez avec moi. J'ai besoin d'un assistant. Je vais immédiatement chez une cliente riche pour une opération à domicile.

« Ah ! les heureux qui n'ont pas besoin de se faire transporter à l'hôpital...

— Je suis à vos ordres, maître, répondit le jeune homme, très heureux d'accompagner le célèbre praticien, à qui il était reconnaissant de sa sympathie, et qu'il admirait profondément. De quoi s'agit-il?...

— C'est urgent. Une péritonite en évolution ascendante. Cas grave, vous le savez, je n'ai pas grand espoir, je vous l'avoue. Préparez-vous, mon cher enfant. Je pars dans une demi-heure.

Dans le temps fixé, Jacques rejoignit le chirurgien, qui prit place dans son automobile, pour se faire conduire chez la malade.

M^{me} Charlotte Mévil était, au dire du médecin, qui avait mandé le grand chirurgien, une femme très riche, à qui sa fortune permettait de se faire opérer chez elle par le meilleur bistouri de France.

La malade, allongée, pâle, sur sa couche, accueillit les deux hommes avec beaucoup de courage.

Elle était sympathique d'aspect et résignée par avance à son sort. Elle tentait la seule chance de vivre qui lui restât. Elle se laissa, sans faiblir, transporter dans une salle de bain transformée en salle d'opération.

Le chirurgien se mit à l'œuvre, assisté de son jeune élève.

Jacques montrait déjà de l'initiative et une réelle sûreté de coup d'œil. En l'occurrence, il décupla ses facultés dans l'aide qu'il apportait au savant praticien.

Il eût voulu sauver cette femme qui se montrait tellement courageuse. De son côté, le professeur Trémil mit en valeur une fois de plus cette science qui faisait sa renommée mondiale.

L'opération parut se terminer favorablement. Lorsque la malade reposa de nouveau dans son lit, délivrée du foyer purulent, le chirurgien félicita son assistant.

— Très bien, mon petit. Vous venez de montrer que vos études vous ont été profitables. Mais ce n'est pas tout. Il va falloir que vous donniez vos soins à M^{me} Mévil, que vous restiez près d'elle pour veiller sans répit. Vous voyez son état et quelles complications terribles sont à craindre.

« Je vous demande de vous installer à son chevet et de lutter tenacement pour la mettre hors de danger...

Jacques aidait le chirurgien à ranger la trousse, dont les menus outils scintillants étaient ternis de taches rouges.

Tandis qu'une infirmière les nettoyait, il répondit :
— Vous pouvez être tranquille, maître... Je suis heureux de me donner à une tâche semblable. Et je lutterai pied à pied contre la mort menaçante. Ah ! la triste chose de songer qu'on tient une existence humaine entre ses mains, et qu'elle peut nous échapper d'un moment à l'autre...

— Oui, répondit Trémil d'une voix grave. C'est une triste chose ; mais elle est aussi très grande... Allons, mon cher enfant, je vous quitte. Bon courage...

Le front appuyé contre la vitre, Jacques Beaumé regarde son maître monter dans son automobile pour repartir vers d'autres malades.

Il songea à cette vie de chirurgien qui serait la sienne : un perpétuel combat contre la forme la plus tragique de la maladie, la mise en œuvre de la science acquise pour sauver des vies humaines.

Puis, mélancoliquement, lorsque la voiture eut disparu au détour de la rue, il laissa retomber le rideau et revint se placer au chevet de M^{me} Mévil...

Pendant toute une semaine, il ne la quitta pas, veillant à son chevet avec une vigilance continue, luttant, comme il l'avait promis, contre la mort menaçante, cherchant à deviner le recul de la maladie dans la marée incertaine des accès de fièvre.

Il demeurait là, dans cette chambre silencieuse où parvenaient seulement, lointains, ouatés, les bruits de la grande ville, à écouter souvent le souffle inégal qui soulevait la poitrine défaillante de Charlotte Mévil.

Au moindre de ses mouvements, il était près d'elle, prévenant ses désirs.

Lorsqu'elle reposait, il s'étendait dans un fauteuil, ou il lisait les livres de médecine qu'il s'était fait apporter pour peupler les heures longues et mornes.

La nuit, il demeurait très tard dans ce même fauteuil, sans souffler, sous la lueur falote d'une veilleuse.

Là, il ne lisait plus. Il songeait, car le sommeil permis le fuyait encore...

Il songeait à toutes ces choses qui faisaient le malheur de sa vie, étreignaient son cœur de regrets cuisants.

Sylvette! Sa chère Sylvette!

Son image revenait incessamment le visiter par ces longues nuits, dans cette chambre où planaient des odeurs de drogues, à la pâle clarté de la veilleuse frémissante.

Malgré lui, il faisait un rapprochement entre le danger qui planait sur Charlotte Mévil et celui qui menaçait sa chère petite amie.

Elles étaient toutes deux aux prises avec le sort terrible... Et c'était lui, Jacques, qui devait les défendre, l'une et l'autre, contre l'âpre destin.

Lui!... Et il demeurait impuissant, se rongant les poings, attendant, sans faculté de réagir, le malheur de l'une et la mort de l'autre.

— Monsieur Beaumé?

Parfois la voix de Charlotte Mévil, légère comme un souffle, le tirait de sa rêverie douloureuse, et il se précipitait vers le lit.

Malgré son état, la jeune femme avait conservé toute sa lucidité et, quelquefois, lorsque la fièvre le lui permettait, elle parlait un peu à l'étudiant.

Souvent, quand il demeurait prostré sur son siège, le front entre ses mains et qu'il lui arrivait de relever la tête, il voyait les yeux de Charlotte Mévil tristement fixés sur les siens, comme si elle avait compris son chagrin.

— Monsieur Beaumé, lui disait-elle, si vous saviez comme je suis touchée de votre dévouement à mon égard! Vous me soignez comme un ami, comme un frère sensés sauraient le faire. Ah! je voudrais vous dire toute ma reconnaissance!

— Ne prenez pas cette peine, je vous en supplie, répondit l'étudiant, simplement. Vous soigner est pour moi non seulement un devoir, mais encore une concentration bienfaisante de mes facultés qui m'arrachent à moi-même... Et je suis trop heureux de mon rôle d'assistant du professeur Trémil si je vous aide à vous remettre.

— Vous êtes bien bon de m'encourager ainsi, mais, hélas!...

— Chassez ces soucis, madame. Le plus dur est passé pour vous, puisque l'opération a bien réussi. Maintenant, il faut vous laisser aller tout doucement au courant qui vous emporte vers la guérison.

Ah! lui qui prodiguait à une autre des paroles d'encouragement, comme il eût été heureux de s'entendre énoncer un espoir susceptible d'apaiser un moment son propre chagrin.

Et Charlotte Mévil, touchée réellement du dévouement de son jeune garde, n'était pas sans remarquer son attitude attristée.

Elle sentait sa voix pleine d'un regret infini, elle voyait son visage jeune ravagé par une peine secrète qui creusait ses yeux déjà fatigués par l'insomnie des veilles.

Une nuit, croyant que la malade dormait, Jacques n'avait pu résister à une vague de chagrin.

Et Charlotte Mévil vit, à la lueur de sa veilleuse, que de grosses larmes coulaient silencieusement sur les joues de l'étudiant.

— Monsieur Beaumé, dit-elle en un élan de sympathie, qu'avez-vous? Oh! je sais bien que vous êtes aux prises avec une peine cachée. Je le sens... Je l'ai compris tout de suite... Voyons, parlez-moi... Confiez-moi cette peine. Je serais heureuse, si je pouvais à mon tour vous rendre un peu du bien que vous m'avez fait.

La voix était si persuasive, si bonne, si compatissante, que le jeune homme se laissa aller à la douceur de se sentir consolé.

— Oui, avoua-t-il tristement. Je souffre. Mais à quoi bon vous dire cela? C'est une peine d'amour comme tant d'autres, le regret affreux d'un bonheur qui va finir...

— Si, insista la malade en relevant la tête lasse. Dites-le moi. Donnez-moi le moyen d'être un peu utile à quelqu'un. Parlez, mon petit. Les confidences soulagent et font du bien. Et je puis entendre, moi



qui, sans doute, n'appartiens déjà plus à ce monde...

— Ah ! ne dites pas cela ! protesta le jeune homme avec élan... J'ai lutté pour vous guérir, et vous guérez... Vous sortirez de cette passe douloureuse, tandis que moi...

— Un chagrin d'amour, disiez-vous ? Mais quoi ? Un abandon ?

— Hélas ! c'est plus triste encore qu'un abandon ! Car c'est un amour qui va se briser dans toute sa force, dans toute son ardeur !

« J'ai connu à Tours, où je possède une petite propriété venant de ma famille, une jeune fille exquise, dont je suis aimé comme je l'aime... C'est un sentiment déjà vieux, malgré notre jeunesse, car nous nous sommes vus tout enfants. Un soir, nous avons cédé et nous nous sommes fiancés secrètement... Oh ! le beau rêve, mais comme il aura duré peu de temps.

— Mais, objecta la malade, qu'est-ce qui vous empêche d'être l'un à l'autre ?

— Le plus insurmontable des obstacles. Un mariage combiné par le père de ma fiancée.

« Lorsque nous nous sommes aperçus, Sylvette et moi, qu'elle subissait une cour empressée et audacieuse, dont le résultat ne pouvait être qu'une demande en mariage, elle m'a supplié de prendre les devants et d'aller sans tarder faire une démarche auprès de son père. Ce souhait correspondait à mon propre désir si fervent.

« Mon tuteur fut chargé de la démarche en question. Malheureusement il se heurta à un refus catégorique.

— Pour quelles raisons ? Vous êtes jeune, beau garçon, et, sous la direction du professeur Trémail, un brillant avenir vous attend.

— Ce n'est pas suffisant, paraît-il, puisque maître Destange, le père de ma fiancée, a déclaré à mon tuteur qu'il n'y avait pas à songer pour moi à devenir son gendre.

« Sylvette est fort riche. Elle aura un million de dot !

— Et vous?

— A peine deux cent cinquante mille francs, répondit-il en baissant la tête.

— Et c'est à cause de cela qu'on vous refuse le bonheur?

— Oui, je suppose que M^e Destange avait déjà, lors de la demande de mon tuteur, des vues plus avantageuses sur sa fille. Quoi qu'il en soit, quelque temps après son refus, il accueillit une seconde démarche briguant la main de Sylvette.

— Et il l'a accordée cette fois? demanda Charlotte Mévil, qui suivait avec un intérêt passionné les confidences de son garde.

— Oui, soupira Jacques, une indicible souffrance peinte sur tout son pauvre visage. Il a accepté d'emblée la proposition parce qu'elle satisfaisait son ambition au point de vue de la fortune et, plus encore, au point de vue du rang qu'elle conférait à sa fille...

« Sylvette a été fiancée malgré ses prières, malgré ses larmes... Et voilà ce qui nous désespère tous les deux...

Jacques parlait maintenant ouvertement, impuissant à cacher sa peine immense.

Comme tous les hommes en plein désarroi, il éprouvait un soulagement à vider son trop-plein d'amertume.

Et Charlotte Mévil l'écoutait amicalement avec, semblait-il, une expression de curiosité étrange au fond des yeux.

— Je vous comprends, mon pauvre enfant, murmura-t-elle.

— Ah! reprit Jacques, j'ai cherché, j'ai espéré en la venue d'un événement bien heureux pour nous débarrasser de ce cauchemar terrible qui nous écrase, ma petite Sylvette et moi. Mais rien, rien...

« Les jours passent, et chacun d'eux est un pas de plus vers le malheur de nos âmes. Elle souffre, elle se désespère, et je me ronge d'impuissance. Elle va devenir la femme d'un autre!... D'ici huit jours, le

notaire Destange aura enchainé sa fille contre la volonté de cette dernière.

— Le notaire Destange! s'écria soudain la malade, que ce nom, déjà prononcé, mais auquel elle ne s'était pas arrêtée, fit redresser sur ses oreillers.

Une sorte de fièvre l'animait. Jacques craignit de l'avoir fatiguée par trop de paroles et en sollicitant d'elle trop d'attention.

— Nous ne sommes pas raisonnables, murmura-t-il, je vois que ma conversation vous donne la fièvre... Je vous en prie, ne vous agitez pas... Nous continuerons plus tard...

— Non, non, dit Charlotte Mévil. Je me sens très bien ce soir. Parlez encore... Dites, le nom du père de votre fiancée, c'est bien...

— Me^e Destange.

— Ah! fit-elle avec une intonation étrange, et votre rival heureux, n'est-il pas le comte Guy Valmont de Préjaux?

CHAPITRE XIV

Quel ne fut pas l'étonnement du jeune étudiant en entendant le nom de celui-ci, qui lui valait toutes ses peines!

Fixant sur Charlotte Mévil des yeux interrogateurs, il répondit :

— Mais oui, c'est effectivement le comte Guy de Valmont de Préjaux qui a eu la chance de réussir là où j'ai échoué.

« C'est lui qui a conquis les bonnes grâces de Me^e Destange par sa fortune et par son titre... Dans huit jours, il sera le mari de Sylvette. Ah! madame, comprenez-vous quel chagrin!...

Il s'arrêta, la gorge serrée, tâchant de maîtriser sa peine.

Puis, la surprise que lui avaient causée les paroles de la malade revint forte.

Il s'étonna :

— Comment avez-vous pu savoir cela ? Par quel hasard êtes-vous au courant du mariage prochain de Guy de Préjaux avec Sylvette Destange ?

Un triste sourire erra sur les lèvres blanches de Charlotte Mévil.

Comme elle l'avait dit elle-même, son état semblait s'être amélioré.

Une flamme plus vive brillait dans ses yeux.

Elle poussa un long soupir :

— Ah ! mon pauvre enfant, comme la vie est bizarre ! Et comme le concours des circonstances est étrange, qui me fait soigner justement par vous, moi qui connais ce Guy Valmont de Préjaux, cause de votre immense peine.

« Le monde est bien petit ! Et la Providence n'est pas un vain mot, si ses voies sont parfois impénétrables... »

— Vous connaissez Guy de Valmont de Préjaux ? s'écria de nouveau Jacques.

— Oui, jé le connais. Et c'est une bien regrettable histoire que celle de nos relations. Je vais vous la dire. Peut-être pourra-t-elle vous être utile.

— Parlez ! Oh ! parlez !... supplia Jacques plein d'anxiété.

Charlotte Mévil appuya un moment sa tête sur son oreiller, comme pour rassembler ses forces en même temps que ses souvenirs.

Ses regards fixèrent la lueur tremblante de la veilleuse, qui projetait dans la chambre des ombres fantastiques.

Jacques attendait, suspendu à ses lèvres.

Elle se souleva de nouveau et parla :

— Connaissez-vous le passé de Guy Valmont de Préjaux ? demanda-t-elle. Je ne m'appesantirai pas sur ce point, et, cependant, il est nécessaire que vous en sachiez les grandes lignes afin de vous rendre compte de sa vie de parfait débauché.

— Je sais cela, répliqua l'étudiant. Je me suis déjà trouvé avec lui au Quartier Latin. Malgré sa jeunesse,

il était renommé parmi ses camarades pour ses « noces » extravagantes et ses conquêtes multiples.

« Il a même accompli certains tours qui n'étaient pas de bon aloi, alors, pour un homme de son rang, ni même pour un homme tout court.

— Bien, alors, vous comprendrez aisément ce que je vais vous dire.

« Parmi ses conquêtes multiples, en effet, Guy de Préjaux débaucha une petite jeune fille très sérieuse, Germaine Borlier, appartenant à une honorable famille de la bourgeoisie moyenne.

« Violent, emporté dans ses désirs, il parvint à la convaincre d'abandonner sa famille et l'enleva de chez ses parents. Cette malheureuse enfant adorait Guy, qui avait su la griser par son charme et ses doux propos.

« J'ai reçu ses dernières confidences, hélas ! Comme ce garçon méritait peu un pareil amour. Elle aurait fait n'importe quoi pour lui !

« Quelque temps après sa fuite, Germaine Borlier, qui habitait avec Guy un petit logement, rue de la Convention, mit au monde une petite fille.

« Le séducteur ne fut pas très enthousiasmé de cette naissance qui créait un lien supplémentaire entre celle qu'il avait leurrée d'un pseudo-mariage à Guernesey, je crois, et lui.

« Toutefois, il ne l'abandonna pas. La petite était si mignonne, Germaine l'entourait de tant d'amour, qu'il se sentit très fier, pendant quelque temps, d'être père aussi jeune...

« Mais cela ne dura pas.

« L'idée qu'il avait enchaîné à sa cheville un boulet dont il lui serait impossible de ne pas sentir en permanence le poids, qui entraverait la réalisation de son programme égoïste de vie large, somptueuse, sans aucun frein, l'obséda bientôt.

« Il avait entraîné la jeune Germaine dans une vie tellement tourbillonnante que les nerfs de cette enfant y résistaient fort mal.

« Elle subissait de l'insomnie chronique, résultat de ce surmenage.

« Guy, sûr le conseil d'une vague relation de « noce », l'habitua bientôt à prendre des soporifiques, comme le véronal.

« Mais une accoutumance à ces drogues se produit toujours assez vite.

« C'est alors que je les rencontrai.

« Infirmière, jadis, dans une clinique privée des maladies nerveuses, j'avais pris moi-même, à la suite de violents maux de tête nocturnes, l'habitude de chercher le sommeil grâce à des expédients.

« Parmi eux, il y avait une spécialité, d'origine allemande, qui me réussissait parfaitement en ce sens qu'elle me procurait un sommeil de plomb, un engourdissement presque immédiat.

« Mais, pour l'obtenir, il fallait des ordonnances médicales.

« Et, comme ce soporifique présentait de graves dangers, surtout pour les gens anémiés, les médecins ne l'ordonnaient qu'avec une extrême prudence.

« Aussi m'en étais-je procuré frauduleusement des quantités considérables durant mon séjour à la dite clinique.

« Je m'en montrais assez généreuse pour mes relations.

« Guy en eut quelques doses pour sa jeune femme. Et il ne tarda pas à constater que, si elles calmaient ses nerfs, elles amenaient rapidement chez elle une anémie visible.

« Une idée affreuse dut lui traverser dès ce moment-là le cerveau. Car il fit tout pour entrer dans mes bonnes grâces et, prétextant lui-même des insomnies, pour obtenir de moi des quantités importantes de ce produit.

« Germaine Borlier qui, seule, en absorbait, ne tarda pas à dépérir.

« Guy, verbalement, quand nous nous rencontrions, par lettres pressantes, quand nous restions quelque temps sans nous voir, ne cessait de me réclamer de la drogue.

« Je ne résistais guère à ses prières et lui fournissais inconsciemment de quoi mener à bien son plan infâme. Ma seule excuse était que je n'avais pas deviné cette odieuse combinaison.

« Un jour, il m'écrivit une lettre plus insistante encore. Il se plaignait qu'ils fussent tous deux dans un état violent, que seules des doses copieuses pourraient apaiser.

« Je remis ce qu'il me demandait au porteur de ce message, car j'étais à ce moment-là à demi-consciente seulement, ayant pris moi-même plusieurs comprimés de sommeil.

« Mais, dégrisée, le lendemain, je fus prise d'inquiétude. Et je me précipitai à son domicile.

« J'y trouvai, râlant, la malheureuse Germaine Borlier.

« A ce moment-là, je l'avoue, je n'eus qu'une idée : ne pas être compromise, si la mort, inévitable, de la pauvre fille, venait à susciter un scandale.

« J'utilisai donc des relations personnelles dans le monde médical pour que le décès, survenu dans la même journée, fût attribué à des causes naturelles.

« J'y réussis...

« Mais, par je ne sais quelle suite de circonstances, le père de Guy fut informé, au moins partiellement, de la vérité. Il intervint et chassa littéralement de France son fils.

« Guy de Préjaux, au moment de la mort de Germaine, m'avait promis, pour acheter mon silence, une somme importante...

— Le prix du silence et celui du crime, ne put s'empêcher de lancer amèrement Jacques Beaumé... Il ne pouvait faire moins pour sa complice...

— Oui, je fus sa complice... répéta tristement la malade, en se frappant la poitrine. Si le remords ne l'a poursuivi, j'ai eu des regrets pour deux, hélas !

Jacques ne prononça pas une parole, anéanti par ces révélations.

Et c'était cet homme infâme qui allait devenir le mari de Sylvette !

C'était ce criminel à qui M^e Destange avait livré sa fille.

Dans huit jours...

Cette date sonnait à ses oreilles comme un glas.

En cette minute, il oubliait la pauvre femme qui reposait sur son lit de douleur, la complice qui avait pris part à l'affreuse manœuvre.

Il ne songeait qu'à Guy, à l'être ignoble qui allait lui ravir son amour.

La voix de la malade s'éleva de nouveau, tremblante, et comme éteinte par une extrême lassitude.

— Vous savez tout, maintenant, mon pauvre enfant, de la conduite de celui qui est votre rival et qui va devenir l'époux de votre fiancée.

« Dès le début de vos confidences, j'ai compris combien vous souffriez... J'ai deviné combien vous alliez souffrir davantage en écoutant mes révélations.

« Mais ce n'est pas tout. Le défunt comte l'a exilé. Guy est parti, et je suis demeurée dans ma misère, attendant en vain la somme qu'il m'avait promise. Puis, j'ai su la mort de son père.

« Placée dans une situation matérielle angoissante, désintoxiquée, je m'étais laissée aller au démon du jeu. J'ai fait opérer des recherches. Des agences m'ont enfin trouvé sa piste.

« Je lui ait écrit, à mon tour, je l'ai menacé. Car je possédais de lui des lettres fort compromettantes.

« Munie de ces documents terribles, je lui ai ordonné de rentrer en France sans retard, faute de quoi je le dénoncerais à la police, sans aucune crainte pour moi-même. Car je me trouvais dans une situation telle que je n'avais plus rien à risquer, si la voie de salut que j'avais envisagée en lui écrivant se trouvait fermée par sa résistance.

« Guy de Valmont eut peur. Il m'obéit et rentra en France.

« Nous eûmes une scène terrible au cours de laquelle je lui criai mes remords, mon dégoût de son infamie et de la manière dont il m'avait laissée dans la misère.

« Et je l'obligeai à me faire sur le champ le versement des deux tiers de sa fortune liquide.

« Inutile de vous dire, ajouta-t-elle sourdement, qu'on me conseillait et qu'on m'avait infusé la haine implacable — et productive au moins pour les autres — de l'artisan de mes remords.

« Je n'ai donc eu aucun scrupule à lui prendre tout cet argent, sources de mon actuel confort, mais dont je n'aurai pas profité longtemps.

« Tant il est vrai que « bien mal acquis...

Elle s'arrêta, comme épuisée d'avoir parlé si longtemps.

Eperdu, affolé Jacques enfonçait ses ongles dans ses paumes pour faire taire sa douleur.

— Comprenez-vous maintenant, mon pauvre ami, continua Charlotte Mévil, comprenez-vous pourquoi Guy de Valmont de Préjeaux a voulu épouser la fille du riche notaire de Tours, bien que le nom des Destange fut dénué de particule?

« Sa fortune liquide se montait à trois millions, il m'en a donné deux... Il était obligé de regonfler immédiatement son escarcelle en réalisant un riche mariage.

« Sinon, impossible de soutenir le train de vie à quoi l'obligeaient ses propriétés elles-mêmes...

— Oui, oui, cria Jacques, emporté par sa douleur. Ah ! je ne comprends que trop ! Mais comment faire, comment agir pour empêcher cet affreux mariage ? Dites ? Que me conseillez-vous ? Aller trouver le comte, lui cracher la honte de sa conduite ?

— Il vous rira au nez, il est le roi du cynisme.

— Alors le provoquer ?

— Il refusera, il est peureux ; vous ne l'obligerez pas à se battre.

— Ah ! cet homme est donc protégé par l'enfer ! s'écria Jacques, désespéré. Comment faire pour l'atteindre ?

— Je vous ai déjà dit que je voulais vous venir en aide, murmura la malade, dont les forces baissaient visiblement.

« Je serais trop heureuse de réparer un peu ma

faute en empêchant un nouveau malheur, en essayant de vous rendre votre fiancée...

— Comment ? Comment cela ?... Oh ! parlez ! parlez, je vous en conjure...

Charlotte Mévil eut une défaillance.

Sa tête retomba, lourdement...

Jacques crut qu'elle allait mourir. Un voile rouge passa devant ses yeux.

Après ces aveux, il comprenait pourquoi le cœur de l'opérée réagissait si mal. Son usure était due à tous les poisons dont elle avait usé naguère. Il pouvait s'arrêter d'un moment à l'autre.

Serait-ce possible ! Au moment de toucher au but, de trouver le moyen d'empêcher cette union, celle qui devait lui donner ce moyen allait-elle l'emporter à jamais dans la tombe avec soi ?...

Il se tordit les mains.

Il avait fatigué la malheureuse femme, elle était à bout de souffle et peut-être de vie.

Egaré, tremblant, il se pencha sur elle.

— Pardon ! Pardon ! murmura-t-il. Je n'aurais pas dû vous laisser parler autant.

Il tâta le pouls qui ne battait plus que faiblement.

Le froid de la mort touchait déjà son front.

Pourtant, elle ouvrit les yeux et murmura encore :

— Les lettres... Les lettres qu'il m'a écrites ?...

— Oui, fit Jacques, je comprends. Les documents terribles ! Ah ! où sont-ils ? Pouvez vous me l'indiquer ?

Elle souffla :

— Je puis... Les lettres se trouvent... dans mon secrétaire... là, au fond du tiroir secret... Prenez la petite clef... Ouvrez-le, en appuyant avec le pouce... sur le rebord... extérieur du tiroir...

Jacques obéit fièvreusement et fit jouer le ressort.

— Tout au fond... Sous une liasse de lettres... vous trouverez les siennes... Je ne les lui ai pas toutes restituées...

Il trouva effectivement une grande enveloppe marquée de cette indication abrégée :

« Affaire de P... »

Et il porta le pli sur le lit de Charlotte Mévil.

— Oui... dit-elle. C'est cela...

Elle s'affaissa de nouveau.

Jacques se pencha avec anxiété. Le mieux ressenti par la malade, à ce moment où elle avait pu parler aussi longuement, n'était que l'un des états précurseurs de la fin.

Telle la flamme d'un foyer qui, avant de s'éteindre, jette une lueur suprême.

— Prenez, souffla Charlotte Mévil. Moi, c'est fini... Je le sens...

— Non, non... protesta le jeune homme sans conviction. Ce n'est qu'un affaiblissement.

— Oui, le dernier... Mais enfin... je puis partir plus tranquille... puisque je vous... aurai... rendu service...

« Servez-vous de ces papiers... Usez de ce redoutable secret... pour contraindre... Guy de Préjaux... à renoncer à son projet de mariage... avec... »

— Merci! merci!... s'écria passionnément Jacques en serrant doucement la main de la mourante. Ah! quelle reconnaissance!...

Mais elle avait fermé les yeux et ne parlait plus.

Jacques demeurait auprès du lit, guettant son souffle, surveillant son pouls qui « filait ».

Un moment, il vit ses lèvres remuer, et il crut entendre un murmure qui, déjà, semblait venir de l'au-delà.

— Bonne chance!... disait-elle.

... Au petit jour, en même temps que la lueur de la veilleuse, s'éteignit doucement, malgré les injections d'huile camphrée et de strychnine, celle qui venait de mettre au cœur du jeune homme un si brûlant espoir.

CHAPITRE XV

Dès le lendemain, Jacques Beaumé demanda au professeur Trémil de s'absenter pour régler une affaire importante à Tours.

Son maître le lui accorda sans difficulté.

Ce congé ne pouvait manquer de lui être profitable, tant moralement que physiquement, et lui permettrait de se remettre d'aplomb pour reprendre des études déjà si fécondes.

On pense avec quelle hâte le jeune homme prit aussitôt le train pour Tours.

Mais, en débarquant dans la vieille ville par une radieuse après-midi de mai, où le soleil souriait dans un ciel de saphir, tandis qu'aux massifs des jardins les fleurs ouvraient leurs corolles, ce ne fut point vers sa demeure ni vers celle de sa chère Sylvette que se dirigea le jeune étudiant.

Marchant d'un pas alerte, fort de sa résolution, illuminé par son espoir, galvanisé par la chance imprévue qui venait de lui sourire, il prit le chemin de la banlieue.

Les bois magnifiques étaient revêtus de leurs parures de feuillages ainsi que d'un manteau d'émeraude, et les parfums du printemps sillonnaient l'atmosphère limpide.

Des oiseaux lançaient dans les branches leurs trilles en l'honneur de la belle saison.

Une douceur intense planait sous le ciel gai, qui laissait tomber des rayons tièdes sur la nature rajeunie.

Jacques songeait qu'il eût été doux d'avoir Sylvette à ses côtés pour une tendre promenade en cette ravissante journée.

Il avait soif de la voir, de contempler ses beaux yeux, de serrer ses petites mains.

Lorsqu'il allait vers elle, c'était toujours vers un renouveau de courage et de réconfort.

Aujourd'hui, il aurait certes eu besoin de sa douce présence, du stimulant de sa tendresse.

Tout ce qu'elle savait si bien lui prodiguer eût effacé ses dernières angoisses, remis à neuf son pauvre cœur fatigué de souffrir.

Mais il se disait qu'il allait lutter pour elle, pour conquérir sa délivrance et leur bonheur commun.

Et cette pensée suffisait à lui infuser toutes les énergies.

Après avoir tant souffert, dans la nuit de leur cœur, ce serait peut-être le soleil.

Serrant sur sa poitrine le portefeuille qui contenait le précieux document, recueilli des mains mourantes de la malheureuse Charlotte Mévil, Jacques Beaumé se présenta au château du Mont.

Il fut introduit dans un petit salon du château que Guy Valmont de Préjaux avait consacré à ses heures de repos et meublé moitié en fumoir, moitié en cabinet de travail.

Dès son entrée, Jacques aperçut au fond de la pièce, affalé sur un divan, le jeune comte, en pyjama de soie claire, qui feuilletait négligemment un livre.

Lorsque le domestique qui l'introduisait annonça Jacques Beaumé, le jeune homme releva vivement les yeux, non sans froncer légèrement les sourcils.

Il dévisagea, avec son habituel air hautain, l'étudiant qui s'avavançait vers lui d'un pas ferme.

— Jacques Beaumé... dit le comte en continuant à le dévisager. Attendez donc... ne nous sommes-nous pas connus, jadis, au Quartier Latin. Si, n'est-ce pas?.

— Parfaitement ! répondit l'étudiant.

— Oui, maintenant, je me souviens, quoiqu'il y ait déjà quelques années de cela...

— Nous nous sommes revus depuis, prononça Jacques d'un ton sec.

— Ah ! s'écria le comte, cette fois je ne me rappelle pas. Et où cela ?

— A une soirée dansante chez M^e Destange. Mais vous n'avez pas eu le temps de m'identifier. Vous étiez tellement occupé !

Le comte regarda avec surprise le visiteur qui lui parlait sur ce ton bizarre.

Il répéta mentalement ce nom : Jacques Beaumé.

Un rappel l'éclaira tout à coup.

Oui, il avait entendu dire à Tours que ce modeste petit étudiant en médecine avait des vues sur la fille du notaire.

C'était même un peu à cause de cela qu'il avait lui-même pressé sa demande...

Mais que signifiait cette visite ?

Ce garçon aurait-il l'audace de venir lui chercher une quelconque querelle ?

Un sourire ironique plissa sa lèvre à cette pensée.

Il était bien temps !...

Dans six jours, la gentille Sylvette serait sa femme ; et il rétablirait sa fortune avec les gros sous du notaire, son brave père...

Toutefois, cette entrée en matière le mit en éveil...

Il se tint sur ses gardes, attaqua même pour prendre l'avantage.

— Je m'occupe de ce qui me plaît, monsieur, répondit-il, et je n'ai, je crois, de comptes à rendre à personne !

« Si je ne vous ai point vu en cette soirée, c'est fort regrettable que vous vous y preniez si tard pour me le rappeler.

— Aussi, n'est-ce point pour cela que je suis venu, répliqua Jacques. L'impertinence voulue de certaines gens n'est pas pour m'émouvoir, et je ne saurais m'offusquer d'avoir été oublié par le comte Valmont de Préjaux !

— Vous voulez être insolent, monsieur ! Cela ne vous va pas très bien... Que prétendez-vous en somme ?

— Vous dire non pas des impertinences, mais des vérités. Vous vous en apercevrez avant peu...

« Si je vous ai rappelé la soirée des Destange, c'était à dessein. Car c'est de ce moment là que datent mes griefs contre vous. Que j'aie tarder à me manifester,

possible. Mais ç'aura été, pour vous, reculer pour mieux sauter !...

— Sauter, moi?... dit Guy avec hauteur, mais vous devez confondre, monsieur !

— Non pas... Nous sommes deux à aspirer à la main de M^{lle} Sylvette. Il y en a un de trop. Il faut que vous vous retiriez...

Jacques fonçait en avant, cherchant à exaspérer le comte.

Celui-ci eut un mouvement de colère.

— Me retirer ! s'écria-t-il d'une voix sifflante ! Ah ! Ah !... La plaisanterie est bonne et digne de celui qui la fait.

« Malheureusement, jeune homme, je ne vois pas de quelle façon vous êtes qualifié pour vous amuser de la sorte, à moins d'une semaine de mon mariage avec Sylvette Destange.

« Vous connaissez la parole fameuse : J'y suis, j'y reste...

« S'il y en a un de trop, M^e Destange vous a prouvé dès le début que c'était vous, à en croire les renseignements que je possède...

Il avait repris son aplomb habituel et ricanait au nez de Jacques, cyniquement.

— Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur, et je ne me suis pas dérangé pour un tel jeu, incompatible avec le sujet sur lequel il roulerait.

« Rien d'aussi peu plaisant, au contraire, que la situation actuelle et pour vous — ce qui me laisse froid, en vérité — et pour M^e Destange.

« Car, si vous supposiez, monsieur, qu'un misérable de votre espèce pouvait épouser une honnête jeune fille, maître Destange ignorait, hélas ! que vous fussiez ce misérable.

« Quand son ignorance sera dissipée, il sera terriblement affecté de vous avoir agréé.

Jacques attaquait directement ! Son adversaire pâlit sous le coup de boutoir.

Mais son rire gouailleur ne cessa point.

— Charmant ! Charmant !... Délicieusement joué !..

En vérité, cher monsieur, vous ne manquez pas d'insolence, ni d'imagination pour venir ainsi m'insulter chez moi.

« Du reste, je ne pouvais guère m'attendre à d'autres procédés de la part d'un individu comme vous.

« La caque, dit-on, sent toujours le hareng. Et je ne sais ce qui me retient de vous faire jeter à la porte par mes gens.

Jacques répliqua, relevant fièrement la tête.

— Il vous sied de vous targuer de noblesse, vous qui ignorez celle du cœur et de l'âme. Vous qui pouvez voir en une jeune fille malheureuse une proie bonne à prendre; vous qui, par esprit de lucre, de rapine, n'hésitez pas à décréter le supplice d'une enfant en l'épousant malgré elle... Mais cette proie, je viens l'arracher à vos griffes...

— Peste! quelle prétention, beau chevalier... Et quel verbe haut! gouailla le comte avec un rictus de mépris. Sachez que je n'ai pas l'habitude de lâcher ce que je tiens. Sylvette sera ma femme.

— C'est ce qui vous trompe!

— Vous vous en rendrez compte, dans six jours, en regardant passer ce cortège dans lequel vous ne figurerez même pas à titre d'invité...

— Il n'y aura pas de cortège. Vous triomphez trop vite... Il y aura seulement votre honte!

— Ah! Ah! le beau mot. Et comme il est bien placé. Renoncez à la médecine, monsieur, le théâtre vous tend les bras.

— Trêve d'ironies! Ce mariage arrivait à point, je le sais, pour combler certaine brèche de deux millions faite à votre fortune.

« Car ce n'est pas, avouez-le, Sylvette Destange que vous vouliez épouser, mais les écus de son père...

Ce chiffre précis avancé par Jacques Beaumé laissa un instant sans voix Guy Valmont de Préjaux.

L'étudiant reprit :

— Ces écus viendraient opportunément compenser la perte subie du fait des exigences de votre ancienne complice... Vous voyez, je sais tout...

Un flot de sang monta à la figure du comte.

Jacques continuait :

— Car vous n'avez pas oublié, n'est-ce pas, Charlotte Mévil, l'ancienne infirmière ?

— J'admire votre imagination, dit Guy, essayant de se ressaisir et haussant les épaules.

« Vous êtes un parfait gredin ! Mais ce chantage ne m'émeut pas...

— Charlotte Mévil, poursuivit Jacques froidement, qui vous fit rechercher durant vos randonnées à l'étranger, parce que vous aviez été assez imprudent pour la laisser dans la misère, après l'avoir entraînée à un crime.

— Vous jonglez avec des mensonges, balbutia le comte.

— Croyez-vous ? Vous devez pourtant savoir mieux que moi encore comment Charlotte Mévil vous fit rentrer en France et vous délesta de deux millions, sous peine de vous livrer à la police.

« Car vous étiez exilé, par prudence, monsieur, et ce retour s'effectuait avant l'expiration des délais de prescription.

Le jeune comte essaya encore de mentir, malgré qu'il sentit se resserrer victorieusement l'étau des vérités.

— Qui êtes-vous donc, monsieur, pour débiter tant de faussetés avec un air si parfaitement convaincu ?

Jacques planta dans les yeux fuyants son regard droit.

— Je suis le fiancé de Sylvette Destange et, de ce fait, son protecteur.

« Aujourd'hui, je m'érige en justicier pour venir vous demander compte de vos actions criminelles.

De pâle qu'il était, le visage de Guy Valmont de Préjaux devint blême.

Il jeta :

— Vous êtes un imposteur ! Ou celui qui vous a bourré de ces mensonges est un infâme calomniateur.

— Monsieur, prononça l'étudiant d'une voix par-

faitement calme, ne vous obstinez pas à nier, c'est du temps perdu, et je n'en ai pas trop devant moi...

« Mme Charlotte Mévil m'a révélé elle-même l'acte abominable dont vous vous êtes rendu coupable. Je sais comment vous avez manœuvré pour vous débarrasser de la malheureuse Germaine Borlier...

— Cette femme est une misérable, glapit le comte. C'est un affreux chantage que vous tentez d'effectuer sur moi, avec son aide.

« Ah ! vous croyez avoir ainsi raison de la réputation d'un gentilhomme...

— D'un malhonnête homme, vous voulez dire...

— Je vous châtierai comme vous le méritez, drôle, grinça le comte. Quant à cette femme, la police sera prévenue de ses agissements...

— Charlotte est à l'abri de vos menaces, répliqua Jacques dédaigneusement.

— Je la retrouverai, monsieur, et elle paiera...

— Ne vous mettez pas en peine de la rechercher : vous auriez du mal à la joindre à présent : Charlotte Mévil a expié sa faute — la faute que vous lui faites partager. — Elle a payé...

— Ah ! Ah !... Vous voyez bien... La police s'est emparée d'elle ! s'écria Guy triomphant. Et c'est aux racontars d'une femme sans aveu...

— Non, monsieur, elle est morte...

Guy poussa un soupir de soulagement.

— Et c'est à son lit de mort que j'ai recueilli la révélation de votre conduite, poursuivit Jacques. Le hasard a voulu que ce fût moi, justement, qui l'assistasse à ses derniers moments...

« Elle m'a tout confié. Votre rôle odieux vis-à-vis de Germaine Borlier, enlevée à sa famille.

— Peuh !...

— Oui, ce n'est rien n'est-ce pas, que l'honneur d'une jeune fille ?... Puis, la naissance de votre fille, monsieur le comte, cette pauvre petite fille dont vous n'avez, j'en suis sûr, même pas cherché à connaître le sort depuis la mort de sa mère...

— Nouveau mensonge! J'ignore tout de cette histoire...

— Soit! mais niez-vous encore d'avoir causé la mort de Germaine Borlier en l'intoxiquant quotidiennement et en en faisant une loque, à laquelle vous fournissiez largement les drogues dont vous l'avez finalement empoisonnée?

— Oui, cria le comte, hors de lui. Je nie... Tout cela, je le répète, n'est qu'un ignoble chantage, mis en œuvre par vous pour m'obliger à rompre mon mariage avec Sylvette Destange.

« Mais vous n'y parviendrez pas; rien de toutes vos accusations ne tient debout...

— Vous vous trompez... Je vais vous le prouver immédiatement, car...

— Non, je ne me laisserai pas prendre à votre machination. Prétendant à la main de M^{lle} Destange, vous avez essuyé un refus.

« Et c'est votre dépit et votre haine qui vous ont guidé en cette folle et odieuse tentative.

« Vous allez apprendre à vos dépens, si fantaisie vous prend d'aller répéter ailleurs vos infâmes propos, qu'on ne joue pas impunément avec l'honneur d'un gentilhomme.

Les sourcils de Jacques Beaumé se froncèrent devant cette impudence, qui dépassait tout ce que l'on pouvait attendre.

— Vous osez encore, monsieur, faire appel à votre titre de gentilhomme après le rappel de ce crime, que vous n'avez pas craint de commettre.

« Eh bien! moi, je vais user de mes droits de manant pour montrer qu'une honorable famille comme celle des Destange ne peut vous accepter dans son sein.

« Mensonges, tout cela, dites-vous?... Fort bien! Mais les lettres que vous avez écrites jadis à l'infirmière, pour la presser de jouer son rôle auprès de la pauvre Germaine, pour lui réclamer du véronal à doses massives, ensuite...

— Des faux! hurla Guy, perdant la tête.

— Peuh! pourtant l'infirmière s'en est servie pour

vous faire revenir en France, en vous menaçant de la police.

« Et vous avez plié devant ses exigences. Quelle garantie d'authenticité, au contraire ? »

Cette fois, le comte parut touché profondément.

La réponse s'étrangla dans sa gorge.

— Ces lettres, je les ai, déclama l'étudiant en tirant son portefeuille. Nul ne peut les discuter, surtout pas vous...

« Et c'est sur ces documents terribles que je compte pour vous obliger à vider la place, si vous vous obstinez encore dans vos dénégations menteuses. »

Jacques avait sorti une des lettres et l'élevait entre ses doigts à la hauteur du visage.

Celui-ci, éperdu, poussa un rugissement et voulut s'élançer sur le papier menaçant.

— Doucement, monsieur, s'écria Jacques Beaumé, en l'écartant rudement. Ce chiffon de papier est trop précieux pour que je vous le confie. On ne déchire pas la preuve de ses crimes... Quand on la voit, on plie devant, si on a encore quelque jugement...

Le comte s'était affaissé sur son divan, le visage livide, l'œil hagard, rongé par son frein.

— Monsieur, reprit l'étudiant, vous vous rendez compte que vous êtes à la merci de la remise de ces documents entre les mains de la police ; car les délais de prescription ne sont pas encore écoulés.

— Misérable ! rugit le comte.

— Je vous donne donc vingt-quatre heures pour quitter de nouveau la France, pour débarrasser Sylvette Destange, sa famille et moi-même de votre odieuse présence.

« Si, au bout de ce temps, vous n'avez pas fui vers quelqu'une des nations étrangères d'où vous venez, je dépose mes papiers au Parquet, et vous serez arrêté aussitôt, en dépit de votre titre, pour rendre des comptes à la justice. »

Guy Valmont de Préjaux demeurait prostré sur le divan.

Jacques Beaumé se dirigea vers la porte, mais, avant de la franchir, il se retourna une dernière fois.

— Adieu, monsieur le comte, dit-il. N'oubliez pas que vous avez vingt-quatre heures... Pas une de plus!

CHAPITRE XVI

En quittant le château du Mont, où venait de se dérouler cette scène violente, terme du cauchemar qui l'écrasait depuis des semaines, le jeune étudiant prit sa course vers la maison du notaire.

Il se sentait plus léger, délivré d'un poids affreux, à la pensée que le misérable était confondu, que la menace suspendue sur la tête de Sylvette allait disparaître.

Mais il se demandait comment les choses allaient se passer du côté du notaire, et une angoisse continuait de l'étreindre, à la perspective du coup qu'il lui infligerait.

Jacques ignorait en effet que M^e Destange avait été mis au courant des agissements de Guy Valmont de Préjaux par le testament même du comte Hubert.

Il ignorait dans quel désarroi le notaire s'était trouvé plongé; son entrevue avec le comte pour lui faire rendre sa parole et le refus obstiné de l'impudent.

Il pouvait penser que ce serait un gros choc pour l'homme d'affaires que d'apprendre l'indignité de celui à qui il voulait donner sa fille.

Comment prendrait-il cette intervention?

Dans son dépit, dans sa colère, ne renverrait-il pas le jeune homme, plus désespéré encore?

Ne le traiterait-il pas comme son pire ennemi; ne lui ôterait-il pas tout espoir de conquérir jamais Sylvette?

En réfléchissant ainsi, l'étudiant sentait son cœur se serrer et battre plus fort.

A mesure qu'il se rapprochait de la demeure du notaire, son émoi grandissait.

Ah! sa Sylvette!...

Comme elle était loin de se douter que Jacques s'approchait d'elle et qu'il avait lutté pour elle, et

qu'il rassemblait à nouveau ses forces pour le suprême assaut!...

Il dut faire appel à toute son énergie pour entrer en possession de son calme quand il pénétra dans l'étude.

Quelques clients faisaient tapisserie, devisant placidement avec les clerks méthodiques, et l'étudiant dut attendre que son tour fût venu de pénétrer dans le cabinet.

Il eut tout le loisir de ressasser son angoisse, et de chercher des phrases, en regardant les affiches de ventes posées au long des murailles, et les casiers garnis de leurs dossiers, où s'inscrivaient les dates.

Enfin, le client qui le précédait sortit du cabinet du notaire, et Jacques se présenta dans la pièce, où l'homme d'affaires était assis derrière son bureau.

En le voyant entrer, M^e Destange eut une expression et un froncement de sourcils qui indiquaient clairement sa surprise et son peu d'enthousiasme.

Les événements qui s'étaient déroulés, l'épouvantable situation dans laquelle le plaçait la stricte observance du secret professionnel, tout cela ravageait l'esprit du notaire.

Il vivait des journées terribles, lui aussi, en voyant arriver la date fatale, sans savoir de quel côté se retourner.

En une semaine, il avait vieilli de dix ans.

Jacques Beaumé, ce jeune homme dont il avait repoussé la demande transmise par M. Ribierre... que lui voulait-il maintenant?

Quelles contrariétés imprévues allaient encore s'appesantir sur le notaire?

Quelle mauvaise nouvelle ce garçon venait-il porter?

L'étudiant vit cette attitude et comprit qu'en cette minute allaient se décider son sort et celui de Sylvette.

Il rassembla toute son énergie et parla le premier, afin de parvenir au but plus rapidement.

— Je tiens à m'excuser, monsieur, dit-il, de me présenter chez vous d'une manière aussi imprévue, surtout après l'accueil que vous avez réservé à la demande de mon tuteur.

« Mais, aujourd'hui, ce n'est pas seulement un mobile égoïste qui me pousse, c'est aussi un devoir à remplir. Un devoir grave...

— Qu'est-ce donc, monsieur?... demanda le notaire, stupéfait, en songeant à la coïncidence entre ce qu'il savait et le ton du visiteur.

« Venez au fait...

— Monsieur Destange, je veux tout d'abord vous dire que les sentiments qui m'ont incité à vous demander la main de votre fille n'ont pas varié.

« Cette déclaration est nécessaire pour l'enchaînement logique du récit que je vais vous faire.

« C'est par amour pour votre fille que je suis parvenu à savoir ce que je sais...

Un bienheureux hasard m'est venu en aide, certes. Mais il ne fut que le moyen d'arriver à réaliser un désir que Sylvette et moi partagions.

« Oui, monsieur, Sylvette se désespérait comme moi, d'être unie à un homme qu'elle n'aimait pas !... Je lui ai juré un jour de rompre son mariage avec le comte Guy Valmont de Préjaux.

« Je viens tenir ma parole...

— Rompre le mariage de ma fille avec le comte de Préjaux ! s'écria M^e Destrange.

Jacques s'attendait, haletant, à l'explosion de colère qui ne devait pas manquer de soulever son interlocuteur à cette déclaration.

Mais le notaire semblait marquer plus de stupéfaction que de colère.

Une lueur d'espoir rapide comme un éclair lui traversa l'esprit aux paroles du jeune homme.

Il regarda ce franc visage, ces yeux clairs, tout brillants d'émotion.

Cette allure simple et brave contrastait tellement avec les attitudes hautaines et narquoises de son futur gendre.

Il eut malgré lui un soupir de regret.

— Rompre ce mariage ! répéta-t-il d'une voix accablée.

Hélas ! il y avait tant songé lui-même. Et si vraiment...

— Oui, maître Destange, affirma Jacques, encouragé par ce calme. Et c'est aujourd'hui le secret de la tentative que je suis venu vous confier.

« Comme je vous l'ai dit, c'est une chose grave. Car l'honneur d'une famille est en jeu !

— Parlez ! Parlez !... s'écria le notaire, de plus en convaincu que son pressentiment de tout à l'heure ne le trompait pas.

— Maître Destange, il m'est horriblement pénible de vous dire tout cela ? Mais je considère comme mon devoir de vous éclairer sur l'individu qui, sans un providentiel hasard, aurait été, dans quelques jours, le mari de Sylvette.

« Il ne faut pas que votre ignorance subsiste plus longtemps.

« Maître Destange, le comte Guy de Valmont de Préjaux n'est pas digne du trésor que vous vouliez lui donner. C'est un lâche et un criminel ! J'ai tout lieu de croire, d'ailleurs qu'il est d'ores et déjà en fuite...

Le notaire sentait sa poitrine se dilater à mesure que le jeune homme parlait.

Il savait donc l'affreuse vérité, cet étudiant ? Par quel mystérieux concours de circonstances ?

Jacques Beaumé ne lui marchandait pas l'explication désirée.

Il n'en revenait pas de voir le notaire l'accueillir avec pondération.

Selon ses prévisions, maître Destange aurait dû arrêter les paroles dans sa gorge, se refuser à apprendre quoi que ce fût de ce qui venait ainsi jeter bas l'édifice de ses ambitieux espoirs, brutalement...

Il aurait dû chasser de son cabinet l'insolent jeune homme assez osé pour lui clamer l'indignité de son gendre d'élection.

Au lieu de cela, le tabellion semblait, à son visiteur, ardent à connaître toutes les raisons valables de détruire le monument fragile de sa gloriole.

L'étudiant ne s'attarda pas à rechercher les causes d'une telle modification. Elle existait, il la constatait, elle ne pouvait que lui être favorable...

« Que lui importait le reste ?

Il commença donc le récit des circonstances grâce auxquelles il avait découvert, à la charge de Guy Valmont de Préjaux, un épouvantable forfait.

Articulé, ce mot ne fit pas sursauter le notaire.

Jacques Beaumé nota cela au passage avec un étonnement frisant la stupeur.

Il n'en poursuivit pas moins son récit sans être une seule fois interrompu par la moindre exclamation de M^e Destange.

Tout en écoutant, celui-ci réfléchissait, en effet, sur l'attitude à observer vis-à-vis de son interlocuteur.

Il ne pouvait pas lui laisser entendre que ses relations ne lui apprenaient rien en fait ; d'abord, parce que c'eût été aller à l'encontre des recommandations du testateur et de ce secret professionnel sous la rigide loi morale duquel il avait dû se plier.

Ensuite, parce qu'il craignait la sévérité du jugement qu'aurait porté contre lui le jeune homme, incapable sans doute, à son âge, de comprendre qu'un père pût se sacrifier ainsi et sacrifier sa fille à l'observation d'une haute consigne morale.

Il est de ces actes cornéliens dont les intéressés directs ne peuvent être appréciateurs impartiaux.

...D'ailleurs, ce que la révélation du crime de Guy de Préjaux n'avait pas provoqué, le récit du chantage exercé sur lui par son ancienne complice, grâce à des lettres imprudentes, jadis écrites, l'amena.

Le notaire eut un mouvement de surprise.

Jacques se méprit sur sa signification.

Il expliqua.

— A demi-ruiné par cette saignée formidable, Guy de Préjaux n'avait plus qu'une ressource, refaire sa fortune immédiatement par un riche mariage.

« Et voilà pourquoi il vous a demandé Sylvette... Voilà aussi pourquoi cet homme indigne ne pourra devenir le mari de votre fille...

Il semblait au notaire qu'on arrachait de sa tête un cercle de fer, qui jusque là, enserrait ses tempes.

Un immense soulagement le pénétrait.

Tremblant d'espoir, il répondit :

— Oui, vous avez raison, mon cher enfant. Cet homme est un criminel, indigne d'aspirer à posséder ma pauvre petite Sylvette.

« L'affreuse chose que ce mariage sur le point d'être célébré ! Et comme je vous suis reconnaissant de tout mon cœur paternel d'être intervenu pour empêcher cette infamie.

« Ma fille à cet assassin ! Dire qu'en effet cela a failli arriver sans que je puisse rien contre cela.

« Votre découverte providentielle nous retient, pour ainsi dire sur le bord de l'abîme. Maintenant, il ne vous reste plus qu'une chose à exécuter : confondre le misérable !

— C'est fait ! répondit Jacques simplement.

— Comment?...

— Oui, les lettres dénonciatrices dont son ancienne complice usa pour faire rentrer Guy de Préjaux, je les détiens.

« La malade me les donna peu d'instant avant de succomber aux suites de l'infection généralisée que l'opération n'avait pu éviter...

« Elle m'avait dit de m'en servir au besoin contre le comte, et je lui ai obéi.

« Avant de venir vous trouver, maître Destange, je suis allé au château du Mont. J'y ai vu Guy de Préjaux et je lui ai jeté à la face mon mépris, mon dégoût...

« Devant ses dénégations et son refus de renoncer à ce mariage, je l'ai menacé de me servir des documents en question, de les livrer à la justice. Je lui ai donné vingt-quatre heures pour quitter la France.

« A cette heure, il doit faire ses préparatifs de départ.

Une joie immense éclaira l'âme du notaire. La défaite totale et la disparition proche de l'ennemi, c'était plus qu'il n'osait espérer...

D'un élan spontané, il prit la main du jeune homme et la serra avec effusion.

— Soyez béni, mon cher enfant, dit-il, pour la délivrance que vous venez de m'apporter ! Vous avez sauvé mon honneur avec celui de ma fille ! Ah ! comment vous prouverai-je ma reconnaissance ?

— Maître Destange, balbutia Jacques, en rougissant malgré lui, maître Destange, je ne voudrais rien vous demander aujourd'hui... Pourtant...

L'homme d'affaire sourit et conseilla :

— Demandez au contraire ; nous verrons bien si...

— Maître Destange, voulez-vous m'accorder la main de ma chère petite Sylvette, qui a eu tant de peine et pour laquelle j'ai connu tant d'angoisses ?

Gravement, le notaire posa sa main sur l'épaule de l'étudiant.

— Oui, mon cher enfant, répondit-il, j'aurai une réelle joie à vous accorder ma fille, que vous avez su mériter à plus d'un titre, par la constance de votre amour et par votre courage. Mais celà, à une condition...

— Parlez... Laquelle ? Je suis prêt à tout !

— C'est que jamais, prononça le père d'une voix grave, jamais, vous m'entendez bien, Sylvette ne devra savoir les événements affreux qui se sont déroulés et le danger auquel elle s'est vue, par ma faute, si longtemps exposée...

« Il ne faut pas que cette révélation ternisse la pureté absolue de cette âme candide... »

— Oh ! je vous le promets, s'écria Jacques, fou de joie, Je vous le jure !... Merci, merci !...

Les deux hommes se serrèrent la main avec effusion.

Puis, M^e Destange, faisant un geste d'invite à Jacques Beaumé, le précéda vers sa demeure, où ils trouvèrent, au salon, Sylvette et sa mère.

— Ma chère enfant, dit le notaire, sans laisser à Sylvette le temps de se remettre de la surprise que lui causait la vue de Jacques, j'ai à te faire part d'une modification imprévue dans les intentions du comte de Préjaux.

« J'ai tout lieu de croire, d'ailleurs, qu'elle ne te sera pas désagréable. »

— Oh ! papa, murmura la jeune fille tremblante, qu'est-ce?... Parle vite.

— Obligé, pour des motifs dont il fait mystère, de partir immédiatement en voyage à l'étranger, le comte te rend sa parole, faute de savoir quand il pourra rentrer.

— Père ! père ! quelle joie !... s'écria Sylvette en se jetant dans les bras du notaire, cependant qu'un sourire de contentement s'éveillait sur le visage de sa mère. Mais, papa, ne me marierai-je cependant pas bientôt?...

— Eh ! eh !... fit le notaire, en clignant de l'œil vers sa femme, c'est selon... Pour se marier, il faut un mari...

Sylvette alla prendre la main de Jacques et l'attira.

— Père, donne-moi celui-ci ! Il est mon bonheur, ma vie...

— Encore ! dit Me Destange, ne sachant comment cacher son émotion. Il vient de dire la même chose de toi.

« Soyez donc heureux, mes enfants... »

Appuyé près de sa femme, le notaire les regarda s'éloigner sous les frais ombrages du jardin, parmi le printemps ravissant qui régnait sur la nature et dans leurs âmes.

Au fond de lui, il bénissait la Providence qui écartait de sa demeure le déshonneur entre la double fourche duquel il s'était trouvé pris un instant.

Puis, se redressant, il quitta sa femme, pénétra dans son cabinet, ouvrit sur son bureau l'indicateur des chemins de fer et chercha l'heure du train qui le conduirait vers la pauvre petite fille du comte Hubert de Préjaux, vers l'innocente victime de la honte paternelle, sur qui son devoir professionnel l'obligeait désormais à veiller, comme ce devoir l'avait obligé à se taire.

FIN

TOUJOURS ELLE!...

CHAPITRE PREMIER

UN DRAME DE LA MER

Avec l'éclatant soleil de cet après-midi d'Août, la plage de Saint-Jean-de-Luz étincelait sous un ciel sans nuage. Une mer toute bleue venait mourir au rivage en courtes vagues, murmurantes et argentées, tandis qu'une brise légère apportait les rudes senteurs du large.

Partout régnait la joie bruyante des tout-petits.

On les voyait ici pourchasser la crevette, avec de minuscules filets, dans des flaques qui leur couvraient à peine les chevilles.

Tout à côté s'élevaient, dans le sable humide, des forts savamment édifiés, entourés par de plus modestes pâtés modelés à coups de pelles dans des seaux de métal ou de bois.

Tous les ébats de l'enfance, dans une atmosphère de vacances, légère et puérile, tous les jeux du bord de la mer au milieu d'un inlassable babil amusé !

Une vraie nuée de gais oiselets, piaillant à qui mieux mieux, sans souci de ceux qui les observaient ou les surveillaient !

Du soleil partout, du soleil dont certains s'abritaient sous des tentes ou des parasols aux vives couleurs, plantés dans le sol, alors que d'autres exposaient, sous le maillot, à ses rayons bienfaisants, leurs membres déjà brunis par le hâle.

(A suivre.)

BIBLIOTHÈQUE D'ÈVE

Romans choisis

ÈVE, dont les romans sont si appréciés, vient de lancer sous ce titre : **Bibliothèque d'Ève**, à raison de deux volumes par mois, une collection de romans rigoureusement sélectionnés quant à leur qualité littéraire et leur intérêt ; tous seront absolument irréprochables de fond et de forme, destinés qu'ils sont à constituer la

Bibliothèque idéale de la Femme et de la Famille

Volumes déjà parus :

ANITA ET SA CHIMÈRE
par MAGALI

UN CŒUR DORMAIT
par Jean de la TARDOIRE

EST-CE DONC L'AMOUR ?
par Philippe JARDYS

LE CHANT DU SILENCE
par Andrée SIKORSKA

L'ERMITE DE ROCHEMAURE
par Louis DERTHAL

LE CŒUR DE CENDRILLON
par Claude MAREUIL

Chaque volume : 7 francs.

En vente chez tous les Libraires, dans les Bibliothèques des Gares, et à " LA RENAISSANCE DU LIVRE ", 78, boulevard Saint-Michel — Paris (VI^e).

An illustration for a sewing pattern advertisement. It features a large pair of scissors in the center, with several children in yellow and orange patterned dresses using them to cut paper patterns. The background is a mix of blue and yellow. The text 'LES PATRONS FAVORIS' is at the top, and 'SE TAILLENT TOUT SEULS' is at the bottom right. There is also a handwritten-style text on the left and a printed address on the right.

LES PATRONS FAVORIS

*Reconnus universellement
les meilleurs
avec modèles nouveaux
par sa
habileté 2,50 la paire*

94 Rue d'Alsacia
PARIS (XIV^e)

**SE TAILLENT
TOUT SEULS**